

A Monsieur Salomon Reinach
Hommage respectueux de l'auteur

19 Octobre 1911

Jean Steene

DANIEL ULM
OFFICIER JUIF ET PATRIOTE

Bibliothèque Maison de l'Orient



159720

DU MÊME AUTEUR

L'Armée aux grèves (sous la signature : Lieutenant Z.),
Bibliothèque socialiste. 1904. — Cornély, éditeur.

Une brochure in-16 de 200 pages : **1 franc**

Ernest Renan, dans la collection des *Portraits d'Hier*,
1911. — Fabre et C^o, éditeurs.

Une plaquette illustrée de 32 pages in-8° : **0 fr. 30**

R^e 175. 725

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Jean STEENE



Daniel ULM

Officier Juif et Patriote



PARIS

HENRI FABRE ET C^{IE}

20, RUE DU LOUVRE, 20

—
1911



L'Affaire Dreyfus commençait.

*A tous ceux qui, comme moi, naquirent à
la vie consciente, en ces jours mémorables de
lutte pour la Justice, la Vérité, la Pensée
libre, et en reçurent l'empreinte ineffaçable.*

J. S.



Daniel ULM

Officier Juif et Patriote

« Ils n'étaient pas tous de malhonnêtes gens ceux qui alors ne furent point avec nous ; mais ils étaient pour la plupart des esprits chancelants, incapables de conquérir le vrai, de débroussailler une question, de voir clair ».

LOUIS BOISSE.

(*Pages Libres*, n° 417)

PROLOGUE

L'affaire Dreyfus commençait. Ou plutôt, il n'y avait pas encore d'affaire Dreyfus. On parlait simplement d'une innocence possible. Quelques bruits légers, plus ou moins consistants, colportés de çà de là, couraient les milieux politiques et la presse, sans d'ailleurs produire aucun émoi.

Le gros public était encore indifférent, et ceux, rares, qui s'intéressaient à la chose, en causaient sans passion. Sans acrimonie, on émettait des suppositions ou des doutes.

Pourquoi, d'ailleurs, se fût-on ému d'un fait aussi ordinaire et aussi banal qu'une erreur judiciaire ? La personnalité du condamné, et son crime, arrêtaient seuls l'attention. Et c'était tout. On attendait. Les événements

ne dépassaient pas, en somme, la valeur d'un fait divers. Ils n'avaient pas encore pris l'allure d'une grande affaire, d'une grosse affaire, de l'*Affaire* !

Et il semblait qu'il ne dût jamais y avoir une « affaire », même dans la pensée de ceux qui la mettaient au monde, ingénument. Dans la simplicité de leur conscience, ils estimaient sans doute qu'il suffisait de proclamer une vérité pour la voir à l'instant reconnue par tous.

L'âme sereine, ils recherchaient les preuves d'innocence, établissaient des dossiers, formulaient leurs espoirs. Tout semblait encore contenu dans la serviette de M. Scheurer-Kestner, véritable boîte de Pandore, d'où, disait-on, devait sortir quelque chose. Les esprits étaient calmes. On s'occupait avec indifférence de la rentrée parlementaire, qui n'était marquée par aucun événement saillant.

Rien ne laissait prévoir le tonnerre qui allait suivre.

*
* *

La France végétait. Tout au moins pouvait-on le croire, et ne saurait-on qualifier autrement cet état de tranquillité résignée, cette vie au jour le jour, plate et sans joie, d'où semblaient bannies en apparence, les hautes aspirations.

Stagnation morale, de laquelle ne se dégagait aucun effort visible, aucun signe de lutte, en faveur d'un progrès ou d'un recul. Les époques de vie ardente, de grands combats, pourtant encore si proches, étaient comme oubliées.

Lassitude réelle, ou calme passager ? On n'aurait su le

dire. Il est des moments dans la vie d'un peuple, où la capacité d'excitation, d'enthousiasme, d'emballlement, de furieuse colère ou de sublime joie, semble épuisée, même dans les pays les plus prompts à manifester leurs sentiments. Pour s'être trop répandue, la source d'énergie est comme tarie. Peut-être faut-il aux nations comme aux individus des périodes de sommeil, durant lesquelles elles paraissent incapables de rien produire de grand. La vie extérieure ne se traduit alors que par de petites discussions, petites querelles, petits potins, à propos de petites idées, à l'usage de petites gens. De temps en temps, une pensée élevée parvient à percer l'engourdissement général, mais reste sans écho. Pas de grand courant; pas d'idée directrice, vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, entraînant les masses et les dominant.

Époque pénible dans la vie d'un peuple, recherchant à tâtons son intellectualité muette, son idéal perdu.

La foi religieuse était évanouie, disparue depuis longtemps, et les esprits déraillés paraissaient peu soucieux de rechercher une nouvelle voie à parcourir. L'habitude séculaire de confondre morale et religion faisait croire que celle-ci ne pouvait exister sans celle-là, et l'on ne se préoccupait point encore de lui trouver une nouvelle base, une autre formule, ni un autre but.

Le boulangisme définitivement écrasé, et l'affolement créé par les attentats terroristes une fois dissipés, le pays s'était assoupi.

Ce fut l'époque heureuse pour la bourgeoisie de la troisième République. Cette bourgeoisie remise de sa peur, et confiante dans les lois répressives qu'elle avait forgées

respirait enfin. Elle avait diminué l'Eglise, tout juste assez pour n'avoir plus à la craindre, mais lui avait laissé cependant une puissance suffisante pour trouver en elle, au besoin, une sauvegarde contre les revendications populaires futures. Elle avait repoussé les assauts furieux du Seize-Mai et du boulangisme, et récemment écrasé par une législation spéciale le mouvement anarchiste qui l'avait fait trembler. Ses ennemis de droite et de gauche étant momentanément réduits à l'impuissance, son but se trouvait atteint, son programme rempli; elle pouvait se permettre de devenir conservatrice.

Elle n'y avait pas manqué et s'était vite plongée dans une béatitude heureuse, qu'elle espérait bien ne plus voir troubler.

La République, sauvée et renforcée, pouvait, en effet, désormais paraître inexpugnable. L'ordre, rétabli par un ministre à poigne tel que les honnêtes gens en ont toujours rêvé, semblait assuré pour longtemps. Une armée forte, respectée, aimée et admirée, donnait à cette bourgeoisie républicaine une sensation de force tranquille qui flattait son patriotisme et rassurait ses intérêts.

La jeune alliance franco-russe ajoutait à cette quiétude le prestige d'une puissance extérieure, qu'on ne savait pas encore illusoire. L'avenir s'annonçait calme et beau. On allait pouvoir digérer en paix et s'endormir. En l'absence de toute grave question troublante ou irritante, on pouvait enfin s'éviter la fatigue de penser. On végétait.

*
* *

D'autre part, les masses populaires également étaient

comme engourdis. Après une série de grandes grèves tragiques, les conflits sociaux étaient momentanément moins bruyants et plus restreints. Les bombes faisaient trêve. Le couteau de Caserio avait marqué comme un point final à la série des actes individuels de révolte. La répression qui avait suivi, l'inquisition policière continue, les nouvelles lois votées sous l'empire de la peur, semblaient bien avoir brisé les énergies vengeresses et rompu pour longtemps le ressort qui poussait les masses à la lutte.

Les revendications se faisaient moins vives et moins âpres. C'était comme une sorte de renoncement, ou tout au moins un repos provisoire ; une attente, une trêve. On attendait. Quoi ? On n'en savait rien. Après les rudes combats et les échauffourées sanglantes, le peuple se recueillait. Tel un chien battu pour avoir rompu sa chaîne regagne sa niche en grognant et, soumis, attend une occasion meilleure.

*
* *

La France végétait, et ceux qui la dirigeaient alors en étaient le reflet exact. Jamais gouvernement ne fut mieux adapté à son époque. On avait mis à la tête du pays un commerçant enrichi. Homme ordinaire, assez fat, aimant les honneurs, extraordinairement flatté de recevoir des souverains ou d'être reçu par eux, cachant sous un visage austère un tempérament tant soit peu paillard, ce président constituait le prototype de la société qui l'avait choisi pour chef.

Persuadé de sa valeur, cet homme quelconque se croyait indispensable. Il jouait à l'aristocrate, se créait des armoiries, rêvait de substituer quelque uniforme flamboyant au sombre et trop démocratique habit noir, et, non sans quelque raison, considérait volontiers la République comme une monarchie, dont il était le souverain constitutionnel.

Son premier ministre, au moment où l'affaire Dreyfus commença, était une personnalité peu encombrante. Il s'était rendu populaire en proclamant la nécessité du retour à la terre, ce qui n'empêchait pas les campagnes de se dépeupler. Il vantait sur tous les tons la beauté du travail des champs, et toute sa science sociologique tenait dans la comptabilité d'une ferme.

Du machinisme, il n'avait cure. Avec sa mentalité de paysan d'ancien régime, il eût supprimé d'un geste, s'il l'avait pu, toute cette formidable industrie, mangeuse d'hommes, et cause d'une émancipation populaire trop rapide.

La pâleur de ses idées, l'absence de tout but et de tout programme, la volonté évidente de ne rien tenter en aucun sens, l'indifférence même des partis politiques que son attitude de Dieu Terme rassurait, lui avaient valu la gloire de battre le record de la longévité sur tous les nombreux ministères d'auparavant.

*
* *

En cette douce fin d'automne 1897, les vacances terminées, la vie politique reprenait doucement, calmement.

Aucun nuage à l'horizon parlementaire. Pas de grandes réformes, ni d'interpellations bruyantes. Un budget à voter, ni plus ni moins consciencieux que les autres, plutôt moins consciencieux, à cause des élections qui survenaient l'année d'après.

Sans enthousiasme, on s'apprêtait à reprendre le piétinement sur place qui durait depuis plusieurs années sans qu'on pût prévoir à quelle époque il prendrait fin. D'ailleurs, nombreux étaient ceux qui ne désiraient nullement voir arriver cette fin. Le piétinement a son charme. Il évite la fatigue de penser, supprime les incertitudes, n'oblige pas à prendre un parti, une attitude nette, et permet aux représentants de ne fâcher personne.

Ne pas avoir à prononcer un oui, ou un non, catégorique, sur une question vitale dont tout le pays attend la solution, quelle volupté !

Et il était doux de vivre dans cette atmosphère tranquille, en l'absence de toute fâcheuse histoire. Le budget voté, on s'occuperait de petits potins, les partis joueraient à cache-cache, et l'on continuerait ainsi indéfiniment, tant que l'on pourrait reculer les problèmes ennuyeux, dont on annonçait sans cesse la solution, mais qu'on faisait disparaître au plus vite dans le mystère de commissions vagues, jamais réunies.

On sentait que, depuis longtemps, n'était passé sur les esprits aucun de ces grands souffles qui, par moments, pour une raison ou pour une autre, soulèvent et électrisent une nation.

C'est dans ce marasme moral, ce sommeil apparent des énergies, cette apathie inconsciente, que prenait doucement

naissance, sans bruit, sans tapage, d'une façon insidieuse et discrète, cette grande affaire qui allait sous peu grandir d'un seul coup, dépasser les frontières, prendre des proportions mondiales et, réveillant les esprits, devait leur donner le formidable coup de fouet dont ils avaient besoin.

CHAPITRE PREMIER

Le bruit de la fanfare emplissait les rues. Les fenêtres, les portes s'ouvraient, se garnissaient de figures curieuses.

Par les voies latérales, accourait un flot de gens de tout âge, encombrant les trottoirs, se bousculant et criant. Les voitures se rangeaient, laissaient l'espace libre.

Effrayé par les cris, le va-et-vient de la foule, un vieux cheval trainant une carriole chargée de légumes, refusait d'obéir aux injonctions véhémentes d'une paysanne. Assise sur une chaise à l'avant du véhicule, celle-ci prenait le ciel à témoin de son impuissance ; immobile, les pattes écartées, l'animal encombrait le milieu de la chaussée, insensible aux coups de parapluie qui pleuvaient dru sur sa croupe. Un roulier l'ayant pris par la bride, il se laissa emmener docilement.

Le tapage des cuivres et des tambours se faisait plus fort. Des agents achevaient de débayer la rue, bousculant les gens. Un enfant tombé à terre, poussait des cris aigus. Sa mère le releva, furieuse, et lui donna deux gifles. Il hurla de plus belle. Rapidement, sur les trottoirs la foule se tassait, s'écrasait, tous se poussant pour mieux

voir. Des altercations naissaient. Une femme accusait un ouvrier de lui avoir donné un coup de coude dans les seins. L'autre répondit par une injure et disparut.

Le bruit de la fanfare se rapprochait, devenait plus éclatant. On distinguait à quelques centaines de mètres la masse des uniformes, la forêt de fusils.

Maintenant, la rue était comme une piste déserte, bordée par deux cordons pressés de spectateurs. Seul, un ivrogne, échappé d'un cabaret, rompait, par sa présence la belle uniformité des pavés luisants. Sale et débraillé, faisant face au régiment qui approchait, il ôta son chapeau gris-seux d'un geste théâtral et entonna d'une voix avinée une vague *Marseillaise*. Un sergent de ville l'empoigna.

Précédée d'un flot de gamins, la fanfare passa faisant trembler les maisons sous l'éclat des cuivres, le grondement des tambours.

A une distance respectable, seul, imposant, dominant la foule de la hauteur de son cheval, le colonel passa à son tour. Quelques cris de : Vive l'armée! se firent entendre. Puis ce fut le défilé correct et monotone du régiment. Au passage du drapeau on acclama encore. Beaucoup de têtes se découvrirent, tandis que l'ivrogne, aux mains de son agent, persistait à hurler de façon peu distincte son entêtée *Marseillaise*.

Sitôt passé le dernier rang de soldats, la foule reflua d'une seule vague sur la chaussée. De nouveau, les cris, les jurons, les bousculades, les claquements de fouets recommencèrent. Les voitures s'ébranlaient. Ce fut à qui se dégagerait, s'éloignerait au plus vite pour courir à ses affaires.



Beaucoup de têtes se découvrirent...

Il y eut des remous, des flux et des reflux ; puis tout s'écoula. La rue reprit son aspect habituel. Suspendue quelques minutes, la vie continuait.

* * *

Le régiment se rendait sur le terrain de manœuvres, où devait avoir lieu solennellement la présentation du drapeau aux jeunes recrues.

Sur l'immense champ gazonné, ce grand troupeau d'hommes parut peu de chose. Ce fut comme une mince ligne noire, animée d'ondulations cadencées. Les sons de la fanfare se perdaient dans l'espace trop vaste, et paraissaient moins terribles.

Daniel Ulm, tout récemment sorti de Saint-Cyr, goûtait, pour la première fois, le plaisir de commander solennellement à des hommes. Il vibrait d'une émotion joyeuse. Tout était grand pour lui dans la cérémonie qui allait s'accomplir. Les sons guerriers, le défilé dans la ville sous les regards admiratifs, l'avaient comme étourdi.

L'air vif lui piquait le visage. Après les pavés durs il savoura la douceur du gazon élastique, où s'assourdissait la marche de la colonne. Il se sentit comme grandi, plus léger, apprécia la facile détente de ses jambes, la souplesse de ses articulations. Le régiment lui-même lui parut grandi, immense, remplissant à lui seul le champ de manœuvre, bouchant l'espace.

Tout en marchant, il se retourna vers la section placée sous ses ordres, et la mesura du regard. *CELA* s'avavançait d'un pas automatique et d'une seule masse, comme un

être unique, où les individualités disparaissaient. Et cette masse, cet ensemble, cet être, se mouvait, se déplaçait, obéissait aveuglément, sur un mot de lui, Daniel Ulm. Il commandait !

Il eut une longue aspiration qui remplit ses poumons d'air pur. Ses paupières battirent. Il reprit son attitude raide, et marcha, grisé par le pas rythmique de ses hommes derrière lui.

* * *

On formait le carré. Des commandements brefs, s'entrecroisaient. Avec ordre, les hommes se placèrent. Dans le grand espace laissé libre, le drapeau s'avança.

— Ouvrez le ban !

Le tonnerre des tambours roula, éveillant au loin les échos. Puis un silence pesa, formidable. On entendit un cheval s'ébrouer. Daniel, la poitrine oppressée, sentait battre à son cou ses artères.

Lorsqu'enfin la voix du colonel s'éleva, un long frisson lui parcourut la nuque, glissa le long des reins, fit flageoler ses jambes. Il lui sembla que sa tête se vidait, que tout son sang reflua à ses pieds.

Durant ses deux années d'Ecole, il avait bien souvent assisté à des cérémonies militaires, mais c'était la première fois qu'il s'y voyait jouant un rôle autre que celui d'apprenti. Pour la première fois, il se sentait chef, et tout était pour lui en proportion de l'importance et de la grandeur qu'il attribuait à sa fonction.

Dans le grand silence la voix grêle du colonel s'entendait au loin. Il racontait en phrases courtes et martelées,

des choses que tout le monde savait depuis l'école primaire mais qui, dans ces circonstances, semblaient avoir acquis une sorte de renouveau. Il redisait les épopées anciennes et les gloires d'autrefois. Il faisait entrevoir celles à venir, exaltait l'héroïsme, la mort glorieuse pour la grandeur de la patrie. Il évoquait le foyer familial, la terre des ancêtres, les traditions à conserver et à continuer, l'honneur national à défendre, l'Honneur ! dont le drapeau était le symbole... Il parlait avec une éloquence simple, mais fortement sentie, et sincère, tandis que le drapeau, objet de ce culte, héros de cette cérémonie, se balançait légèrement dans l'air calme, avec cette indifférence ironique des choses, ce détachement suprême des idoles les plus vénérées, ignorantes des vertus qu'on leur prête, et insensibles aux hommages humains.

Mais Daniel n'écoutait plus, ne voyait plus. Il oubliait où il était. Des siècles d'Histoire défilaient dans son esprit. Des siècles de guerres, de combats farouches, de chevauchées ardentes. Lourd héritage ! Cette quantité formidable de gloire l'écrasait, lui pliait presque les épaules. Et il s'agissait de l'augmenter encore ! Aurait-il vraiment la force de continuer un tel passé ? Saurait-il ajouter de nouvelles pages glorieuses à tant de pages glorieuses ?

Mais l'air était vif et il était jeune. Il se reprit vite et se sentit lui aussi capable de grandes choses. Il se vit entrant fièrement dans des villes conquises, au son joyeux des fanfares, étendards déployés. Les champs de bataille sanglants, la course à la mort ou à la victoire, les marches éreintantes dans la neige ou sous les soleils étouffants ; la vision des anciennes épopées surgit ; le mirage des gren-

diers, des houzards légendaires, la ruée formidable d'un peuple lancé à l'assaut des autres peuples, tout cela gronda en lui, bouillonna. Il était comme entraîné, soulevé par tout ce passé, vers un avenir qu'il souhaitait semblable, tout rempli de conquêtes triomphales et d'actions d'éclat. Il faillit crier.

Un roulement de tambour coupa sa rêverie, le ramena sur terre. Le colonel avait terminé sa harangue; le drapeau s'éloignait; le régiment se reformait en colonne. De nouveau les commandements s'entrecroisèrent. Quand son tour vint de répéter l'ordre, Daniel ne reconnut plus sa voix. Lancée à toute volée, il l'entendit planer comme sortie d'une autre bouche, en resta tout saisi.



La cérémonie n'était point encore terminée. Le régiment se massa à une extrémité du champ de manœuvre, tandis que le colonel resté seul avec quelques officiers remontait à cheval et allait se placer bien en vue, attendant le défilé qui devait avoir lieu devant lui.

Immobile, au milieu de l'espace désert, sa silhouette faisait une toute petite tache noire sur l'horizon, et devant cette petite tache noire allait passer en ordre superbe, mais craintivement, comme un troupeau docile, cette autre tache, énorme celle-là, cette masse d'hommes apprivoisés, dressés en animaux savants, qui, à force de patience et d'efforts résignés, commençaient à savoir accomplir le prodige de marcher à cent cinquante sur une seule ligne sans que le nez de l'un dépassât d'un centimètre celui des autres.

Et cette masse s'ébranlait déjà, dans le bruit étourdissant des cuivres, s'approchait, prodigieusement obéissante, pour la satisfaction de ce petit homme, là-bas, vers lequel les têtes se tournaient, soumises et émues, comme vers un Dieu puissant et sachant se faire craindre. Après la glorification du drapeau, celle du chef.

Mais Daniel ne songeait point à cela. Il était tout à la joie de jouer publiquement son rôle dans cet organisme militaire puissant et respecté, auquel il prêtait son propre idéal, fait de dévouement et d'enthousiasme, et d'un peu de vanité.

Quand il se vit près de passer devant l'homme qui commandait à tous, il éprouva de nouveau la même ivresse que tout à l'heure devant le drapeau. Cette silhouette lui parut soudain immense, surhumaine; il lui sembla voir la personification du Commandement lui-même, l'Oracle magnifique qui donnait les ordres d'où sortaient des victoires. Il pensa qu'il devait être facile et doux, sous un beau ciel clair, de mourir noblement pour des choses si belles.

Raide, la main crispée sur la poignée de son sabre, la tête tournée vers le chef, le regard fixe, il marchait. Un clairon, quand il fut devant la fanfare, lui boucha une oreille qui siffla. Sa tête bourdonnait. Il se sentit héroïque. Il passa.

Au loin, la foule, amassée derrière les haies, poussait des acclamations.

*
* *

— Dites donc, mon cher, vous aviez l'air bien emballé tout à l'heure.

Daniel se retourna. C'était Pourtal, vieux lieutenant, dix ans de grade, qui se rendait comme lui à la pension. Une figure grasse, ornée de grosses moustaches épaisses légèrement bedonnant, l'air bonasse, il avait l'aspect très bourgeois et peu militaire.

Daniel rougit.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, oui, reprit l'autre, continuant à marcher à sa hauteur. Vous faisiez des yeux ronds, vous étiez tout pâle, et vous commandiez votre section avec une voix !... Fichtre ! C'était à croire que vous commandiez un corps d'armée.

— Dame ! C'est toujours assez émotionnant, la présentation du drapeau.

— Oui, je connais ça. L'enthousiasme du début. Ardeur de néophyte. On croit toujours que c'est arrivé, quand on commence. Ça vous passera, jeune homme... Le drapeau, voyez-vous, ça paraît toujours épatant quand il y a de la musique devant, et beaucoup de fusils autour... Tenez, à ce propos, il y a trois ans, il en est arrivé une bien bonne. Presque tout le régiment avait quitté la garnison pour aller à Santigny, à cause d'une épidémie. C'était en été. On pensait d'abord n'y rester que peu de temps, mais le séjour là-bas se prolongea. Aux approches du 14 juillet, comme on s'occupait de préparer la revue traditionnelle, on s'aperçut avec stupeur qu'on avait oublié d'emporter le drapeau !... Vous pensez, dans le brouhaha d'un départ précipité, on ne peut songer à tout... Et puis, on n'avait pas pensé qu'on en aurait besoin. Il était resté au quartier, à la salle d'honneur. Le colonel faisait une tête !... Voyez-vous

ça ?... Faire refaire le voyage à toute une compagnie et à la musique pour aller chercher ce sacré drapeau !... Et quel pétard auprès des grands chefs !... On prit le meilleur moyen et le plus simple. Le colonel, en grand secret, me renvoya ici, moi, tout seul. Je pris le drapeau, on l'enveloppa soigneusement dans une toile d'emballage avec de la paille autour, et j'y collai une étiquette : *arbre fruitier*... Pour deux sous, je l'ai mis aux bagages... Personne n'y a rien vu... Et voilà comment le drapeau a voyagé un jour, sans tambours ni trompettes, ni honneurs, comme un vulgaire tronc d'arbre.

Il éclata d'un gros rire.

Fourrot, l'aide-major, un grand mince, d'aspect froid, les avait rejoints au détour d'une rue comme Pourtal finissait son histoire.

— Oui, ajouta-t-il. Il en est du drapeau comme des morts. Quand ils sont sur le marbre, dans les salles de dissection de la Faculté, on cause, on chante, on rit, on dit des blagues, tout comme s'ils n'étaient pas là. Et ça paraît peu de chose, un mort. Mais quand on rencontre un corbillard, avec des draps noirs, des couronnes et des cierges, on parle bas, et on salue. Les morts ne sont rien, et le drapeau non plus, c'est le cérémonial qui est tout.

Daniel se sentit choqué par cette blague à froid. Il tâcha de ramener la conversation à son point de départ.

— En tout cas, le colonel faisait grande figure ce matin. Son allocution était très belle.

— Ah ! Parlons-en ! riposta Pourtal. Ça ne lui est pas difficile. Il répète le même discours chaque année. Voilà six ans que je l'entends. Je le sais par cœur. Je pourrais le

lui souffler au besoin, si la mémoire venait à lui manquer. Alors, vous comprenez, c'est du réchauffé. On se blase. L'année prochaine, le beau laïus qui vous a épaté tout à l'heure, vous paraîtra une rengaine.

On arrivait à la pension. D'autres officiers s'y trouvaient déjà. La conversation devint générale. Durant tout le repas, Daniel parla peu. Il était encore sous le coup de l'émotion du matin, et surtout il était attristé et gêné de voir persifler cela même qui lui avait fait battre le cœur si violemment. Pourquoi tourner en dérision, pensait-il, les plus belles traditions, les solennelles cérémonies militaires, sous prétexte qu'elles se renouvelaient tous les ans ? Il avait jusqu'alors pensé au drapeau avec la ferveur pieuse d'un premier communiant s'approchant de la sainte table, et les propos légers qu'il venait d'entendre jetaient une douche froide sur son juvénile et généreux enthousiasme.

CHAPITRE II

Daniel Ulm était d'origine alsacienne, mais natif d'Alger. Parmi les nombreuses familles qui quittèrent l'Alsace après l'annexion, quelques-unes vinrent s'établir en Algérie et s'occupèrent pour la plupart de commerce ou de colonisation. Celle de Daniel fut du nombre.

Son père, David Ulm, qui avait à Altkirch, avant la guerre, une situation aisée, avait vendu sans hésiter, après la défaite, les biens qu'il possédait. Quittant sa terre natale, il était allé fonder à Alger, avec un compatriote, une maison de « draps et confections ». Un légitime succès avait couronné des efforts patients et soutenus; le commerce avait prospéré, et le père David, comme on l'appelait plus tard, était parvenu peu à peu à se faire une situation, sinon considérable, du moins largement satisfaisante. Quelques années après son arrivée en Algérie, et dès que ses affaires avaient pris bonne tournure, David Ulm s'était marié avec une jeune fille de son pays, dont les parents avaient émigré comme lui.

Ainsi s'était fondée et avait honorablement vécu une famille dont les membres auraient pu ne pas rester Fran-

çais, mais qui avaient préféré l'exil et ses incertitudes pour conserver une nationalité qui leur était chère.

Daniel était l'aîné de quatre enfants, dont une fille. Son enfance s'était écoulée au milieu des récits et des souvenirs de la guerre, à laquelle son père avait pris part et dont tous les siens avaient souffert. Il avait toujours vécu dans une atmosphère de patriotisme exalté. Très jeune, on lui avait appris à se découvrir devant le drapeau. La majeure partie de ses jouets avait toujours été d'ordre militaire : soldats de plomb, de toutes armes et de toutes tailles, canons et mitrailleuses lançant des pois, avec lesquels il massacrait de nombreux bataillons prussiens, forteresses en carton, invariablement prises d'assaut par les petits soldats de France.

Ou bien c'étaient des livres vantant les vertus françaises et vouant à l'exécration la « sauvagerie allemande » ; ou encore des gravures, des images de bataille, où des hommes se sabraient, s'éventraient, se massacraient avec une ardeur impétueuse. Il se rappelait sa grande joie, un mardi-gras, lorsqu'il était sorti vêtu d'un uniforme de zouave que son père avait fait confectionner dans ses ateliers.

Une telle éducation avait naturellement porté ses fruits. Tout jeune, lorsqu'on demandait à l'enfant ce qu'il voulait être un jour : « Général ! » répondait-il.

Et de fait, il avait toujours eu cette idée, qu'il était né pour la carrière des armes, et la possibilité de faire autre chose ne s'était jamais présentée à son esprit.

Ses parents, d'ailleurs, n'avaient fait que l'y encourager sans cesse. Il était l'aîné, c'était donc à lui que revenaient

l'honneur et le devoir de préparer la « revanche ». Son frère cadet s'occuperait du commerce ; quant au troisième fils, on verrait. Et puis, dans leur esprit de petits bourgeois, ils se sentaient d'avance flattés, rehaussés, à l'idée d'avoir un de leurs fils officier.

Aussi, grande et profonde avait été la joie du père, lorsque Daniel Ulm avait été reçu à Saint-Cyr. Le pauvre homme se croyait positivement monté de plusieurs crans sur l'échelle sociale. Lui, l'humble commerçant, avait fait de son fils un officier !

Par lui, il se voyait entré dans la « grande famille », ce corps où l'honneur et le patriotisme étaient portés à la hauteur d'un culte, où le roturier et le gentilhomme se coudoyaient en camarades, travaillant sans relâche à l'œuvre commune, et tous préoccupés de la même et unique idée : la revanche ! La grandeur de la patrie !

Son cœur débordait de joie et d'orgueil à ce rêve. Il lui semblait que toute la considération dont jouissait l'armée, et le vernis aristocratique dont elle affectait de se revêtir, retombait en pluie bienfaisante sur toute sa famille.



Ses deux années d'Ecole écoulées, Daniel avait eu une petite déception. Il avait espéré pouvoir choisir un régiment d'Algérie à sa sortie, mais les places disponibles étant en nombre restreint, et bien qu'il fût classé dans un assez bon rang, tout était pris lorsqu'était venu son tour de choisir. Il eût aimé retourner là-bas, non pour traîner son sabre sur les trottoirs d'Alger, mais pour faire campagne

dans l'Extrême-Sud, mener une vie dure et pénible, active, intéressante, avec de temps en temps l'occasion de faire le coup de feu.

Il voyait là le seul moyen d'utiliser l'énergie qu'il sentait en lui. Il redoutait l'action dissolvante des petites garnisons de France. Et puis, quoique Algérien, il ne connaissait que fort peu ce Sud mystérieux.

Une fois seulement, son père, au cours d'un voyage d'affaires, lors de son adolescence, l'avait emmené jusqu'à Laghouat.

Il se rappelait les longues heures de diligence à travers les immenses plaines désertes, brûlées de soleil, mais si impressionnantes dans leur morne solitude, avec au loin, tout au loin, une ligne basse de montagnes d'un bleu violet, vers lesquelles on allait tout le jour et qui semblaient n'approcher jamais.

Par la portière de la patache, il s'était longtemps amusé à regarder les gamins arabes, presque nus, courir pendant des heures entières derrière le véhicule en demandant des sous, et les douars avec leurs tentes noires et basses entourées de broussailles protectrices contre les chacals, et dont l'approche était défendue par de grands chiens maigres à poil jaune, qui aboyaient d'une voix enrouée.

Il se rappelait tout de ce voyage interminable; et les mouches dévorantes, et la poussière dorée que le vent parfois soulevait en nuages si épais qu'on ne voyait plus le ciel, ni la route; et aussi la brume du matin, qui, dans les lointains, prenait une fine teinte bleue faisant croire à la mer; et encore, et surtout, cette sensation d'immensité, cette profondeur inexorable de l'horizon limpide, avec

l'impression qu'on était perdu là, et que jamais on ne sortirait de cette étendue monotone qui paraissait sans fin.

Il songeait quelle volupté ce serait de parcourir ces espaces, de chevaucher librement durant des jours et des jours dans cette solitude, pour s'arrêter le soir, dans quelque douar hospitalier, à l'heure où le soleil couchant couvre la plaine d'un beau jaune d'or et peint un ruban rose au sommet des montagnes violettes.

On avait croisé aussi une caravane qui revenait du Sud, se dirigeant vers les marchés des villes. Et il avait admiré les longues files de dromadaires, lourdement chargés, à l'allure placide et régulière, dont les mouvements calmes, trop lents, le long de la route interminable, semblaient incapables de les conduire nulle part, et donnaient une impression d'éternité.

Il y avait encore les marabouts, tombeaux de quelque saint ignoré, qu'on rencontrait parfois, perchés comme un point blanc sur une colline. Et c'était à se demander quelle étrange mentalité poussait un peuple à construire des tombeaux ainsi éloignés, où les morts abandonnés à l'immense nature ne recevraient que de loin le salut des caravanes voyageuses.

Puis, après la poussière, les oueds desséchés, la végétation rabougrie des lenstiques et des palmiers nains, l'oasis était apparue, merveilleuse, avec ses palmiers gigantesques et si nombreux, sa fraîcheur, son eau courante.

Mais tout cela n'avait été qu'une vision rapide. Il eût aimé retourner et vivre un peu dans ce Sud qu'il n'avait fait qu'entrevoir, mais qui avait gravé en lui son charme sauvage et sévère. Il avait bien entendu parler, par ceux qui

en revenaient, des maladies possibles, la typhoïde et la dysenterie mortelles, la chaleur anémiante, le spleen, la nostalgie terrible qui saisissait là-bas les plus sains, les mieux trempés, les plongeait dans une mélancolie morbide, les rendait incapables de supporter l'exil, derrière la redoutable barrière des grandes plaines désertiques, à travers lesquelles une caravane tous les mois venait péniblement, et, durant quelques heures, les rattachait au monde.

Cependant ces dangers possibles ne l'effrayaient pas ; il ne voulait retenir de ces solitudes lointaines que leur poésie farouche, et se promettait bien de s'y faire envoyer un jour.

*
* *

Désigné pour un régiment qui tenait garnison dans une petite ville du Nord, Daniel en avait néanmoins rapidement pris son parti. Il avait l'avenir devant lui et pouvait attendre. En outre, la région où le hasard l'envoyait ne lui avait pas déplu. C'était nouveau.

Arrivant au début de l'automne, il avait goûté la lumière pâle et les brumes de ce pays, qui contrastaient si fortement avec celui où il avait toujours vécu. Les ombres douces et finement estompées le changeaient des clartés crues des cieux africains. Les grands bois, les sources, l'eau qui court sous les feuilles, la fraîcheur des mousses étaient encore pour lui autant de nouveautés exquises auxquelles il n'était pas encore habitué depuis les deux années qu'il vivait en France.

Il y avait bien aussi les immenses champs de betteraves et les cheminées d'usines qui gâtaient souvent le paysage.

mais celà même n'était pas sans charme, de sentir, en pleine campagne, sur et sous la terre, le témoignage prodigieux du travail des hommes.

Daniel était arrivé au régiment avec l'enthousiasme naïf du jeune officier, fier de son premier galon, de l'uniforme flambant neuf, du sabre lui battant les jambes.

Après tant d'années de contrainte (huit ans de lycée suivis de deux ans de caserne !), il était heureux de vivre, par lui-même, de se sentir à peu près libre, presque un homme. Et c'était en termes émus qu'il avait écrit à son père ses nouvelles impressions : l'accueil cordial des camarades, la réception le soir au cercle, l'allocution si patriotique du colonel, et aussi la joie de commander, de se voir pris au sérieux, considéré.

Tous ces rêves, si longtemps caressés, avaient, en se réalisant, provoqué en lui une sorte d'ivresse calme, un profond contentement de soi-même, ne laissant place en son esprit à aucune préoccupation, sauf celle de se mettre rapidement, comme manières et comme genre, à la hauteur de ses nouveaux camarades.

Ceux-ci s'étaient montrés gentils, accueillants, et vite il avait adopté leurs habitudes un peu frivoles. La partie sérieuse et active des journées était prise par le métier. Ensuite, durant les heures de loisir, les visites, les réceptions, dîners en ville, parties de cartes interminables le soir, ou promenades plus ou moins bruyantes dans les cafés-concerts de l'endroit étaient les principales occupations.

Vivant ainsi au jour le jour, lisant peu, il n'attachait qu'une faible importance à tout ce qui était étranger à son

milieu. Aussi, sans être ni plus ignorant, ni plus indifférent qu'un autre, il ne connaissait et n'appréciait les événements que par ce qu'il en entendait dire.

Au cercle, les journaux illustrés étaient en général les seules publications regardées par les jeunes officiers. On abandonnait le plus souvent aux « vieilles barbes » les revues techniques et les feuilles politiques, sauf, cependant, les jours de promotion.

Ces jours-là, chacun se plongeait dans les listes donnant les titulaires d'un nouveau grade, et l'on compulsait ensuite fiévreusement l'*Annuaire*, pour établir ses propres chances d'avancement.

Pourtal était passé maître en ce genre de travail. Dès que l'ennui le prenait, ou même pour rien, pour le plaisir, il feuilletait sans cesse le gros volume où sont portées chaque année les situations militaires de tous les officiers de l'armée française. C'était lui qui se chargeait du soin de le mettre minutieusement à jour, au fur et à mesure des promotions et des mutations. Il savait à quelques jours près l'époque à laquelle il passerait capitaine à l'ancienneté. Il en était arrivé à être d'une force étonnante sur ces questions d'avancement, de choix, de mise à la retraite. Il connaissait l'âge, les années de service et les campagnes de tous les officiers du régiment. Un quelconque d'entre eux serait mort subitement, que Pourtal aussitôt eût été en état d'exposer la répercussion que cette mort allait provoquer dans la situation particulière de chacun. Souvent même, on ne se donnait pas la peine de feuilleter l'*Annuaire* pour avoir un renseignement ; on interrogeait Pourtal, qui, imperturbable, répondait avec une science sûre et avertie.

Un autre volume fréquemment consulté était l'*Indicateur des chemins de fer*. Cet ouvrage était particulièrement étudié par M. Guntaut de la Bicherie, qui pouvait donner par cœur, et sans hésitation, l'énumération de tous les trains conduisant à Paris et *vice-versa*.

Riche, beau garçon, d'allure excessivement distinguée, ce jeune lieutenant n'avait eu qu'un chagrin dans la vie, mais qui se renouvelait tous les jours, celui de n'avoir pu être officier de cavalerie. En son for intérieur, il considérait comme une déchéance, pour lui, qui s'honorait d'une glorieuse lignée d'ancêtres moyenâgeux, le fait de ne point faire partie de l'arme « noble » par excellence. Il ne l'avouait pas, mais aux manœuvres, lorsqu'il voyait au loin la silhouette élégante d'un hussard ou d'un dragon, il pâlisait de dépit. Il se consolait en donnant le ton à ses camarades fantassins, dont il était l'arbitre pour tout ce qui concernait les belles manières et les élégances.

Il affectait de ne pouvoir vivre plus de huit jours sans respirer l'air de Paris, où il se rendait invariablement chaque dimanche et toutes les fois qu'il avait une permission de quelques jours.

Les journaux politiques avaient cependant un lecteur assidu dans Fourot, l'aide-major, un grand sec, peu communicatif, d'allures bizarres, et qu'on voyait rarement en dehors des repas. Complètement imberbe, il paraissait fort jeune, mais certains plis un peu durs du visage, joints à une sorte d'allure tranquillement posée, contribuaient à lui donner l'aspect d'un enfant grave.

Il suivait les autres au cercle après le repas du matin, prenait cinq ou six journaux, les parcourait plus ou moins

attentivement, puis, son café pris, s'en allait et ne repa-
raissait plus de la journée.

On lui reprochait cette attitude un peu dédaigneuse, que certains même prétendaient méprisante, mais il était très franc, toujours prêt à rendre service, aussi se contentait-on de le classer comme original et on ne lui gardait pas rancune.

Daniel, lorsqu'on lui avait présenté l'aide-major, l'avait trouvé glacial. A travers la poignée de main et les compliments d'usage, ainsi que dans les conversations qui avaient suivies, il avait cru deviner chez lui un esprit extrêmement distant et d'une grande indifférence pour tout ce qui l'entourait. Peu à peu, cette impression s'était accentuée. Cet individu lui paraissait vivre ailleurs, complètement détaché de choses auxquelles, lui, Daniel, attachait une grande importance. Il était comme un étranger dans l'armée, et ne laissait point paraître, comme les autres camarades, le contentement, la fierté intime de porter l'uniforme. On ne l'avait jamais vu en tenue en dehors du service.

Comme Fourot ne se liait avec personne, ses relations avec Daniel n'avaient pas dépassé la simple camaraderie.

CHAPITRE III

Un matin, dans la cour de la caserne, il y eut grande animation parmi les officiers. Un groupe s'était formé, auquel se joignaient les nouveaux arrivants. On voyait des gestes indignés, on percevait des éclats de voix. Les uns s'emportaient, d'autres haussaient les épaules et souriaient d'un air incrédule.

Les premiers échos de l'Affaire naissante venaient de faire leur apparition.

— Au fond, tout cela, messieurs, est sans importance, disait un commandant. Ces gens-là ne tarderont pas à être mis à leur place comme ils le méritent, et voilà tout.

— C'est certain, ajoutait Pourtal, le gros lieutenant à la face débonnaire. Mais avouez, mon commandant, qu'il faut avoir un sacré toupet pour mettre en doute le jugement d'un conseil de guerre.

— Il n'y a que les juifs pour avoir une pareille insolence ! prononça d'une voix distinguée M. Guntaut de la Bicherie.

— Et cette audace, insistait Pourtal, cette infamie sans nom d'oser accuser un autre officier pour sauver leur traître !

Tous firent chorus.

— Mais ils sont mal tombés dans le choix de leur victime, dit un capitaine. Ce commandant Esterhazy m'a l'air d'un rude lapin qui ne se laissera pas faire. Avez-vous lu son interview ? Ce qu'il les arrange !...

— Il parle de les bouffer !

— Il veut à tout prix en crever un !

— Un, ce n'est pas assez ! A sa place, je casserais la figure à tous ceux que je rencontrerais.

— Ils sont tous solidaires, après tout.

— Et puissants comme ils sont, ils se croient tout permis.

— Même d'innocenter les traîtres !

— Qu'ils volent les gens, c'est leur métier. Mais attaquer l'armée !

— Ils ne doutent plus de rien !

— Heureusement, Drumont est là.

— La France aussi est là !

— Les voilà démasqués ! Ce sera leur coup de grâce. J'espère qu'après celle-là, on n'hésitera plus à les fiche dehors.

— Oui, et avec le pied quelque part !

— Imaginez-vous...

Soudain, tous se turent ; les regards se tournèrent vers l'entrée du quartier. Daniel Ulm, alerte, l'œil joyeux, plein d'une brillante jeunesse, venait d'apparaître.

Il y eut un froid. Le commandant et les capitaines s'esquivèrent. Quelques lieutenants firent de même. Un petit groupe resta.

Daniel approchait, léger, insouciant, les joues rosies par le froid piquant du commencement de l'hiver, humant l'air

à pleines narines, comme un jeune animal heureux de vivre. Tranquille, le regard clair, il aborda ses camarades.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il, après les salutations et poignées de moins. Vous avez tous une figure à l'envers ? Il est arrivé quelque chose ?...

Un silence pénible pesa. L'excitation était tombée, et, devant ce jeune homme, gai et confiant, au cœur ouvert, tous se sentaient gênés des malédictions de tout à l'heure, si largement prodiguées. Personne ne se souciait de lui expliquer les événements. Et puis, comment les prendrait-il ?

Daniel, interrogateur, les regardait, attendant. Ce fut M. Guntaut de la Bicherie qui se dévoua.

— Eh bien, voilà ! fit-il, en affectant un air dégagé... Vous savez que depuis quelque temps, un certain nombre de... personnalités puissantes cherchent à jeter la suspicion sur les conseils de guerre, et particulièrement sur celui qui a condamné Dreyfus... Naturellement, cette campagne invraisemblable et honteuse ne pouvait réussir... Alors, savez-vous ce qu'on a osé imaginer ?... Vous pouvez voir ça dans les journaux... Pour donner plus de poids et de vraisemblance à leurs racontars et à leurs manœuvres louches... ils ont osé accuser du crime de Dreyfus un des meilleurs et des plus dignes officiers de l'armée !...

Daniel ne remarqua pas les hésitations de son interlocuteur, ni avec quelle attention ce dernier cherchait à deviner ses impressions sur son propre visage, à mesure qu'il parlait. Il avait déjà oublié la contrainte, la gêne provoquée par son arrivée. Pas un instant, il ne songea que

la réprobation envers les événements qu'on lui racontait avait failli être étendue jusqu'à lui. D'un jet, il s'écria :

— Mais c'est infâme !

Tous respirèrent. Il était avec eux ! On se rapprocha. Chacun donnait des détails, racontait les exploits du brave commandant si odieusement accusé, sa façon brillante de se défendre, ses mots héroïques.

— S'attaquer aux juges du conseil de guerre ! Voyez-vous ça ? C'est tout l'honneur de l'armée qui est en jeu !

— Et dire qu'on tolère de telles abominations ! L'armée même n'est plus respectée.

— Oui, et tout cela, parce que les gens de la haute finance veulent sauver Dreyfus à tout prix.

Les malédictions recommencèrent, mais sous une forme légèrement modérée. On évita de parler des juifs ; on invectiva seulement les financiers puissants qui voulaient la fin de la France. Daniel, avec une sincérité évidente, s'indignait comme les autres. Il ne demandait pas quels étaient ces gens qui voulaient à tout prix sauver le traître ; il ne voyait, ne retenait qu'une chose, c'est que l'armée où il venait d'entrer, le cœur plein d'enthousiasme, était attaquée par les menées d'une coterie, que son honneur était en jeu, comme le disait si bien M. Guntaut de la Bicherie ; et cela suffisait.

On monta au cercle pour lire les journaux.

*
* *

Il n'y avait naturellement au cercle que des journaux bon teint, c'est-à-dire de ceux qui se donnent pour mission

de « libérer la France du joug de la démocratie », et de l'éclairer chaque jour sur « les méfaits et les hontes sans nombre de la République ».

Lorsque Daniel y lut à son tour les détails des événements, il se sentit douloureusement surpris et choqué. Les mots de juifs, youpins et youtres intervenaient presque à chaque ligne. Les insultes s'épalaient, abondantes, le long des colonnes, submergeant tout. Les articles, fielleux, suaient la haine implacable et sauvage. Dans sa simplicité loyale et candide, Daniel ne pouvait s'expliquer ce déluge d'injures à l'adresse de toute sa race, rendue coupable du crime d'un seul.

Il eut d'abord un mouvement de révolte, fut sur le point de se lever, d'expliquer que vraiment les journaux exagéraient, qu'il y avait aussi des Juifs patriotes et probes; mais comme il relevait la tête, il surprit des regards en coulisse de son côté, se sentit observé, rougit, se contint, et se tut.

Il se replongea dans sa lecture, la poursuivit jusqu'au bout de l'immonde diatribe. Mais à mesure qu'il lisait, un revirement s'opérait en lui. A part les hors-d'œuvre injurieux, il s'intéressait malgré tout, à cette histoire fantastique, bâtie comme un roman, où se mêlaient des billets mystérieux et des rendez-vous étranges avec une dame voilée à la nuit tombante.

La machination ténébreuse, se dressait à première vue, évidente, dans un tel récit. Vraiment, pensait Daniel, les gens qui avaient organisé un tel complot pour retirer un traître du bagne, étaient bien indignes. Il se mettait à la place de ce commandant accusé de forfaiture si injuste-

ment, et pensait qu'en pareil cas, lui aussi aurait bondi d'indignation, et peut-être vomi l'injure partout à la ronde. Il l'excusait presque, le comprenait, se sentait moins froissé de voir cette affaire particulière transformée en question juive. Et puis, il n'y avait pas à dire, il lui fallait voir plus haut, envisager le but réel poursuivi par les amis du traître ; les journaux l'indiquaient clairement ; c'était le déshonneur pour les membres du Conseil de guerre, et par suite, la mort de la discipline, la désorganisation de l'armée, l'affaiblissement de la patrie.

Non, il ne serait jamais de ce parti là ! Qu'importait après tout cette explosion d'insultes, bien excusable en somme en pareille circonstance ! Son devoir de patriote et d'officier lui commandait de faire le sacrifice de ses blessures intimes, et de les pardonner d'avance. Il ne devait même pas en faire cas ; il appartenait à l'armée, il lui fallait la défendre et la soutenir lorsqu'elle était attaquée. Sa conscience dévoyée lui ordonnait d'étouffer ses froissements personnels, pour serrer les rangs avec les camarades. Une fois l'orage passé et l'honneur sauf, chacun saurait bien reconnaître les exagérations d'antan, et faire alors la séparation des bons et des mauvais Juifs, puisque, hélas ! il y avait vraiment de mauvais Juifs, comme ce Dreyfus et ses partisans qui avaient juré de déshonorer l'armée, de ruiner la France.

Quand il lâcha son journal, tout son calme lui était revenu, et sa décision était prise.

— Eh bien ! Qu'en dites-vous ? lui demanda Pourtal.

— Je dis que c'est encore plus ignoble et écœurant que je ne l'avais cru.

Il y eut autour de lui un mouvement de curiosité un peu étonnée, mais Daniel crut y voir comme un courant de sympathie qui montait vers lui. C'était vraiment réconfortant après les articles pénibles qu'il venait de lire. Comme on était bien, là, entre frères d'armes, tous animés des mêmes principes et des mêmes dégoûts.

Il lui sembla être enfermé dans la forteresse inviolable de l'Honneur, où rien ne pouvait venir l'éclabousser, et il lança à son tour des anathèmes contre les fauteurs de désordre, les artisans de désorganisation, et les amis des traîtres.

Tous l'écoutaient, amusés et ravis.

*
* *

A table, à la pension, on continua naturellement à parler du sujet brûlant du jour. Les mêmes phrases, les mêmes indignations reparurent.

Fourot, l'aide-major, souleva une tempête en essayant de calmer les esprits et de placer un grain de bon sens dans tant de fureur.

— Je crois vraiment qu'un pareil bruit autour de cette affaire est un peu exagéré, dit-il. Je ne sais si ces gens-là ont tort ou raison, ni si Dreyfus est coupable ou innocent...

— Il est coupable !

— Je veux bien le croire. Mais supposez un instant qu'il soit innocent...

— Cela ne peut pas être.

— C'est impossible.

— Permettez... Supposez alors seulement que, par un

hasard impossible, il soit innocent. Je ne vois pas du tout en quoi l'armée s'en trouverait déshonorée.

— Fourot, mon ami, vous serez toujours un incorrigible mauvais plaisant.

— Mais je ne plaisante pas, je vous assure. Je pense comme vous qu'il y a peut-être là-dessous des menées plus ou moins avouables, quoique je n'en sois pas encore bien sûr ; mais, ceci mis à part, reconnaissez qu'il y a eu souvent des erreurs judiciaires, et que les juges qui les avaient commises ne furent point déshonorés pour cela.

Ces paroles soulevèrent un tolle général.

— Les conseils de guerre ne se sont jamais trompés, monsieur.

— Les juges ont eu les preuves de la culpabilité en mains.

— Ne voyez-vous donc pas que c'est un coup monté par les Juifs ?

Cette dernière phrase, prononcée par M. Guntaut de la Bicherie, eut le don de créer un silence subit. C'était la première fois, depuis le matin, que les Juifs se trouvaient ouvertement mis en cause devant Daniel Ulm.

Guntaut de la Bicherie, après avoir savouré l'effet de ses paroles, se tourna vers Daniel de son air le plus aimable :

— Je me permets de parler ainsi, mon cher camarade, parce que je sais que vous ne vous en froisserez pas, et parce que nous vous considérons comme n'ayant rien de commun avec les gens dont nous venons de parler.

Daniel ne sentit pas l'ironie méprisante de cet homme, qui, du haut de ses quartiers de noblesse, lui faisait la grâce de vouloir bien ignorer en lui le Juif qu'il était. Il

crut voir là, simplement, une distinction adroite, comme lui-même avait fait, entre les bons et les mauvais Juifs, et fut satisfait d'apprendre ainsi que ses camarades étaient tout à fait d'accord avec ses pensées intimes. Il rougit très fort, balbutia un vague acquiescement.

La conversation reprenait.

Daniel songea que, sans doute, Guntaut, en homme bien élevé et courtois, avait lancé sa fameuse phrase avec intention, afin d'éviter tout malentendu ; et il lui voua un gré infini pour la façon habile avec laquelle il lui avait accordé droit de cité.

Tout était donc bien ainsi qu'il l'avait pensé : on le classait dès maintenant parmi les purs ; les insultes et les injures s'adressaient aux autres ; elles ne le touchaient pas ; il pouvait les ignorer, les approuver même au besoin. Un fossé se creusait entre lui et ses congénères mauvais patriotes ; on ne voyait en lui que l'officier, et rien autre.

A cette pensée réconfortante et heureuse, il sourit de plaisir à son assiette.

Mais relevant les yeux il rencontra le regard de Fourot qui l'examinait curieusement. Il y avait sur le visage de l'aide-major une telle expression d'étonnement mêlée de pitié que Daniel en fut troublé. Son sourire se figea, il détourna la tête et ressentit une vague contrainte, un malaise lourd indéfinissable.

CHAPITRE IV

Les jours passèrent. Daniel se donnait tout à son métier. Il faisait preuve d'une activité inlassable, acceptait toutes les corvées, heureux d'être occupé, de se rendre utile. On eût dit qu'il voulait effacer, racheter par son zèle, tous les méfaits que les journaux antisémites mettaient chaque jour à la charge d'Israël.

Depuis l'instant où il avait senti que ses camarades auraient pu le repousser, le confondre avec les fauteurs de troubles, il se montrait plus aimable, plus serviable, plus dévoué que jamais. Il en était arrivé à être presque obséquieux et semblait prendre à tâche de démontrer qu'il n'était pas comme les autres, ceux qu'on vitupérait sans cesse, et qu'il flétrissait lui-même en paroles ardentes et sincères.

Par son amour de tout ce qui touchait à l'art militaire, par son patriotisme exalté, par son ardeur à défendre l'armée attaquée, on aurait pu croire qu'il avait à cœur de se faire pardonner son origine. Une telle attitude n'était cependant pas le résultat d'un bas calcul, ni l'effet voulu d'un aplatissement servile. C'était naturel et spontané.

Descendant d'une famille complètement assimilée, fon-

due par ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes et ses goûts dans le milieu où elle vivait depuis des siècles, Daniel n'avait jamais considéré le fait d'être Juif que comme le caractère marquant, le signe distinctif, d'une secte religieuse, non d'une race.

On pouvait être Juif et Français, comme on était Français catholique ou protestant. Il ne voyait là qu'une différence purement confessionnelle. Pouvait-on, en revanche, faire une différence au point de vue national, en tant que citoyens français, entre les catholiques, les luthériens, calvinistes, gallicans ou juifs? Il eût trouvé cette distinction absurde. Lesquels, parmi ces gens de religions différentes pouvaient se proclamer plus Français, plus spécialement Français que les autres? Un protestant l'est-il plus qu'un catholique? Un orthodoxe le serait-il davantage qu'un juif? Ne se sentait-il pas, lui, Daniel, profondément Français, Français jusqu'aux moelles, lui dont les parents avaient quitté le pays natal, pour ne pas subir la domination germanique? Ne se sentait-il pas Français avant tout, bien avant d'être Juif? Non, il n'y avait là que des questions d'Eglises, et rien autre.

Du reste, le point de vue confessionnel était à ses yeux, fort peu de chose. Il n'avait jamais réellement pratiqué la religion de ses pères. Sa famille était croyante sans doute, mais indifférente aux rites et à l'observance des grandes fêtes. Il se rappelait bien que chez lui, le samedi, on fermait le magasin pour faire comme les autres, et il avait entrevu parfois entre les mains de son père une Bible juive, mais on ne lui avait jamais montré le chemin de la synagogue.

A vrai dire, il ignorait sa religion, de laquelle il n'avait que rarement entendu parler.

Daniel était en cela comparable à l'immense majorité des catholiques qui, baptisés et confirmés, durant leur jeunesse, selon les traditions séculaires, oublient ensuite les bases essentielles de leur religion, ne fréquentent plus le temple et, tout en conservant au fond d'eux-mêmes une vague croyance spiritualiste, se conduisent en réalité, sauf à l'heure de leur mort, comme de véritables athées.

Par voie de conséquence, Daniel n'avait jamais songé qu'il pût y avoir de par le monde, une race juive, une âme juive réellement existante, agissante, vivant à part des autres races, à l'intérieure des nations les plus diverses, et dont un rempart de préjugés ataviques ou de lois plus ou moins barbares entravait encore la fusion.

Il n'avait jamais pensé, par exemple, qu'il pût avoir une réelle parenté d'origine avec ces juifs algériens qu'il avait coudoyés dans son enfance, et qu'il considérerait plutôt comme des Arabes formant une secte à part.

Juifs pauvres et besogneux pour la plupart, à peine déclassés de douze siècles de domination musulmane. Daniel se les rappelait, ces Juifs humbles, presque tous groupés dans le même quartier d'Alger, véritable ghetto enclavé entre la ville arabe et les quartiers européens. Il les revoyait dans leurs petites boutiques, leurs échoppes sombres de chaudronniers, cordonniers, ciseleurs sur cuivre, fabricants de bijoux arabes. Dans les petites rues étroites, sales et puantes, qui montaient vers la Casbah, on entendait le bruit de leurs petits marteaux frappant sur les métiers.

Travailleurs forcenés, mais obscurs, soumis, ne portant

pas encore sur leur visage la fierté d'une émancipation et d'une nationalité trop récentes. Et d'ailleurs accablés, malgré tout et toujours, du mépris général : mépris de l'Arabe, mépris du colon, mépris de toute cette racaille italienne, espagnole et maltaise, gens de tout et de rien, qui inondaient le pays, le submergeaient, risquaient même de noyer l'élément français trop peu nombreux pour lutter contre leur flot grandissant. Mépris du vaincu, mépris du vainqueur, mépris de tous ces latins déguenillés venant chercher asile.

Dans leur détresse morale, ces Juifs, comme partout où ils furent persécutés, avaient conservé à travers les siècles, comme suprême consolation et dernier lien de solidarité, leurs coutumes religieuses. Ceux-là observaient scrupuleusement toutes les grandes fêtes et le Sabbat, disaient les prières, pratiquaient à la lettre tous les rites jusque dans leurs détails les plus puérils.

Daniel s'était beaucoup amusé un jour aux dépens d'une petite servante qui, entrée depuis peu dans la maison, n'avait pas voulu manger de viande achetée dans une boucherie chrétienne et que le rabbin n'avait pas purifiée. Le samedi venu, elle avait refusé d'allumer le feu ; la mère de Daniel, sans insister, l'avait allumé à sa place, mais la petite, effrayée, n'avait pas voulu rester plus longtemps dans une famille où on négligeait ainsi les saintes coutumes et était retournée le soir même chez ses parents.

Daniel se souvenait que, là-bas, l'épithète de juif était considérée comme la pire des insultes, celle qu'on se jetait à la face lorsque le vocabulaire des injures était épuisé. Il ne s'en était jamais senti froissé. Ça ne s'adressait pas à lui

ni aux siens, à *ceux de France*. On ne visait, par ce qualificatif, que ceux du terroir, les Juifs indigènes, qu'on regardait comme des intrus et des étrangers dans ce pays qui était pourtant le leur.

Ils avaient même, sur cette terre algérienne, plus de droits que n'importe quel autre peuple, y compris les Arabes, puisque l'arrivée de leurs ancêtres datait du temps des Romains, lors de la destruction du Temple et de la dispersion de leur race.

Mais que peuvent valoir les droits d'un peuple déchu, sans cohésion, ni force? Quel autre droit que celui d'être battu et méprisé, oserait réclamer un Juif, étroitement enserré entre le fanatisme musulman et les convoitises des chrétiens envahisseurs?

Néanmoins, avec cette résignation têtue et cette patience inlassable qui sont l'apanage des longues persécutions, ils arrivaient peu à peu à tenir leur place dans la nouvelle patrie commune, où se mêlaient à l'envi tant de races, venues des quatre coins de la Méditerranée.

Daniel avait connu beaucoup de petits Juifs à l'école, et plus tard au lycée. Ces enfants étaient déjà des Français, tant leur faculté d'assimilation était grande. En général intelligents et travailleurs, souvent les premiers de leur classe, ils excitaient même la jalousie de leurs camarades. On s'en vengeait par des humiliations. On s'en consolait aussi en se rappelant que leurs parents, pour la plupart, parlaient encore un jargon, qu'ils étaient sales, et que malgré l'habit européen ils sentaient le ghetto à plein nez.

Certains même de ces parents ne s'exprimaient encore qu'en arabe et portaient toujours le costume d'antan : la

petite veste, le large pantalon bouffant et plissé, s'arrêtant aux genoux, les bas de coton blanc ou rose, l'immense turban.

Quelques-uns cependant étaient déjà très assimilés, et, ayant fait fortune, se voyaient plus considérés. Mais leur richesse même devenait alors un nouveau motif de haine. Ils excitaient la jalousie des naturalisés de la veille, beaucoup moins Français qu'eux, et que la misère ou quelque mauvais coup avait chassés des sierras d'Espagne, des montagnes de Calabre, ou du port de Malte.

Pour les besoins de la cause on étendait cette opulence d'une petite minorité à toute la race, qu'on accusait de vivre d'usure et de commerce frauduleux.

Vis-à-vis des petits écoliers juifs, Daniel avait toujours fait montre d'une certaine fierté. Bien que n'ayant jamais encore quitté l'Algérie, il se vantait d'être un « Français de France », comme on dit là-bas, pour faire la démarcation nécessaire d'avec la multitude croissante des Français d'Espagne, d'Italie, ou d'ailleurs. Du haut de cette fierté puérile il n'avait jamais réellement songé qu'il pût appartenir à la même race que ces gens honnis et méprisés, devenus Français grâce aux hasards de la conquête, et depuis si peu d'années seulement.

Daniel n'avait cependant jamais fait de tracasseries, ni cherché à humilier, comme tant d'autres, ses camarades Juifs. Il les avait même soutenus et souvent défendus ; ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'il se disputait avec l'un d'eux, de traiter son adversaire de : sale Juif ! avec un aplomb et une sincérité comiques.



Or, voilà que par un étrange retour des choses il découvrait en France à l'égard des Juifs des sentiments analogues à ceux qu'il avait constatés en Algérie. Mais, cette fois, il ne s'agissait plus spécialement de ceux de là-bas ; tout Israël était en butte au même ostracisme. Et ce n'était pas une question de religion, mais de race.

Daniel retrouvait dans les journaux la même haine, les mêmes procédés de diffamation et d'humiliation qu'il avait vu pratiquer autrefois envers les petits Juifs indigènes d'Algérie. Avec le même mépris, on accusait la « race étrangère » d'être la spoliatrice de la France, la trafiquante de tout ce qui ne se vend, ni ne s'achète : les consciences et l'Honneur. Elle devenait sous la plume d'habiles journalistes la race qui, ayant tout vendu, tout acheté, songeait maintenant à vendre sa patrie adoptive.

Daniel ne s'expliquait pas très bien cette brusque et formidable levée de boucliers, pour le crime d'un seul ou de quelques-uns. Mais il n'en prenait point sa part et renvoyait les insultes à ceux qui, d'après lui, les méritaient, étant cause de tout le mal.

Et puis, il se sentait si Français ! Justement parce qu'il se sentait profondément Français, il tenait à cœur qu'on le classât comme tel et qu'on ne le confondit pas avec ceux qui — ils étaient pourtant bien aussi de France, ceux-là ! — semblaient prendre plaisir à déchirer la patrie pour une misérable question d'amour-propre.

Pour lui, en effet, la campagne menée en faveur de la prétendue innocence du traître n'avait d'autre cause qu'une

question d'amour-propre. Il croyait naïvement, comme on le lui disait, que ses coreligionnaires voulaient uniquement « sauver la face » et, sans respect, chambardaient tout, pour tenter une réhabilitation impossible.

Là encore il se mettait à part, considérait ces insensés comme des étrangers indignes de porter le nom de Français. Pas un instant il n'avait supposé que le but poursuivi pût être réellement noble et légitime. Il ne discutait pas le nœud même de la question ; il n'en voyait que les conséquences qui lui paraissaient désastreuses.

D'ailleurs, il se perdait dans toutes ces contradictions, ces racontars, ces petits papiers qui naissaient comme les champignons dans une cave. Chaque journée en apportait de nouveaux, compliquant les affaires davantage, brouillant tout, noyant tout, renversant ce qu'on avait cru comprendre la veille, apportant des révélations ténébreuses, parlant de secrets d'Etat, faisant prévoir des complications terribles.

On parlait de tout, sauf de ce qui était essentiel. Le crime et son auteur disparaissaient sous les à-côtés innombrables, les romans de portières, l'avalanche de communications officieuses intéressées, tendant toujours à faire dominer cette idée affolante de graves complications extérieures possibles.

Dans ce chaos, Daniel n'avait vu que la meurtrissure qui pouvait en résulter pour le pays, et il en souffrait. Aussi souhaitait-il ardemment de voir arriver enfin ce fameux procès où, devant le conseil de guerre réclamé par lui, l'officier injustement accusé se justifierait, ferait éclater son innocence, et en même temps la culpabilité de celui qui expiait sa faute, sous le soleil de la Guyane.

Alors ce serait la fin obligée, l'apaisement, le retour vers les grands espoirs de revanche, dans une France apaisée, rendue plus forte par cette dernière épreuve.

Le procès vint et se termina comme on l'espérait.

Ce fut une joie, un délire enthousiaste. Le soir, au cercle, on sabla le champagne. On but à l'armée, cette « grande silencieuse », comme avait si bien dit un avocat, créant un mot qui devait faire fortune. On but à la France triomphante, à la victoire des patriotes sur les « agents de l'étranger », et l'on voua copieusement les juifs à l'exécration universelle et éternelle.

Daniel fut de la partie et fit comme les autres. Fourot, seul, ne parut point ce soir-là. Personne ne s'en plaignit. D'ailleurs, il devenait suspect, ce Fourot. Depuis quelque temps il ne parlait plus à table, lorsqu'on abordait l'Af-faire, et restait tout le long du repas le nez dans son assiette.

On l'avait vu aussi avec l'*Aurore* dépassant sa poche; interrogé sur la présence d'une pareille feuille, il avait répondu tranquillement, à l'ahurissement des autres :

— C'est vous qui m'obligez à le lire, ce journal. Parfaitement... Vous avez supprimé du cercle le *Figaro* parce qu'il ne racontait pas les événements à votre convenance. C'était votre droit, mais ce fut dommage... Pour une fois que ce journal laissait de côté les petites histoires de dames du monde, et commençait à devenir intéressant !... Enfin, voilà, moi j'aime bien étudier les deux côtés d'une question : vous m'avez supprimé le *Figaro*, j'achète l'*Aurore*. Voilà.

Depuis ce jour il avait été classé, et, en ce soir de

réjouissance, son absence permettait à tous de se livrer sans contrainte et sans gêne à la joie qui emplissait les cœurs.



Malheureusement, deux jours après, il fallut déchanter. La lettre *J'accuse !* tombait comme un obus dans les milieux en fête, semant l'effroi et la consternation. Tout recommençait.

Daniel fut atterré. Ce cauchemar ne finirait donc point ! Pourtant, cette fois, ce n'était plus d'un juif qu'il s'agissait ; mais les journaux affirmaient que le célèbre auteur de la lettre était vendu aux juifs, et c'était tout comme. Il était de plus, disait-on, d'origine italienne, et dès lors la campagne de désorganisation attribuée primitivement aux seuls juifs prenait l'allure d'une coalition étrangère.

Plus que jamais, le devoir était de serrer les rangs.

CHAPITRE V

Un clair matin d'avril, en pleine campagne, à l'orée d'un bois. Ils étaient là une trentaine d'hommes, soigneusement dissimulés derrière les buissons, épiant devant eux le terrain qui descendait en pente douce.

Le soleil se levait à peine, montrant son beau disque rouge dont les rayons commençaient à pomper les gouttes de rosée. Une légère vapeur courait à ras de terre. Tout faisait présager une superbe journée de printemps.

Les arbres craquaient leurs bourgeons, et, des branches encore dénudées, des vieux troncs moussus, de la terre elle-même, s'exhalait une bonne odeur vivifiante. Sur le sol trop humide où achevaient de pourrir les feuilles du dernier automne, on ne pouvait s'étendre, et les hommes se fatiguaient de rester acroupis, les membres engourdis par le froid du matin. On les avait placés là, avant le lever du soleil, en extrême avant-garde, et c'était à eux que revenait le soin de dépister l'ennemi si, par hasard, son attaque se dessinait par là. On avait placé d'autres postes à droite, à gauche, sur tous les points vulnérables, tandis que le gros de la colonne, loin en arrière, attendait. Mais tous ces petits postes étaient si bien dissimulés qu'on

n'aurait su deviner leur présence, et les hommes pouvaient se croire abandonnés, complètement seuls, venus là simplement pour jouir du merveilleux spectacle de l'aube naissante et du réveil de la nature en ce début de printemps.

Daniel, qui les commandait, jouissait aussi de la senteur des bois, des arbres frémissant d'une vie nouvelle, du charme de cette belle matinée qui se préparait. Il s'avança vers la lisière, pour voir au loin si rien n'annonçait l'ennemi attendu.

La vue passait d'abord sur un vaste champ où le blé levait à peine, puis se perdait dans une série de vallonnements émaillés de bouquets d'arbres, derrière lesquels, sans doute, d'autres yeux exploraient l'horizon, guettaient le moindre indice susceptible de faire présumer la présence des hommes enfouis au sein de cette nature tranquille.

Tout au loin, au dernier plan, un clocher de village se dressait qui sonna six heures. Bientôt après, l'*Angelus* se fit entendre ; des coqs chantèrent dans les fermes voisines ; des bœufs pacifiques, tôt lâchés des étables, meuglaient doucement dans un pré. Les oiseaux, encore timides, commencèrent à donner de la voix. Tout respirait le calme, la quiétude, la joie de vivre, dans une paix qui paraissait définitive et inviolable. Tout chantait l'amour des êtres pour les choses, et des êtres entre eux, sous le ciel serein et souriant. C'était doux comme une églogue de Virgile.

L'esprit tendu, Daniel observait. Son regard scruta soigneusement les bouquets d'arbres et les haies, mais rien d'anormal ne se montrait.

Même au cours de petites manœuvres de garnison comme celles-ci, il était entièrement pris par l'intérêt de son métier. Il accomplissait les missions dont on le chargeait avec la même passion que s'il se fût agi d'une guerre véritable. Tout son être vibrait, et c'était avec une véritable jouissance qu'il exécutait les ruses habituelles de tactique : défilements dans les chemins creux, cheminements sous les couverts, marches d'approches insidieuses à l'abri des regards, jusqu'au moment où il fallait entrer en lice et attaquer à découvert par bonds successifs. Ce jour-là, son rôle se bornait à une stricte défensive. C'était à lui qu'il appartenait de ne pas se laisser surprendre, et c'est pourquoi il cherchait avec tant de soin si quelque buisson ne s'émaillait pas d'un manchon blanc du parti adverse. Mais rien ne paraissait devoir troubler la grande paix des champs.

Malgré la longueur de l'attente, les hommes ne s'impatientaient pas. L'atavisme des ancêtres chasseurs les intéressait à ce simulacre de défense, tendait leur attention vers le danger imaginaire qui pouvait survenir tout à coup. A part le costume, les armes perfectionnées, le corps moins fruste et moins robuste, ils étaient, en cette minute, moralement pareils au clan d'autrefois, à la tribu sauvage des âges préhistoriques attendant à l'affût quelque grand fauve rentrant à sa tanière ou les guerriers d'un clan ennemi.

Et Daniel pensait que depuis toujours, depuis les temps immémoriaux où l'humanité avait poussé ses premiers vagissements, il y avait eu des luttes, des combats, des carnages d'hommes, et sans doute aussi, de longues atten-

tes comme celle de ce jour, au coin des bois, dans l'espoir de terrasser l'adversaire par surprise. Les premières lueurs de véritable intelligence n'avaient surtout servi qu'à confectionner des armes, bâtons ou silex grossièrement taillés ; et cela avait continué sans répit à travers les siècles, pour aboutir à la construction de ces admirables jouets mécaniques qui lançaient à longue distance, sans effort apparent, le petit morceau de plomb susceptible de donner la mort. C'était même affligeant de songer que, par ce beau matin, et devant le délicieux spectacle de la nature renaissante, où tout disait la joie de vivre et d'aimer, les hommes étaient venus en ce coin de bois pour s'exercer et se perfectionner dans l'art de tuer.

Mais quoi ! C'était là simplement un des multiples aspects de la lutte universelle. Ne venait-il pas à l'instant de voir une alouette, bec tendu, fondre du haut du ciel sur une motte de terre où se prélassait sans doute quelque ver ou une larve à peine éclosée ? Il fallait vivre. Les produits vivants étaient obligés de se nourrir d'autres produits vivants. C'était la loi. Les plus faibles étaient en pâture aux plus forts, et il en était des peuples comme des individus. Que les faibles se débrouillent et s'arrangent par la ruse à triompher de leurs adversaires ; tant mieux s'ils réussissent, tant pis s'ils succombent, mais chacun doit savoir attaquer et se défendre pour mériter de vivre.

Et les hommes étaient bien dans leur rôle, en ce beau matin radieux ; comme les oiseaux épiaient les jeunes larves, comme les araignées guettant les insectes, comme les bœufs écrasant les premières fleurs sous leurs sabots pesants, comme les chèvres dévorant les jeunes pousses,



A l'intérieur même des familles les mieux pensantes et les plus unies, le doute s'insinuait, pénétrait, semant la division...

comme le gui suçant le chêne, comme tout ce qui vivait et respirait, ils étaient, eux aussi, à l'affût de leur proie, risquant en même temps d'être proie à leur tour. C'était la vie. Et cela était beau, et cela était bien.

Daniel, enivré, en oubliait ses amertumes, la douleur de voir la France déchirée, amoindrie, désorganisée, par une bande de cosmopolites et d'intellectuels, qui avaient juré de la livrer pantelante et sans force à l'étranger, qui attendait. Le fameux procès de la lettre *J'accuse !* avait eu lieu ; son misérable auteur, condamné, était en fuite ; et cependant l'agitation ne cessait pas. Bien au contraire, elle débordait maintenant dans le pays, les autres nations s'en mêlaient ; on avait beau ensevelir sous de nouveaux jugements la chose déjà jugée, l'Affaire faisait tache d'huile et recrutait des partisans. Il s'en découvrait tous les jours de nouveaux, et souvent forts inattendus. Tels, sur qui les patriotes semblaient pouvoir compter, se révélaient tout à coup, comme envahis par l'esprit du doute. A l'intérieur même des familles les mieux pensantes et les plus unies, ce doute s'insinuai, pénétrait, semant la division, et parfois des haines mortelles, entre parents ou amis qui se chérissaient. Non seulement les villes, mais les coins les plus reculés des campagnes étaient troublés et, certainement, dans ce petit village lointain, dont on percevait, à travers les arbres, les gentilles et paisibles maisons groupées autour du clocher, des esprits anxieux devaient attendre en ce moment, avec impatience, l'arrivée des journaux, avides de connaître le dernier scandale, la nouvelle ignominie mise au compte des plus grands chefs de l'armée, de cet état-major sur lequel reposaient la grandeur et les

destinées de la France. Fort heureusement, comme un bloc solide résiste aux assauts des vagues, l'armée ne bronchait pas ; à part quelques défections honteuses, elle tenait tête victorieusement à ses ennemis. Mais cela continuerait-il ?...

... Un coup de feu déchira l'air, réveillant les échos. Toutes les têtes se tournèrent. Un autre coup partit, puis un autre, et d'autres encore, irréguliers. Cela venait d'un petit poste qu'on ne voyait pas, mais qu'on devinait d'après le bruit, situé sur la droite, au sommet d'un mamelon où la lisière du bois s'avancait en pointe. Cependant on n'apercevait toujours rien de suspect devant soi. Sans doute l'attaque se dessinait-elle d'un autre côté.

Durant plusieurs minutes, ce fut un roulement ininterrompu à travers les arbres devenus subitement sonores, puis la fusillade cessa. Le silence reprit, tout redevint calme et tranquille, comme si rien ne s'était passé, comme si le bruit des instruments de mort n'avait pas couru pendant quelques instants sur la campagne paisible.

Seule, une troupe de corbeaux, dérangés par tout ce vacarme, tournoyait encore dans l'air limpide en larges cercles irréguliers.

* * *

Mais cette accalmie dura peu. D'autres coups de feu, très affaiblis, très éloignés, ceux de l'ennemi qui répondait, se firent bientôt entendre. A la pointe du bois, le petit poste qui avait ouvert les hostilités riposta à son tour.

Le combat s'engagea ; un combat entre des êtres invisibles, que révélait seul le bruit des armes. Tantôt, c'était

comme un tumulte de petites voix criardes et sèches, se disputant; tantôt c'était, à l'oreille agacée, comme un morceau de forte toile qu'on déchire, mais pas une fumée, pas une lueur, pas un combattant n'apparaissait.

Et pourtant, songeait Daniel, quel carnage ce serait déjà, que de corps étendus sur le sol, si chacun de ces coups de feu lançait à travers champs la balle meurtrière au lieu du petit bouchon inoffensif de carton vert!

Sa jumelle de campagne aux yeux, il scrutait de nouveau les lointains. Après un moment de vaine recherche, il aperçut enfin quelques cavaliers se rapprochant au trot. C'étaient des dragons de son parti se repliant sans doute devant l'ennemi. Celui-ci ne devait plus être bien loin. Et, en effet, voici que sur la gauche, maintenant, on commençait aussi à tirer. Daniel vit les cavaliers presser l'allure de leurs chevaux et disparaître derrière un rideau d'arbres. De nouveau, l'espace demeura vide. Puis, à moins d'un kilomètre, apparut tout à coup, comme sortant d'une haie, un soldat au képi recouvert d'un manchon blanc. On le vit courir pendant quelques instants, puis disparaître, le corps aplati sur le sol. Un autre lui succéda, qui, comme le premier, se mit à courir aussitôt découvert, puis se coucha dans l'herbe. Un troisième parut qui fit de même, et d'autres encore. Il en apparaissait maintenant tout le long de cette haie lointaine; mais la vision de chacun de ces hommes ne durait que quelques secondes; dès qu'ils avaient quitté leur abri d'aubépine, ils couraient, et vite se terraient dans le premier sillon venu.

Ils avançaient ainsi lentement, donnant le moins de prise possible à l'adversaire, et gagnant peu à peu du

terrain. Leur ligne se dirigeait droit sur le point de la lisière occupé par Daniel.

Celui-ci commanda :

— Préparez-vous à ouvrir le feu. A huit cents mètres. Deux cartouches par homme.

Un murmure de satisfaction courut. On entendit le claquement sec des culasses vivement ouvertes et refermées.

— Commencez le feu !

Quelques coups isolés partirent d'abord, puis, durant une minute, ce fut un vrai pétilllement de boîtes d'artifices. Les manchons blancs, là-bas, arrêtaient leurs bonds, se collèrent encore plus intimement au sol, et le bruit de leur fusillade vint se joindre au tapage des autres.

Maintenant, le combat était général sur tout la ligne, on entendait même au loin, les coups sourds du canon.

— Feu à volonté !

La fusillade crépitait, et Daniel était heureux.

Son visage restait impassible dans tout ce bruit, mais son cœur battait. Il songeait quelle volupté c'eût été de tenir, ainsi, au bout des fusils de ses hommes, les vrais ennemis, tous ceux qui, par leur campagne de désorganisation, tentaient de détruire cette armée admirable, force vive du pays, dernier espoir de revanche.

Ah ! cette belle et brave armée, si injustement attaquée, comme il la sentait prête à tous les sacrifices, à tous les dévouements ! Comme il la devinait impatiente de se battre, de se ruer dans une grande guerre, au torrent de laquelle toutes les misères, toutes les querelles disparaîtraient, pour se fondre dans une énergie commune, le

magnifique élan patriotique d'une France grandie et glorieuse au sortir de la victoire !

Dans les airs, des groupes de corbeaux tournoyaient toujours, effarés, ainsi que beaucoup d'autres oiseaux dérangés dans leur quiétude, cherchant en vain aux alentours, un coin d'espace silencieux.

Le feu des manchons blancs se ralentit soudain, puis cessa tout à fait. On vit les assaillants changer de direction, se tourner vers la droite où le bruit devenait plus particulièrement intense. Daniel comprit que le gros de l'action allait se dérouler par là. L'ennemi s'éloignait, courait vers un nouvel objectif, défendre sans doute une de ses positions menacées.

Il ne resta devant le petit bois, que juste les hommes nécessaires pour maintenir en respect les forces qui s'y trouvaient.

— Cessez le feu !

On n'entendit plus que le bruit des fusillades lointaines. Ne représentant, avec ses trente hommes, qu'une force trop restreinte pour pouvoir poursuivre. Daniel fit poser les sacs à terre, alluma une cigarette et attendit.

Le soleil maintenant était déjà haut sur l'horizon, sa chaleur commençait à sécher le sol, et il n'y avait plus la moindre buée au ras de terre, par-delà le champ de blé, qui reprenait son aspect calme et paisible.

Tout à coup, un lièvre, dérangé de son gîte, traversa le champ à toute allure. L'animal, allongé comme une barre, semblait ne pas toucher le sol et filait comme une flèche. Les hommes, amusés, le suivaient des yeux. Il allait

atteindre une petite haie lorsque d'un fourré tout voisin, un grand bel épagneul s'élança, courut à sa poursuite.

— Black ! Black ! Ici ! Black !... cria une voix féminine.

Daniel se retourna. Deux charmantes jeunes filles, qu'il n'avait pas entendu approcher, se tenaient dans le bois à une vingtaine de mètres en arrière. L'une blonde, l'autre brune, délicieusement jeunes toutes deux, vêtues de robes claires aux jupes courtes découvrant la cheville, une simple écharpe sur les épaules, et coiffées d'un chapeau bergère, elles semblaient être les fées rieuses de la forêt subitement apparues aux yeux éblouis des visiteurs. Elles avaient un bouquet de fleurs des champs à leur ceinture.

D'abord confuses et hésitantes en se voyant découvertes, elles rirent ensuite de bon cœur. L'une d'elles, la brune, se détacha pour courir après l'épagneul, en arrêt devant la haie où s'était réfugié le lièvre. La blonde, restée seule, continua à avancer vers Daniel, l'air un peu gêné, semblant vouloir lui demander quelque chose.

Quittant ses hommes, il marcha à sa rencontre, et, portant la main à son képi, le haut du corps légèrement penché, demanda, en s'excusant poliment, en quoi il pourrait la servir. Elle rougit légèrement, puis souriante, avec l'aisance d'une jeune fille habituée aux réunions mondaines et sûre de recontrer sous l'uniforme d'officier un homme bien élevé, elle expliqua qu'elle s'était perdue dans le bois avec sa compagne au cours d'une promenade matinale. Elles avaient entendu le bruit des coups de feu et, curieuses, s'étaient dirigées au hasard vers ce bruit pour assister au combat.

Sa voix était harmonieuse.

— Bref, disait-elle, je crois que nous arrivons trop tard, après la bataille. Mais, chose plus grave, nous avons complètement perdu notre chemin. Vous seriez bien aimable, Monsieur, si vous pouviez nous indiquer la direction de Beauchamps.

— Beauchamps? Nous devons justement y cantonner ce soir.

— Je le sais, reprit-elle, avec un franc rire. Mon père est maire de l'endroit et a été prévenu. Chaque année, il nous arrive ainsi de recevoir la visite d'un ou plusieurs régiments, et il est de règle que tous les officiers dinent chez nous, au château.

— Monsieur votre père est vraiment trop aimable.

— Je vous assure que c'est surtout un grand plaisir pour nous. Il en sera ce soir comme d'habitude, et l'on se prépare déjà à vous recevoir le mieux possible.

La jeune fille brune, tout essouffée, revenait accompagnée de l'épagueul.

— Je vous présente ma cousine, dit mademoiselle de Beauchamps à Daniel. Elle est venue passer le printemps avec nous à la campagne et se trouve très heureuse elle aussi, d'avoir une agréable soirée en perspective.

Daniel avait déplié sa carte d'état-major, et montrant aux deux jeunes filles l'endroit où elles se trouvaient, il leur indiqua le plus court chemin pour regagner le château. Elles remercièrent, et, rieuses, s'en allèrent gaiement lui donnant rendez-vous pour le soir. Daniel, longtemps, les suivit du regard. Cette fraîche apparition avait encore ajouté à la beauté du paysage, à la sérénité du ciel. Il se réjouit à la pensée de les revoir sous peu. Jetant les yeux

à terre il aperçut une fleur, une frêle marguerite tombée sans doute du corsage de la gracieuse petite fée des bois. Discrètement il se baissa, prit la fleurette, la plaça entre les feuilles de son carnet.

Au loin cependant, la fusillade continuait.



Un cycliste du régiment, traînant péniblement sa bicyclette à travers bois, vint transmettre l'ordre de se porter sur un autre point. Daniel fit reprendre les sacs, et, à la file, les hommes se glissèrent dans les taillis.

La petite colonne, en dehors des sentiers, avançait lentement, accompagnée d'un bruit de branches cassées, d'herbes foulées, avec de temps à autre la note sonore d'un bidon de soldat choquant un tronc d'arbre.

Mais Daniel ne songeait plus à la manœuvre. Tout en marchant et se garant machinalement des branches basses, il passait en revue les moindres détails de son entretien avec les jeunes filles. Il prenait plaisir à y repenser, et s'étonnait en même temps de la tendance de son esprit à y revenir sans cesse. Cette rencontre inattendue, en plein bois, le charmait. Il se sentait heureux d'avoir pu leur rendre service; cette fraîche vision de jeunesse candide, ignorante des misères et des tristesses, avait été comme un rayon de gaie lumière en sa mélancolie résignée. La blonde, celle qui lui avait parlé, lui plaisait surtout, avec ses yeux rieurs. Il revoyait sa silhouette mince, aux attaches fines, son air de petite princesse espiègle. Il goûterait plus longuement, le soir, la joie de son intimité. Elle lui

reparlerait certainement de l'aventure du matin, ferait entendre son rire perlé. Sans doute le décor, l'imprévu, et sa propre jeunesse étaient-ils pour beaucoup dans l'impression que cette rencontre lui avait laissée, mais il en savourait néanmoins tout le charme.

On marchait sous les couverts depuis près d'une heure. Les notes grêles d'un clairon se firent entendre. Un autre répondit ; puis d'autres. De loin en loin la même sonnerie se répéta, et peu après les coups de feu cessèrent. C'était la fin de la manœuvre. N'ayant plus besoin de se cacher, Daniel et ses hommes gagnèrent la lisière, sortirent en pleins champs. De toute part, des groupes se montraient, surgissaient des haies, des fossés, bordaient les sommets des mamelons, parsemaient les flancs des côteaux. La campagne à peu près déserte auparavant se peuplait subitement, faisait jaillir de ses moindres replis toute une population insoupçonnée d'hommes en armes, de chevaux ; des voitures régimentaires, des cyclistes parcouraient les routes. On avait peine à se figurer que tout cela avait pu approcher, manœuvrer, évoluer toute la matinée sans être vu.

Daniel fit ranger ses hommes et l'on se dirigea vers le lieu de rassemblement indiqué par la fanfare, qui de ses cuivres et de ses tambours rappelait tous les morceaux du régiment, éparpillés au hasard des évolutions.

*
* *

Sur le bord de la route qui conduit à Beauchamps, le régiment au repos prenait son repas de midi. Derrière les

fusils en faisceaux, le long du talus, les hommes allumaient les feux, préparaient leur café.

A l'ombre d'une meule, un peu à l'écart, les officiers du bataillon de Daniel, installés sur des bottes de paille, éventraient des boîtes de conserves, et, en attendant l'omelette qu'un cuisinier leur préparait, dégustaient comme apéritif, le petit vin blanc qu'un garçon de cantine venait d'apporter.

— A notre santé! cria Pourtal, en élevant son verre à la hauteur de l'œil.

— A la confusion éternelle des dreyfusards et des sans-patrie! dit un autre.

— A l'extinction du paupérisme! ajouta Fourot.

On sourit avec indulgence. C'était devenu une habitude pour le jeune médecin de lancer gravement une plaisanterie chaque fois que quelqu'un faisait allusion à l'Affaire. Il était même parfois provocant. Mais on détournait alors la conversation, car on redoutait une discussion avec lui. On le tenait très à l'écart depuis qu'on le soupçonnait de sympathie pour le parti des traîtres, mais il paraissait ne s'en soucier nullement.

Un camelot, comme il y en a toujours à la suite des troupes en marche, passa à bicyclette, sa sacoche bourrée de journaux. On l'arrêta. Tous, avides de nouvelles, déployèrent les feuilles. Il y eut un moment de silence, et le soldat qui apportait l'omelette toute fumante, attendit patiemment que ses chefs eussent relevé la tête.

— Oh! s'écria tout à coup un petit lieutenant rougeaud. Avez-vous vu?... Esterhazy qui a failli casser la gueule à Picquart!...

— Pas possible !

— Où ça ?

— Comment donc ?

— Mais oui... là... ici, tenez... voyez... Il lui a cassé sa canne sur le dos... En pleine rue!...Et l'autre n'a pas riposté! Il s'est mis à chercher des témoins pour porter plainte!...

Tous éclatèrent de rire.

— Elle est bien bonne !

Voilà ce que c'est que de vouloir soutenir les Juifs, dit un capitaine. A la longue on finit par devenir lâche comme eux.

— Porter plainte! Les tribunaux, la chicane!... Voilà à quoi en est réduit un ancien officier français pour se défendre! Les gens du syndicat de trahison ne lui ont pourtant pas chipé son sabre.

— C'est égal! Voilà une correction qui n'est pas volée.

— On a rudement bien fait de mettre un pareil individu hors de l'armée. C'était une honte pour nous tous.

Le petit lieutenant rougeaud qui avait continué de lire reprit :

— Attendez!... Ce n'est pas tout. Il y a mieux... Figurez-vous que pas un des assistants n'a voulu lui servir de témoin!... Tout le monde a refusé... Et pendant qu'il suppliait les gens, Esterhazy l'engueulait et lui criait qu'il aurait sa peau... Sans les sergots, qui ont mis Picquart dans un fiacre, l'autre aurait fini par l'assommer... Non, mais voyez-vous le tableau!...

— J'aurais bien volontiers payé ma place pour être là, dit Guntaut de la Bicherie.

Tous surenchérent.

On s'aperçut enfin de la présence du soldat portant religieusement l'omelette attendue.

— Tiens ! Pose-ça là, dit Pourtal. Et apporte-nous une nouvelle bouteille de vin. Nous la boirons en l'honneur de cet heureux événement.

On commença à manger. Tous avaient faim, et la conversation fit trêve, dans l'ardeur des premières bouchées.

— Cette omelette est un peu refroidie, dit quelqu'un au bout d'un moment, mais la bonne nouvelle que nous venons d'apprendre me la fait trouver néanmoins succulente.

— C'est un excellent exemple, dit un autre. Voilà comment on devrait traiter toutes ces fripouilles qui essayent de nous déshonorer et jettent le discrédit sur la France. Une bonne raclée, c'est tout ce qu'ils méritent. Qu'on laisse donc faire les honnêtes gens, et l'ordre sera vite rétabli.

— Il est probable qu'après une leçon comme celle-là, Picquart va désormais se tenir tranquille, dit Daniel.

Son omelette terminée, il avança la main vers une tranche de jambon fraîchement découpée. Mais il était trop éloigné pour se servir. Il pria Fourot, placé non loin, de lui passer le plat.

L'aide-major, depuis le début du repas, n'avait pas soufflé mot. Il tendit à Daniel ce qu'il lui demandait, mais feignant une surprise extrême, il remarqua d'un air narquois :

— Comment !... Vous mangez de ça ?... Mais..., du jambon..., c'est du cochon !...

Daniel se sentit rougir terriblement. Jusqu'alors personne

ne s'était permis de faire ouvertement allusion devant lui, à son origine, que tous affectaient d'ignorer. Il fut sur le point de souffleter celui qui le raillait d'une façon presque insolente, mais il se contint. Il répondit d'une voix sèche :

— Je vous remercie de votre attention. Je mange ce qui me plaît. Et je vous prie de vous occuper de ce qui vous regarde.

— Je vous demande infiniment pardon si j'ai été indiscret, insista Fourot. Mais j'ignorais que vous ne pratiquiez pas votre religion.

Il y eut un malaise. Tous s'arrêtèrent de manger. Le chef de bataillon, homme timoré, ennemi des histoires, s'inquiéta de la tournure que prenait l'entretien, voulut mettre le holà.

Mais Daniel avait sursauté :

— C'est plutôt à vous qu'il appartiendrait de la pratiquer, s'écria-t-il, la face empourprée. A vous, dont on ne connaît que trop les sympathies, et les attaches avec les défenseurs des traîtres !

— J'ai des opinions contraires aux vôtres, c'est certain. Mais je n'ai d'attaches avec personne.

— Allons donc ! reprit Daniel, hors de lui. Pourquoi alors lisez-vous des journaux infâmes où l'armée est traînée dans la boue?... Pourquoi affectez-vous de ricaner, quand nous nous indignons des forfaits de chaque jour ? Pourquoi défendez-vous les cosmopolites, les intellectuels, tous les dreyfusards... et les Juifs ! oui, les Juifs ?

— Je suis bien obligé de prendre leur défense, puisque vous, vous ne les défendez pas !

— Messieurs ! Je vous ordonne de vous taire ! s'écria le commandant, qui parvint enfin à placer un mot.

— J'espère, ajouta-t-il après un silence, que cet incident est clos, et je désire qu'il n'ait aucune suite. Dans les temps pénibles que nous traversons, deux officiers ne devraient jamais se départir de leur calme. Si des dissensions malheureuses..., regrettables, se produisent entre nous, au moins n'en donnons pas le spectacle... Et je trouve déplacé, qu'on essaye d'irriter par des allusions blessantes un jeune camarade qui a toujours fait preuve des sentiments les plus loyaux et les plus patriotiques.

C'était nettement un blâme à l'adresse de Fourot et un éloge pour Daniel. Celui-ci fut flatté de cet hommage rendu devant tous par son chef à son patriotisme. Sa colère tomba. Cependant un malaise l'oppressait. Il voyait bien que tous les camarades lui donnaient raison, approuvaient sa conduite, mais il croyait en même temps deviner chez eux, à son égard, un sentiment de vague pitié, mêlé de sourde moquerie, qui lui était insupportable.

Quant à Fourot, les yeux perdus au loin, par-delà les champs, il semblait devenu complètement étranger à tout ce qui l'entourait.

Le commandant lança la conversation sur la manœuvre qui avait eu lieu le matin, et il ne fut plus question de l'Affaire.

On apporta la bouteille de vin réclamée par Pourtal, mais celui-ci n'osa porter aucun toast, et l'on but tranquillement, en causant de choses indifférentes.

— Nous ferons ce soir, à Beauchamps, un repas plus fin que celui-ci, dit un vieux capitaine, qui connaissait de

longue date tous les endroits des environs où l'on était bien reçu.

— Ah! pour ça oui, riposta Pourtal. On est toujours royalement servi au château. Il est probable que nous y serons invités ce soir, comme d'habitude.

— Les de Beauchamps sont vraiment des gens très agréables, constata négligemment M. Guntaut de la Bicherie.

Daniel dressa l'oreille. Son ennui se dissipa comme par enchantement. Il songea à sa rencontre du matin, se laissa aller à la douceur du souvenir. Il écoutait néanmoins ce que disaient autour de lui tous ceux qui avaient été à même d'apprécier auparavant l'hospitalité du château.

— S'ils ont du monde en villégiature chez eux, on dansera peut-être, disait le petit lieutenant rougeaud.

— Et ça tombe bien. Nous rentrons demain chez nous. Peu importe de se coucher tard et d'être fatigués.

— Deux petits jours de manœuvres comme celles-ci, avec un bon diner et un bal à la clef, voilà comment je comprends le métier.

— Parfaitement! on devrait toujours s'arranger au cours des manœuvres pour nous faire cantonner dans des endroits où l'on puisse s'amuser.

— Comment se fait-il que Mlle de Beauchamps, jolie comme elle est, ne soit pas encore mariée?

— Mystère! Pourtant, avec la dot que son père lui donnera, ce ne sont pas les prétendants qui doivent manquer.

— On dit qu'elle craint fort d'être uniquement désirée pour sa dot beaucoup plus que pour elle-même.

— Elle n'a pas tort.

— Il paraît qu'elle est très intelligente.

— Bref, nous avons une belle et agréable soirée en perspective.

On en était au café. Sur la route un petit groupe de cavaliers apparut.

Guntaut de la Bicherie, dont le cœur sautait dès qu'il entendait le pas d'un cheval, se dressa.

— Tiens ! dit-il. C'est notre camarade Lépinay.

Il s'avança sur le bord du talus pour dire bonjour au passage. Plusieurs autres, dont Daniel, le suivirent.

C'était en effet M. de Lépinay, qu'on appelait simplement Lépinay par familiarité. Lieutenant de dragons d'une garnison voisine, on le connaissait bien au régiment, car les officiers des différentes armes se rendaient fréquemment visite de ville à ville.

Le peloton de cavaliers s'arrêta quelques minutes. On échangea des poignées de mains, des souhaits cordiaux. Daniel, comme les autres, tendit sa main, mais le cheval de son camarade Lépinay fit à ce moment un écart brusque. Simple coïncidence, ou fait exprès de la part du cavalier ? Il sembla à Daniel que l'officier de dragons affectait de ne pas le voir. Il voulut en avoir le cœur net, se précipita de nouveau la main tendue. Mais l'autre partait déjà, au petit trot dans la direction de Beauchamps.

Daniel, troublé, revint lentement vers la meule, se demandant :

— Pourquoi Lépinay a-t-il évité de me serrer la main ?

Après la scène qui venait d'avoir lieu avec Fourrot, ce petit fait, quoique passé inaperçu de tous, lui pesait. Un goût amer emplît sa bouche. Le soleil lui parut moins

chaud, le ciel moins radieux, la campagne indifférente.

Il fut tiré de ses réflexions, par une sonnerie. La halte prenait fin. Les hommes bouclaient et remettaient leurs sacs, s'alignaient pour le départ. Daniel courut rejoindre sa compagnie.

Quelques commandements brefs, le refrain du régiment soufflé par les clairons, et la colonne s'ébranla vers Beauchamps.

* * *

Sitôt arrivé à l'étape, et après s'être occupé de l'installation de ses hommes, Daniel se rendit au logement qui lui était assigné. C'était une chambre modeste dans une ferme tenue par de braves paysans, qui avaient eux-mêmes un fils sous les drapeaux.

Il se livra à une toilette en règle pour se débarrasser de la poussière du chemin, changea de vêtements, se coiffa, se pomponna, bien décidé à se présenter avec tous ses avantages devant les hôtes du château. Il avait une physionomie sympathique; assez grand, mince, d'allure aisée, il pouvait plaire.

Sa toilette terminée, il se regarda un moment avec complaisance dans une petite glace, lissa sa moustache à peine naissante, et campant sur sa tête son bonnet de police, il sortit.

Le soleil commençait à baisser. Daniel parcourut lentement les rues du village, impatient de voir arriver la nuit, et avec elle, le moment de se rendre au château. Il flana longtemps, s'égara dans des sentiers qui aboutissaient en pleins champs, revint sur ses pas, longea de grands murs

de fermes, visita l'église. Le temps s'écoulait, lui semblait-il avec une lenteur désespérante.

Or, tandis qu'il était sur la place de l'église, se demandant vers quel côté continuer sa promenade, il aperçut tout à coup les deux jeunes filles rencontrées le matin. Son cœur battit très fort. Elles avançaient vers lui, toujours rieuses et gaies, accompagnées de leur épagneul. Apercevant Daniel, elles parurent heureuses de cette rencontre.

Daniel salua. Elles répondirent d'une gracieuse inclination de tête, puis, au lieu de continuer leur chemin, s'arrêtèrent, discutant avec animation. Daniel qui jusqu'alors était resté figé sur place, fit mine de s'éloigner par discrétion, mais Mlle de Beauchamps, soudainement décidée, s'avança vers lui.

— A la campagne on peut se permettre de rompre un peu avec le protocole, dit-elle. Aussi, nous excuserez-vous de vous arrêter ainsi. D'ailleurs, quand on a fait connaissance dans un bois, il est permis, je pense, de se causer dans la rue.

Daniel, troublé, balbutia un vague acquiescement et demanda si leur retour s'était bien effectué.

— Tout s'est fort bien passé. Vos renseignements nous ont été fort précieux. Grâce à vous, nous avons pu rentrer assez tôt pour ne pas être grondées. Mais, écoutez, nous avons une ennuyeuse nouvelle à vous apprendre.

— Et quoi donc ?

— Je vous avais annoncé ce matin que tous les officiers devaient dîner au château. Nous nous en réjouissions, ma cousine et moi... nous préparions une petite sauterie pour la soirée... nous avions invité à cette occasion des

amies du voisinage, et nous comptons bien nous amuser... Mais tous ces projets sont tombés à l'eau. Mon père vient de nous apprendre, à l'instant, qu'il n'y aura aucune réception, et nous rendons de ce pas chez nos amies pour les prévenir de ne pas se déranger. Le hasard nous a fait vous rencontrer, et ma foi, puisque je vous ai étourdiement invité ce matin, j'ai cru bien faire en vous annonçant moi-même le fâcheux contre-temps qui nous arrive.

— Soyez sûre, mademoiselle, dit Daniel, que nul plus que moi ne déplore ce contre-temps. Je suis désolé d'apprendre que l'agréable soirée dont je me réjouissais à l'avance n'aura pas lieu.

— Oh! ce n'est que partie remise. Mon père doit organiser bientôt une grande chasse à courre, et on se rattrapera ce jour-là de notre soirée perdue. C'est égal, vous avez un colonel rudement à cheval sur les principes!

— Que voulez-vous dire?

— Ah! c'est vrai!... Je n'ai pas encore pensé à vous dire l'essentiel... Voilà. Mon père a décommandé le dîner et tout arrêté, parce qu'il paraît qu'il y a un officier juif, parmi vous, au régiment.

— Ah! fit Daniel.

— Oui. Vous savez que votre colonel loge chez nous. Il est venu tout à l'heure, présenter ses respects à mes parents. Mon père l'a invité comme de coutume à passer la soirée ainsi que tous les officiers, sauf un seul, a-t-il ajouté, car il se refusait à recevoir un Juif dans sa maison. Le colonel lui a répondu qu'il lui était impossible de faire un tel affront à un de ses officiers, mais mon père est resté intraitable... Bref, votre colonel a déclaré que dans ces

conditions il ne pouvait accepter et a décliné l'invitation pour lui et pour vous tous... Mon père est furieux, mais il n'y a rien à faire... Vous avez un drôle de colonel... Tout est cassé à cause de votre camarade juif, que nous ne pouvons pas déceimment recevoir, et que votre chef s'obstine à ne pas lâcher... Ce doit être bien ennuyeux pour vous, d'avoir un officier juif au régiment?...

Daniel eut la force de répondre :

— Croyez bien, mademoiselle, que c'est encore lui le plus malheureux.

Sa voix tremblait un peu. La jeune fille s'en aperçut sans doute ; elle vit sa pâleur, ses traits crispés, la détresse de son regard.

Comprit-elle tout à coup ? Eut-elle conscience de son horrible gaffe involontaire ? Elle pâlit, rougit, coup sur coup, balbutia quelques mots sans suite, puis, sans un adieu, sans un regard, tournant les talons, elle s'enfuit au plus vite avec sa compagne, s'engagea dans la première ruelle venue, et disparut.

Daniel, anéanti, rentra à la ferme où il logeait. Il n'entendit pas le bonjour du fermier, qui, aimable, s'empresait, lui demandait s'il ne désirait rien. Il courut à sa chambre, s'y enferma. Puis se jetant sur le lit, il pleura.

CHAPITRE VI

Il y avait dans la ville un vieux savant nommé Panard, qui jouissait d'une réputation d'originalité très marquée. C'était une sorte de docteur Faust, passant sa vie dans son cabinet de travail encombré de livres, dans lequel son unique servante n'avait le droit de pénétrer sous aucun prétexte.

Ancien ingénieur du contrôle des mines, il avait comme seules ressources la pension de retraite que lui servait l'Etat. Cela suffisait amplement à ses besoins qui étaient fort modestes. Son seul luxe était les livres. Leur nombre grossissait sans cesse. Il y en avait partout, chez lui : dans les armoires, dans les placards, sur les meubles. A l'intérieur de son cabinet de travail, de son antre, comme il disait, les rayons ployaient sous l'accumulation des volumes de toutes sortes et de tous formats. Ces rayons s'étagaient du plancher au plafond, tapissaient complètement les murs. Et cela ne suffisait pas ; de grosses piles d'ouvrages encombraient le parquet, les sièges, l'unique table. Cette dernière, en bois blanc, mesurait deux mètres de longueur, et disparaissait sous les dossiers, les papiers épars, les livres entr'ouverts.

Panard se reconnaissait fort bien dans cet admirable désordre, auquel il défendait de toucher jamais. La poussière, la cendre de tabac, voire des miettes de pain, car il lui arrivait parfois de manger sur le coin de sa table, tout cela s'accumulait sur ses livres et ses papiers, mais ne le gênait pas. Il essuyait tranquillement du revers de sa manche l'ouvrage ou le dossier poussiéreux dont il avait besoin, et travaillait parfois des journées entières sans donner signe de vie.

Quand il sortait, il était invariablement vêtu d'une longue redingote noire, fatiguée et lustrée, mais propre, grâce à la vigilance de sa vieille domestique. Il portait des cols rabattus qui faisaient paraître son cou maigre étonnamment long, et se coiffait d'un gigantesque haut de forme à bords plats, qui était devenu légendaire.

Marcheur infatigable malgré son âge, il faisait dans la campagne de longues promenades dont il revenait chargé de cailloux bizarres, d'insectes ou de plantes rares. Chez lui, il faisait l'effet d'un vieil alchimiste; dehors, à travers champs, son grand corps maigre, dégingandé, autour duquel flottaient les longues basques de sa redingote, avec sur le tout le fameux haut de forme, constituaient un ensemble qui le rapprochait vaguement d'un épouvantail à moineaux. Il était à la fois terrible et ridicule.

En fait, un vrai savant, et souvent consulté par les comités techniques des compagnies houillères pour son savoir géologique et sa connaissance du terrain houiller. Les ingénieurs s'amusaient de ses manières baroques, mais sollicitaient et écoutaient ses conseils. Rarement, il se trompait,

Les histoires les plus burlesques couraient sur son compte. On racontait qu'il cherchait, par des moyens mystérieux, à créer des êtres vivants, et que pour arriver à ses fins il avait fait un pacte avec le diable, lequel, disait-on, lui apparaissait souvent le soir, dans sa petite maison. Cette croyance s'accréditait dans la masse ignorante et superstitieuse. Ses allures paraissaient extraordinaires, incompréhensibles, et par conséquent suspectes.

On ne l'avait jamais vu à la messe, et il avait un jour jeté à la porte de chez lui un jeune prêtre qui, sous prétexte d'une quête de bienfaisance, s'était introduit dans sa cuisine et essayait de terrifier sa vieille bonne. Panard était survenu au moment où l'ecclésiastique expliquait à la pauvre femme qu'elle perdait son âme en restant au service d'un tel homme; sans un mot, il avait saisi l'abbé par les épaules, et, sans prendre garde à ses protestations, l'avait, un peu violemment peut-être, poussé à la rue.

Il n'en avait pas fallu davantage pour lui faire une réputation d'Antechrist. Plusieurs fois, il avait aperçu les vieilles dévotes se signer à son passage, ce qui l'amusaît prodigieusement. Dans certaines familles, on calmait les enfants en colère en les menaçant de les conduire à M. Panard, comme s'il se fût agi du croquemitaïnc ou du loup-garou.

Dès le début de l'Affaire, Panard, sans avoir fait un geste, ni prononcé une parole, fut d'emblée et à l'unanimité, classé parmi les dreyfusards. La foule, dans son instinct obscur, avait de suite senti que dans ce conflit purement judiciaire, dont on voulait faire malgré tout un conflit de passions, cet homme serait contre elle. On l'avait immé-

diatement considéré comme un de ces « intellectuels » qui avaient l'audace de ne pas s'incliner devant une chose jugée, osaient raisonner un problème où l'honneur national était en jeu, et discuter la raison d'Etat.

Un jour, Panard fut poursuivi dans la rue par une bande de galopins qui sortaient d'une école religieuse. Ils l'accompagnèrent jusque chez lui, en criant : « Dreyfusard ! » sur l'air des lampions. Le vieux savant n'y prit pas garde. Il fut seulement surpris qu'on eût ainsi deviné ses sentiments intimes.

Les choses se gâtèrent davantage lorsque, sollicité par un journal socialiste de la région, il écrivit et signa de son nom un magnifique article où il adjurait ses concitoyens de taire un instant leurs passions pour réfléchir et déterminer sans parti-pris dans quel sens était la vérité.

En réponse, il trouva, le lendemain, un tombereau d'immondices devant sa porte, et le facteur lui apporta un flot de lettres anonymes remplies d'injures, lui annonçant qu'on lui « ferait bientôt son affaire ». Il reçut aussi un grand nombre de journaux qu'il ne lisait pas d'habitude, et dans lesquels d'aimables correspondants avaient pris soin de souligner au crayon bleu les entrefilets qui le concernaient. Il apprit ainsi avec stupéfaction qu'il était vendu à l'étranger, que son père était mort au bagne, qu'une de ses grand'mères avait été jadis pensionnaire dans une maison de prostitution, et que lui-même n'était qu'un vieillard corrompu, tourmenté par des passions inavouables.

Le malheureux n'était pas habitué à cette dialectique toute spéciale, ni à une telle manière de discuter. Mais il

était philosophe et n'en conçut aucun courroux. Résigné, il laissa l'orage s'amonceler sur sa tête, et continua, de temps en temps, à écrire un article pour le journal socialiste.



Ce jour-là il y avait eu grande foule pour acclamer le régiment à son retour des manœuvres de garnison. Avec enthousiasme on avait crié : « Vive l'armée ! A bas les traîtres ! » Car pour se venger des progrès que le syndicat de trahison faisait chaque jour dans sa campagne révisionniste, on affectait pour l'armée un amour immodéré qui touchait au délire. Au moindre bruit de trompette ou de tambour, une foule se précipitait pour clamer à la face des cosmopolites et des sans-patrie son attachement inébranlable au drapeau.

Des gens qui jusqu'alors avaient toujours été très calmes, pacifiques, et n'avaient jamais manifesté un goût spécial pour les choses militaires, se trouvaient tout à coup transformés en patriotes ardents, en chauvins endurcis, qui commençaient à désirer presque l'avènement d'un sabre dictatorial, seul moyen de retirer la France du chaos où les désorganiseurs de profession l'avaient plongée.

On avait donc, ce matin-là, comme de coutume, agité les chapeaux, acclamé l'armée et copieusement conspué les traîtres pendant le défilé du régiment.

Une fois les soldats rentrés au quartier, la foule encore toute chaude de son enthousiasme débordant s'était trouvée un peu désorientée. Sa surexcitation ne s'apaisait

point, semblait vouloir se donner libre cours par une manifestation de plus grande ampleur.

L'occasion ne se fit pas attendre. Quelques jeunes gens s'étaient emparé de vive force, chez un marchand de journaux voisin, de tous les numéros du « Figaro » et de « l'Aurore », et revenaient avec leur butin. Peu après, un magnifique feu de joie flambait au milieu de la rue, entravant la circulation, tandis que la foule applaudissait et qu'une ronde d'énergumènes tournait en chantant autour des journaux enflammés.

A ce moment parurent plusieurs officiers revenant du quartier. Les acclamations recommencèrent. On faillit les porter en triomphe. Eux, modestes, remerciaient, se défendaient contre les admirateurs trop pressants. Ils étaient quelque peu gênés, mais heureux, au fond, d'être ainsi choqués par cette multitude en délire. Tout d'abord froids et certainement désireux d'éviter toute manifestation, ils se laissaient progressivement gagner par la griserie ambiante. Cet énervement spécial des foules agitées, auquel il est si difficile de rester insensible, les pénétrait. Un remous les poussa vers l'amas de journaux qui flambaient. Ils ne purent s'empêcher d'applaudir à cet autodafé de feuilles honnies autant que redoutées.

Mais le feu s'épuisait, faute d'aliment. Quelqu'un cria qu'il fallait vider la ville de tous les journaux où s'étaient les infâmes doctrines des sans-patrie. On se précipita. Un fleuve humain courut, se rua à la recherche d'un autre dépositaire à dévaliser. Cinq cents mètres plus loin un kiosque se dressait. La marchande, vieille femme de soixante ans, n'eut pas le temps de parlementer. En un

clin d'œil elle fut sortie de sa boutique, tandis que cent mains fiévreuses fouillaient, bouleversaient sa marchandise. Mais dans la masse des quotidiens, on ne trouvait pas facilement ce qu'on cherchait. Derrière les premiers rangs, la multitude impatiente hurlait et poussait. Il y eut une ruée furieuse, le kiosque fut soulevé. Un moment il oscilla au-dessus des têtes, tangua, roula, comme un énorme bouchon sur une mer agitée. Puis un trou se fit ; il tomba à terre avec un bruit de vitres cassées, de bois démolé, dans un éparpillement de tous les papiers, journaux et brochures qu'il contenait. Il y eut une grande clameur. Déjà les flammes s'élevaient du nouveau bûcher et une ronde hurlante se formait.

La vieille marchande, secouée, pressée, meurtrie dans la furieuse bousculade, avait été finalement refoulée contre un coin de porte. Dans l'incompréhension absolue du cataclysme subit qui anéantissait son bien, elle regardait, ahurie, et pleurait.

Les officiers, enserrés de toutes parts, avaient été entraînés par le flot. Grisés à leur tour, ils mêlaient leurs clameurs à celles de la foule, criaient : Vive la France ! Mort aux traîtres ! A bas les vendus !

Daniel, comme les autres, ramassait les journaux épars, les lançait sur le brasier avec ardeur.

La déconvenue terrible qu'il venait d'éprouver, si blessante pour son orgueil et son amour-propre, le rendait haineux et colère contre ceux qu'il considérait comme les artisans de son malheur. Durant toute une nuit de fièvre, il avait ressassé les paroles de Mlle de Beauchamps, lancées avec tant de candeur innocente, et qui avaient été

involontairement comme autant de flèches empoisonnées.

... Juif ! Fourot lui avait rappelé devant tous qu'il l'était. Mais cela n'avait pas d'importance de la part de ce dreyfusard exaspéré, furieux sans doute de ne pas trouver en lui un auxiliaire, un partisan de ses doctrines néfastes. Il lui avait bien fait voir, d'ailleurs, qu'il était français avant tout, et patriote, patriote autant que quiconque. Mais les autres ? Et pourquoi cette humiliation, cet affront, de la part de ce hobereau qui ne le connaissait pas et lui fermait sa porte, malgré son uniforme, simplement parce qu'il était juif ? C'était donc là une tare, une tare irrémédiable ? Les crimes du traître et les folies de ses défenseurs aboutissaient à étendre à toute une race la réprobation unanime des honnêtes gens. Et, comme toujours, des innocents comme lui souffraient indirectement et payaient, par des blessures morales horribles, l'indignité des vrais coupables.

Il comprenait que partout et toujours on lui reprocherait, à tort ou à raison, sa communauté d'origine avec les fauteurs de désordre.

... Juif ! Et les mains refuseraient de se tendre... Juif ! Et les portes se fermentaient devant lui... Juif ! Et les jeunes filles s'enfuiraient avec effroi... Juif ! Et les conversations cesseraient à son passage. Et les explications seraient inutiles. Il sentait déjà que ses camarades, malgré leurs manières courtoises, commençaient à le tenir quelque peu à distance. La veille au soir, à table, il avait bien deviné que chacun était au courant des véritables raisons qui avaient fait manquer la soirée espérée au château de Beauchamps. Naturellement, personne n'en avait soufflé

mot devant lui, mais certainement, au fond, chacun lui en voulait d'être la cause involontaire de ce dîner perdu. On lui préférait, peut-être, Fourot lui-même, qui était certes un infâme dreyfusard, mais qui, au moins n'était pas juif et n'empêchait pas les autres de s'amuser.

Il souffrait comme il n'avait jamais souffert. Et pourtant, il ne se révoltait point contre cette injustice. Il excusait, sans le comprendre, l'ostracisme dont il était l'objet, mais sa colère se portait contre ceux qui étaient cause de tout le mal, contre ces fous qui tentaient de démolir la France, l'Etat, l'armée, dans l'espoir chimérique de réhabiliter un traître ! C'était pour eux qu'il expiait. Il acceptait sa douleur et sa honte... Juif ! Eh bien, oui ! Il subirait les humiliations, mais il lui appartenait de montrer qu'en sa poitrine battait un cœur français, et, puisqu'il fallait souffrir, il souffrirait, en accomplissant son devoir, pour racheter et pallier de tout son possible les crimes des autres.

Aussi était-ce avec une véritable frénésie qu'il se précipitait sur les paquets de journaux tombés à terre, les lançait avec rage dans les flammes, comme s'il avait pu exterminer dans ce geste tous les mauvais français qui faisaient tant de mal à leur patrie et à lui-même.

* * *

Tout à coup un grand cri s'éleva. On avait aperçu au coin d'une rue le chapeau haut de forme de Panard. C'était une aubaine inespérée, une victime vivante qui s'offrait, mille fois plus intéressante à persécuter qu'une simple matière inerte à détruire.

Le kiosque à moitié consumé fut abandonné ; on courut aux troussees du vieux savant.

Celui-ci, tombé par hasard sur la manifestation, avait brusquement rebroussé chemin dès qu'il avait compris de quoi il s'agissait. Mais son hésitation avait été trop longue, on l'avait reconnu, et la foule se lançait à sa suite comme une meute.

Tout d'abord, on s'en tint aux cris et aux insultes. Puis des gamins tirèrent malicieusement les basques de sa redingote. Il se retourna pour les chasser, ce qui lui fit perdre du temps. Les manifestants arrivaient, le pressaient de toutes part. On l'accusa d'avoir voulu battre un enfant. Pâle, mais résolu, il exigea qu'on lui livrât passage. Un coup de canne atteignit son chapeau ; le légendaire haut de forme, comme le kiosque de la marchande de journaux voltigea un moment sur les têtes, défoncé, cabossé, pour disparaître finalement dans un remous.

La vue des cheveux blancs de Panard et son attitude fière, en imposèrent un instant à la multitude. Il en profita pour faire une trouée, s'éloigna à grands pas. Mais les plus excités n'entendaient pas lâcher leur proie. Les cris recommencèrent, la poursuite continua de plus belle.

Daniel, entraîné comme ses camarades, suivait, curieux de ce qui allait arriver. Tous se réjouissaient de voir houspiller ce vieillard. Enfin, on en tenait un ! On avait à sa merci un de ces intellectuels qui, du haut de leur science, affichaient le plus souverain mépris pour les saintes traditions et essayaient de couvrir de boue les chefs de l'armée !

On allait lui montrer qu'il y avait encore des Français

en France et ce qu'il en coûtait de défendre les traîtres. Un souffle tragique passait dans l'air. On avait un peu l'angoisse d'un crime irréparable qui allait se commettre, mais, dans l'irresponsabilité générale de la grande foule anonyme, chacun se sentait à l'abri, impunissable, et nul n'aurait tenté de faire le moindre geste pour arrêter le cours des événements.

Ceux-ci, d'ailleurs, se précipitaient. Les basques de la redingote de Panard avaient été arrachées. On lui lançait des poignées de boue, ramassée à même le ruisseau. Sale, débraillé, les vêtements en lambeaux, les cheveux au vent, il marchait vite sous les huées, tâchait de regagner au plus tôt sa demeure. Quelques pierres commençaient à voltiger. Avec joie, la foule se livrait à cette volupté rare de la chasse à l'homme.

Il n'y avait là que des honnêtes gens. Daniel reconnaissait autour de lui des figures de braves et paisibles commerçants, d'aimables boutiquiers, qui en temps ordinaires auraient été incapables de faire du mal à quiconque, et paraissaient pourtant animés de plaisir dans la poursuite de cet homme inoffensif, traqué comme un bête malfaisante.

Quelqu'un avait crié : à mort ! Et tous répétaient le même cri, non pas qu'ils eussent eux-mêmes l'intention de tuer, mais parce qu'ils pensaient que *d'autres* le feraient et que personne ne pourrait l'empêcher, qu'on ne pouvait jamais punir la foule, qu'on ne saurait même pas plus tard qui avait été là, ni qui avait crié, ni qui avait frappé. L'homme serait mort, voilà. Et ce ne serait la faute de personne. On déplorerait même les excès de la multitude,

mais on savourerait en secret l'étrange et troublant plaisir d'avoir vu ça !

Les pierres sifflaient dru maintenant aux oreilles de Panard. Déjà il avait été plusieurs fois atteint ; une de ses mains était ensanglantée, mais il continuait cependant à marcher très vite.

— Le lâche !.. Voyez comme il se sauve ! cria un monsieur bien mis, qui, confortablement installé à une fenêtre, s'amusait follement du spectacle.

Panard approchait de sa maison quand une pierre plus adroitement lancée l'atteignit à la nuque. Le sang jaillit, teignant de pourpre ses cheveux blancs. Sans doute le coup avait été rude, car au bout de quelques pas on le vit s'arrêter, chanceler. Il étendit les bras comme pour chercher un appui, tourna plusieurs fois sur lui-même et s'abattit sur le pavé.

Les cris féroces redoublèrent. En une seconde le corps du malheureux fut entouré. Il ne bougeait pas. Était-il déjà mort ? Vraiment le plaisir n'avait pas assez duré. Quelqu'un le poussa du pied. Un gamin lui sauta sur le dos, et sans doute allait-il être piétiné jusqu'à son dernier souffle lorsque, fendant la foule qui s'écartait non sans peine devant lui, Fourot parut.

Il revenait lui aussi du quartier et rentrait chez lui lorsqu'il avait été attiré par les cris de mort. Il s'était précipité aussitôt pour prendre Panard sous sa protection, mais il n'avait pu arriver à ses côtés aussi vite qu'il l'aurait voulu. Grâce à son uniforme, il était enfin parvenu à traverser les rangs pressés des manifestants et, penché sur le corps du vieux savant, il examinait la blessure.

— Un médecin ! Un médecin ! murmurait-on autour de lui.

Les cris avaient cessé. Un simple geste de secours, avait suffi pour dégriser cette foule qui, subitement, se taisait, semblait seulement comprendre après coup, l'énormité de l'acte qu'elle avait été sur le point d'accomplir. Et tandis que l'aide-major, toujours penché, poursuivait sans mot dire son examen, un revirement même se produisait. La multitude, qui tout à l'heure féroce et sanguinaire hurlait à la mort, s'apitoyait sur sa propre victime, devenait compatissante. Elle oubliait brusquement, ne reconnaissait plus son œuvre, et parut heureuse lorsque Fourot, se redressant, déclara qu'il n'y avait probablement rien de grave.

Panard reprenait conscience peu à peu. Un ouvrier s'offrit spontanément pour aider Fourot à le relever. Et tous deux, soutenant le blessé sous les épaules, se dirigèrent à petits pas vers sa demeure, proche.

Silencieuse, la foule se dispersait rapidement. La surexcitation tombée, chacun redevenait homme, éprouvait une gêne de ce qui venait de se passer et s'empressait de s'éloigner. Les officiers avaient disparu dès l'apparition de Fourot, pas assez vite cependant pour que Daniel n'eût eu le temps de rencontrer le regard chargé de souverain mépris que le jeune aide-major leur avait lancé.



CHAPITRE VII

Un mois s'écoula sans incident notable. Daniel n'adressait plus la parole à Fourot, qui d'ailleurs l'évitait. A table, cependant, les conversations roulaient toujours sur l'Affaire. Fourot n'y prenait jamais sérieusement part. Il se contentait de lancer de temps à autre quelque sophisme outrancier qui soulevait des protestations générales, ou bien il donnait tout à coup, gravement, des nouvelles de la santé de Panard, ce qui provoquait un froid.

Malgré ses réparties mordantes, ou peut-être à cause d'elles, on ne lui tenait pas trop rigueur de son attitude ni de ses préférences. D'un esprit manifestement beaucoup plus meublé que ses camarades, ceux-ci le considéraient comme un « intellectuel », et puisque désormais on admettait qu'« intellectuel » et « dreyfusard » étaient synonymes, on tolérait dans une certaine mesure ses tendances.

Et puis, il s'était montré vraiment gentil à la suite de la fameuse manifestation où Panard avait failli perdre la vie. L'affaire avait eu du retentissement. Les journaux socialistes, en termes indignés, s'étaient empressés de signaler la présence d'officiers en uniforme parmi la foule,

réclamant pour eux un châtement exemplaire. Une enquête ordonnée par le ministre avait, quinze jours durant, causé au régiment une forte inquiétude.

Mais Panard, très magnanime, soutint aux enquêteurs n'avoir distingué personne. Quant à Fourot, dont le témoignage était capital, il s'était obstinément refusé à donner aucun éclaircissement sur la présence ou la non-présence d'officiers parmi les manifestants. Grâce à lui, l'enquête avait avorté; on n'avait pu établir aucun fait précis et certain, et tous, le colonel en tête (heureux d'éviter une histoire), lui étaient intérieurement reconnaissants de sa discrétion. Daniel, cependant, s'étonnait de la mansuétude dont on faisait preuve à l'égard de l'aide-major. Il ne comprenait pas qu'on pût tolérer ses propos ironiques et narquois. Il n'admettait pas surtout qu'un officier français osât donner ouvertement son adhésion morale à une cause qui déchirait et amoindrissait le pays.



Un matin, au saut du lit, Daniel reçut de son père une lettre qui le bouleversa. Des troubles antisémites avaient éclaté à Alger. On avait pillé des magasins, roué de coups des gens inoffensifs et mis à sac une synagogue. La ville était presque en état de siège. Malgré les patrouilles de soldats, le grand nombre de troupes employées au service d'ordre, la population israélite ne se sentait pas en sûreté, car l'armée se montrait visiblement sympathique aux émeutiers. On n'osait plus sortir de chez soi. Des bandes d'individus aux airs louches, armés de gourdins, parcouraient



Il ne fallait compter ni sur l'armée ni sur la police...

les rues, prêts à chercher querelle à tous les juifs qu'ils rencontraient. Tout était prétexte à assommades. Et il ne fallait compter ni sur l'armée ni sur la police, qui affectaient de ne pas voir et n'intervenaient qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il leur était impossible de faire autrement.

« Pendant huit jours, écrivait son père, nous n'avons pu ouvrir le magasin, ni osé sortir, car, hélas! les bandes d'émigrés espagnols et maltais sèment la terreur dans Alger et ne font aucune distinction entre nous et les juifs indigènes. Durant notre claustration, nous avons vécu sans cesse sur le qui-vive, entendant sous nos fenêtres des cris de mort ou les hurlements de quelque malheureux qu'on assommait. Nous nous sommes nourris de conserves et des rares provisions que le facteur a bien voulu nous apporter avec le courrier, chaque matin.

« Les autorités ont fait, bien entendu, tout leur possible pour rétablir l'ordre, mais elles étaient impuissantes, parce que trop mal secondées et trop mollement obéies. Depuis hier, cependant, l'effervescence paraît vouloir se calmer. Par bonheur, notre maison n'a pas été pillée comme tant d'autres, mais l'avenir nous paraît sombre. Beaucoup de familles ont pris le bateau. Nous avons également envisagé l'éventualité d'un départ, mais pour combien de temps? Et où aller? Et que deviendrait notre commerce? Je ne puis abandonner mes affaires pendant trop longtemps. Elles vont d'ailleurs fort mal depuis plusieurs mois. Si les troubles continuent, ce sera la ruine pour nous.

« Je me demande quels sont les crimes qu'on nous reproche, et pourquoi tant de haine. Au cours d'épreuves

si pénibles, il nous serait doux de t'avoir auprès de nous. Il est bon et réconfortant de se trouver réunis en pareil cas. De plus, ton uniforme serait sans doute pour ta famille une protection efficace, si les émeutes se renouveauient. Tâche d'obtenir une permission pour venir passer un mois ici. Nous en serions tous fort heureux. Il nous semblerait que nous sommes définitivement sauvés. »

Suivaient des renseignements sur la santé de chacun des membres de la famille : la mère était au lit, épuisée par huit jours de terreur, tous étaient surmenés, et le père terminait en formulant de nouveau l'espoir de revoir bientôt auprès de lui son fils aîné.

Au fur et à mesure qu'il lisait, Daniel se sentait pris de tremblement. Il avait bien vu dans les journaux, au cercle, que depuis plusieurs mois des troubles se produisaient fréquemment en Algérie, mais ces journaux n'avaient pas exposé les manifestations sous leur vrai jour. Elles étaient très atténuées dans ces récits, présentées uniquement comme le résultat de l'indignation de bons Français. Et l'on passait sous silence les meurtres et les actes de pillage, afin de ne pas salir l'auréole dont s'était paré l'apôtre de l'antisémitisme. Daniel n'avait même pas prêté grande attention à l'élection de ce dernier, nommé député d'Alger à une majorité fantastique. C'était dans l'ordre des choses, vu les circonstances. De plus, son père ne lui en avait encore jamais fait part. Enfin, il pensait que ces manifestations antisémites étaient simplement dirigées contre les juifs indigènes, et non tous les juifs en général.

La lettre qu'il venait de recevoir était pour lui toute une révélation.

Quand il eut terminé sa lecture, il se laissa choir dans un fauteuil, accablé. Ce n'était pas, à proprement parler, du chagrin qu'il éprouvait. La soudaineté et l'imprévu de la pénible nouvelle ne lui permettaient pas d'assembler nettement ses idées ; tout se brouillait.

Comme certains blessés, qui dans les tout premiers moments ignorent leur blessure, il ne souffrait pas et se sentait seulement faible, étonnamment faible. Il n'avait plus la clarté d'esprit nécessaire pour éprouver une vraie douleur. Il pensa aux événements que lui annonçait son père, comme s'il se fût agi de choses très tristes, très affligeantes, mais étrangères, ne le touchant que de loin. Puis peu à peu, l'idée se précisa, s'implanta plus nette, aiguë et cruelle, lui vrillant le cerveau. C'étaient bien les siens qui étaient en jeu. Il se représenta leurs angoisses. Il aurait pu les perdre ! On courait sus aux juifs, là-bas, à tous les juifs !

Tout à coup, la vision de Panard poursuivi par la foule et fuyant sous les pierres, surgit à son esprit. Et ce lui fut une douleur horrible, quelque chose comme une main invisible, mystérieuse, lui tordant le foie. Il haletait. Il revit la même foule, entendit les cris de mort, mais c'était son père qu'il se représentait courant sous les huées, les projectiles de toutes sortes, et laissant sur le pavé des traces de sang.

Ainsi, il pouvait arriver à ses parents une telle aventure ! Tandis qu'il était dans la foule à la poursuite du vieux savant, l'émeute commençait à gronder là-bas, mais les rôles étaient changés, c'étaient les siens que guettaient les chasseurs d'hommes. Plus vivement, il sentit l'odieux de ces luttes et de ces poursuites en pleine rue ; des milliers

de gens lancés comme des chiens sur la piste d'un seul. Pourtant il avait été parmi ces milliers de gens, avait crié comme eux et secrètement souhaité, sans vouloir y prendre une part effective, la mort de ce malheureux sans défense qui fuyait.

Il se fit horreur, son angoisse redoubla. Sa bouche était sèche; il se leva, se versa un verre d'eau qu'il vida d'un trait, retomba dans son fauteuil.

Il aurait voulu racheter sa faute, demander pardon, s'humilier, crier sa souffrance. Puis il s'avisa que, si mauvaise qu'elle fût, il avait eu une raison pour se mêler à l'enragé cortège. Le vieux savant était un dreyfusard; il avait provoqué, sinon mérité, par son attitude et sa campagne antipatriotique, la colère de la foule. Mais son père! Son père si patriote! Pourquoi était-il en butte, lui aussi, aux colères des foules? Oui, pourquoi?

Juif! Le mot lui vint aux lèvres. Juif! Cela suffisait donc? Ce n'était pas assez d'être tenu à l'écart, de se voir repoussé de tous les milieux, de subir des humiliations sans nombre, en dépit du plus pur loyalisme et de la plus parfaite honnêteté! Il fallait encore risquer l'injure publique, voire les coups de la populace, la mort peut-être. Oui, comme disait son père, quels crimes leur reprochait-on, et pourquoi tant de haine?

Il se sentait aussi humilié dans son orgueil. Qu'on poursuivît et qu'on assommât, au nom de la France outragée, les juifs indigènes d'Algérie, c'était, certes, injuste et ignoble, mais qu'on leur assimilât des gens comme son père, ses frères et lui-même, « Français de France », c'était plus ignoble encore. Il ne trouvait plus dans les for-

faits de quelques-uns, une excuse suffisante pour légitimer de pareilles colères et ces émeutes meurtrières contre toute une population innocente. Cette population, d'ailleurs, flétrissait les traîtres et ne pouvait être rendue responsable du crime d'un des siens. Non, il ne savait plus, ne comprenait plus, se sentait à bout de forces, incapable de continuer une telle lutte où tout s'ombrait dans un effroyable chaos qui semblait ne plus pouvoir finir.

Anéanti, il n'éprouvait plus qu'une immense douleur dont le poids l'écrasait.

*
*
*

Son ordonnance, en arrivant comme d'habitude vers huit heures du matin, le trouva allongé dans son fauteuil, à peine vêtu, pâle, les traits tirés, le regard dur, et tellement absorbé par ses réflexions qu'il ne l'entendit pas entrer. Le soldat fut d'autant plus étonné de le voir ainsi que Daniel était de service ce jour-là et aurait dû être depuis longtemps déjà au quartier.

Il le crut malade, s'approcha, s'enhardit à lui parler :

— Mon lieutenant aurait-il besoin de quelque chose ?

Daniel sursauta. Il regarda d'un air hébété la bonne grosse figure du tourlourou penchée vers lui, compatissante. Il s'irrita d'être dérangé en pareil moment.

— Non. Rien. Laissez-moi.

Mais l'autre insistait, ne voulant pas le laisser en cet état. Il reprit de son ton trainard de paysan :

— Mon lieutenant est sans doute malade... Faudra avertir le capitaine... Faut-il que j'aille aussi prévenir le médecin ?



Daniel se souvint qu'il était de service. Il regarda l'heure. Trop tard pour s'y rendre maintenant. Mais cela lui importait peu auprès des événements qui le frappaient. C'était son premier manquement ; nul ne lui en tiendrait rigueur ; il n'aurait qu'à prétexter une indisposition passagère. Le calme lui était revenu. Il réfléchissait avec précision à ce qu'il allait faire : sa détermination fut vite prise.

— Non, dit-il au soldat qui attendait. Inutile de prévenir personne. Je ferai moi-même le nécessaire. Faites-moi une tasse de café bien fort ; puis vous me préparerez mes vêtements. Je sortirai en « tenue de jour ». Je dois voir le colonel au « rapport ».

Pendant que l'ordonnance faisait chauffer l'eau sur un petit réchaud à alcool, Daniel se reprit à songer. Il irait montrer au colonel la lettre qu'il venait de recevoir, lui demanderait de transmettre une demande de permission d'un mois, et dans huit jours peut-être il serait chez lui.

Cette pensée lui fut douce. Il se sentait si seul. Personne autour de lui à qui confier sa peine, exprimer ses incertitudes ; personne qui pût comprendre sa détresse, avoir pitié de la situation douloureuse dans laquelle il se trouvait, entre le déchirement de son cœur de patriote et l'angoisse du danger dont étaient menacés les siens, au nom de ce même patriotisme.

Il avait bien des camarades, mais pas un ami parmi eux. Pour la première fois il s'apercevait combien était peu de chose cette camaraderie tant vantée qui unissait les officiers. Il sentait ce qu'avait de superficiel, de léger, de peu consistant, ces relations entre soi-disant frères d'armes,

unis en apparence, et en réalité profondément étrangers les uns aux autres, uniquement occupés de leurs intérêts personnels et mesquins ; des indifférents et des égoïstes, excellents compagnons de plaisir et d'amusement, mais dénués de sentiments profonds, incapables de sentir l'affliction chez les autres, encore plus incapables de la comprendre et de l'adoucir par la sollicitude affectueuse d'une amitié vraie.

Daniel devinait et voyait par avance les sourires quand on apprendrait pourquoi il était parti brusquement auprès de sa famille. Et sous ces sourires combien de réticences, de sous-entendus, d'ironie moqueuse ! C'était là tout ce qu'il pouvait attendre ; mais il commençait à s'y habituer.

Et pourquoi, d'ailleurs, aurait-on prêté attention aux souffrances morales d'un petit officier juif comme lui ? En valait-il la peine ? Pourquoi ses camarades se seraient-ils intéressés à lui ? Ils l'admettaient dans leurs rangs et, sauf quelques-uns, ne lui témoignaient pas trop de froideur, en raison de sa franche attitude et de ses sentiments loyaux. Que pouvait-il espérer de plus en ces temps troublés où, d'un bout à l'autre de la France, on se traitait mutuellement de vendus, de faussaires ou de traîtres, à tel point qu'on ne savait plus à qui se fier, ni à qui s'en prendre ? Il était Juif et, comme tous les Juifs, fatalement destiné à subir les conséquences de cette grande lutte qui se jouait sur la tête d'Israël, sans qu'il parvint à comprendre pourquoi.

Tout en songeant, il suivait distraitemment des yeux les allées et venues de son ordonnance dans la chambre. Son regard s'arrêta sur une gravure accrochée au mur

dans un cadre de bois noir : elle représentait la bataille de Solférino. Le propriétaire de l'immeuble l'avait sans doute placée là pour masquer un peu la nudité des murs, et comme il louait surtout ses chambres garnies à des officiers, avait probablement pensé que ce tableau militaire acheté dans une vente ou un bric-à-brac quelconque, serait plus particulièrement apprécié.

On y voyait des bataillons, en masses serrées, courant sur des cadavres, à l'assaut d'un ennemi qu'on devinait, mais que le dessinateur avait caché derrière de beaux flocons de fumée bien blanche, semblable à des tampons d'ouate ou aux nuages miraculeux qui supportent Dieu et les anges dans les estampes religieuses. Le papier jauni, le mauvais dessin, les attitudes convenues, les uniformes juponnant du second empire donnaient à cette image un aspect archaïque et triste.

Mais ce n'était point cela qui occupait Daniel : c'était le souvenir des campagnes d'autrefois. Il regretta les temps heureux où la guerre était le pain quotidien des officiers, où les misères de chacun disparaissaient devant le danger commun. Alors se dévoilaient les caractères, les énergies, et pouvaient prendre naissance dans les souffrances et les privations ces amitiés légendaires de jadis, dont la camaraderie superficielle d'aujourd'hui n'était que la pâle caricature.

Ah ! la guerre ! pensait-il. Quelle grande et merveilleuse éducatrice ! On se souciait peu, lorsqu'elle sévissait, de demander aux gens s'ils étaient juifs ou non, du moment qu'ils étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie. Mais trente ans de paix continue avaient affaibli les anciennes



Tels qui eussent fait de parfaits notaires devenaient officiers.

traditions, relâché les liens d'amitié, remplacé l'initiative par la routine, et les ambitions glorieuses par la hantise de l'avancement. On n'envisageait plus les devoirs d'une façon aussi sévère, ni les périls possibles comme l'éventualité de demain.

On se faisait officier aujourd'hui, non plus par vocation, mais parce qu'il fallait bien avoir un métier ; et, ma foi, autant celui-là, plus relevé, plus décoratif, beaucoup plus propre que tout autre à flatter l'orgueil et la vanité. Ainsi tels qui eussent fait de parfaits notaires devenaient officiers.

L'armée s'était embourgeoisée, fonctionnarisée, bureaucratisée, et les esprits les plus ardents, les plus aptes, les plus bouillants d'énergie et d'initiative contenues, les plus désireux d'accomplir de grandes choses, se desséchaient peu à peu, inutiles, s'usaient en mesquineries, dans le train-train journalier et monotone de la vie de garnison.

Jamais encore pareilles pensées ne lui étaient venues. Il découvrait tout à coup le vide de son existence. Il commençait à s'apercevoir que les temps héroïques étaient passés et que peu de chose en somme différenciait un officier d'un quelconque fonctionnaire. Et même, combien parmi ses camarades eussent été capables de faire campagne ? Le gros Pourtal, par exemple, ressemblait beaucoup plus à un brave et paisible employé de bureau qu'à un homme de guerre ; huit jours d'épreuves un peu dures le mettraient sur le flanc.

Daniel était arrivé au régiment avec, dans l'esprit, la vision des guerres fameuses et, dans les oreilles, le bourdonnement des tambours battant la charge. Il avait mis

six mois à s'apercevoir que la réalité était beaucoup plus prosaïque, beaucoup plus simple, et que les satisfactions d'amour-propre qu'on y trouvait étaient mélangées de bien des amertumes.

L'ordonnance apportait le café. Daniel détacha ses yeux de la bataille de Solférino, qu'il n'avait jamais tant contemplée. Buvant à petits coups la boisson chaude, il promena son regard dans la chambre; elle lui parut triste, inhospitalière. Il n'y avait guère vécu jusqu'alors que pour dormir, étant, au cours de ses journées, soit à l'exercice, soit au cercle, soit au mess, soit où d'autres occupations l'appelaient.

C'était une chambre garnie banale, impersonnelle, munie de quelques meubles indispensables, avec sur la cheminée l'inévitable pendule qui ne marchait pas, flanquée de deux candélabres inutiles. Daniel, à son arrivée, avait négligé de donner à son logis un cachet personnel et plus intime; à vrai dire, il n'y avait même pas songé. Maintenant, ce manque d'intimité lui pesait; dans sa jeune insouciance, sa gaité naturelle, il n'avait pas prévu qu'il aurait peut-être à passer entre ces quatre murs de longues journées d'isolement, de tristesse, et même de travail; il n'avait pas pensé combien il est doux, dans les moments de chagrin, de mélancolie, ou d'occupation intellectuelle, d'avoir un coin bien à soi, gentiment arrangé et paré d'objets aimés pour leur forme, leur couleur ou les souvenirs qu'ils rappellent. Il décida en lui-même qu'il réparerait cette lacune à son retour d'Algérie et cette pensée ramena son esprit à la lettre de son père, aux troubles anti-sémites.

Un frisson le parcourut tout entier. Le désir intense du foyer affectueux le saisit; il aurait voulu pouvoir y voler de suite, tant était grand son besoin de revoir des êtres qui l'aimaient, auprès desquels il pourrait s'épancher.

L'heure avançait; il lui fallait voir le colonel avant la fin du « rapport ». Vite, il fit sa toilette, endossa l'uniforme que son ordonnance avait préparé et sortit.



Le colonel était un brave homme, d'allure paternelle, traitant bien ses hommes et ses officiers. Même lorsqu'il réprimandait il savait rester courtois, éviter d'être blessant. Il avait été très offusqué par M. de Beauchamps quand celui-ci, aux dernières manœuvres, avait fait son invitation habituelle, mais avec cette restriction que Daniel n'en serait pas. Mettre un officier à l'écart sans motif sérieux, dans une invitation collective, lui avait paru un acte des plus choquants.

Non pas que Daniel lui fût particulièrement sympathique; au contraire, en vieux militaire au caractère ferme qu'il était, il lui reprochait d'être trop obséquieux, presque servile; mais en cette affaire ce n'était point la personnalité de l'officier en cause qui l'avait préoccupé: c'était uniquement l'affront qui en serait résulté pour un de ses subordonnés; affront dont lui, le chef, ne pouvait se rendre complice.

Entre militaires, ces choses-là ne se faisaient pas. Sa dignité l'obligeait même d'empêcher une telle incorrection.

Aussi avait-il répondu, non sans quelque hauteur, aux prétentions de son hôte :

— Mais, monsieur, il n'y a dans mon régiment que des honnêtes gens, tous dignes d'être reçus à la table d'un gentilhomme. Il m'est impossible d'accepter pour l'un d'eux l'exception forcément injurieuse que vous me proposez.

Et comme l'autre insistait, il avait terminé la discussion en déclarant qu'en manœuvres tous les officiers d'un régiment vivaient ensemble, que par suite ils ne sauraient banqueter en laissant un des leurs à la porte, et qu'en conséquence il avait l'extrême regret de décliner pour tout le monde l'invitation qu'on lui faisait.

Pendant le colonel avait été fort ennuyé de l'incident. Cette petite escarmouche lui faisait redouter pour l'avenir d'autres ennuis du même genre, dans lesquels il ne pourrait pas toujours intervenir, ou qu'il serait bien difficile et bien délicat de solutionner. Il pensait, comme les camarades de Daniel, qu'il était bien fâcheux d'avoir un officier juif au régiment. Sa présence finirait par amener des « histoires », et le colonel n'aimait pas les « histoires ». Il aurait voulu le décider à changer de corps et se trouver ainsi débarrassé de la crainte d'une complication toujours possible.

Quand on lui annonça que le sous-lieutenant Ulm n'avait pas paru à l'exercice du matin et sollicitait une audience particulière, il ne put retenir une grimace, craignant quelque méchante affaire. Mais quand Daniel lui eut expliqué de quoi il s'agissait et ce qu'il désirait, il se réjouit intérieurement, trouvant l'occasion bonne de lui donner quelques conseils,

— Certainement.... mais certainement.... Vous pouvez de suite faire votre demande de permission et je la transmettrai d'urgence. J'ajouterai même un mot pour la brigade afin qu'il n'y ait aucune difficulté.

— ... Croyez, mon cher ami, ajouta-t-il d'un ton affectueux, que je prends une grande part à votre inquiétude, et que je comprends votre impatience de vous trouver bientôt au milieu des vôtres.

Daniel, touché, remercia. Il songeait à se retirer, mais le colonel restait assis et ne semblait pas pressé de lui donner congé. Sans le regarder, l'air pensif, il tripotait d'une main distraite quelques menus objets épars sur son bureau. Il y eut un silence.

Le colonel reprit :

— Nous vivons en des temps bien pénibles. D'une part, une poignée d'intellectuels, de cosmopolites et de sans-patrie, qui cherchent à désorganiser la France, et d'autre part, des patriotes exaspérés qui, ne pouvant atteindre les vrais coupables, s'en prennent à des populations innocentes... Tout cela est bien triste... Et nul n'y peut rien... J'ai déjà bien pensé à vous... et je crains... je crains beaucoup... que... vous ne vous trouviez un jour dans une situation très fautive au régiment.

Daniel, interloqué, ne répondit pas, se demandant où son chef voulait en venir. Celui-ci s'empressa d'ajouter :

— Je ne vous dis pas cela dans le but de vous chagriner, ni de vous effrayer... J'ai une grande estime pour vous et je n'ai que des éloges à vous faire pour votre conduite, votre intelligence et vos aptitudes militaires, qui sont gran-

des. Votre capitaine et votre commandant vous estiment également beaucoup et apprécient vos qualités... Cependant je crois de mon devoir de vous avertir que par les temps qui courent vous aurez peut-être un jour à souffrir... Vous comprenez bien pourquoi, sans que j'aie besoin d'insister davantage... Je ne puis empêcher certains caractères pointilleux de se formaliser... de vous faire subir maintes petites vexations...

— Je saurai y répondre si elles se produisent.

— Je n'en doute pas. Mais croyez-vous que cela arrangera les choses et vous rendra la vie meilleure? Vous avez pu vous rendre compte déjà par plusieurs petits incidents que je n'invente rien... Croyez que je serais tout le premier désolé de perdre un jeune officier tel que vous, mais si j'étais à votre place, je demanderais à changer de corps.

— Mais, mon colonel, fit remarquer Daniel, les ennuis futurs que vous prévoyez pour moi se produiront aussi bien dans un autre régiment que dans celui-ci, et je ne vois pas en quoi je serais plus avancé en demandant à partir.

— Aussi n'est-ce pas changer de régiment que je veux dire. Ce que je vous conseille, c'est d'entrer dans un service où vous ne seriez pas obligé de vivre étroitement avec des camarades et où, d'autre part, on est moins chatouilleux sur certains points que dans les corps combattants... Vous pourriez, par exemple, chercher à entrer dans l'administration, le recrutement, plus tard l'intendance.

— Oh! mon colonel! dit Daniel d'une voix tremblante d'émotion. Je ne puis agir ainsi. Je ne pourrai jamais m'y résoudre. Ce n'est pas dans les bureaux que j'envisage la

vie d'un militaire. Je préfère souffrir, s'il le faut. A force de travail et de bonne volonté, je finirai bien par vaincre les antipathies. De plus, entrer dans un service sédentaire, équivaldrait pour moi au renoncement de tous mes rêves. Je compte préparer bientôt l'école de guerre et...

Le colonel leva les bras au ciel, sauta de son siège :

— L'école de guerre!... Mais vous n'y pensez pas, mon pauvre ami!... L'école de guerre!... Non... mais... quand bien même vous seriez l'officier le plus instruit, le plus travailleur et le plus intelligent de l'armée française, comment voulez-vous qu'on puisse recevoir un... comment pouvez-vous penser qu'on... Enfin, vous savez bien qu'après les tristes événements que nous déplorons tous il vous sera quasi impossible d'entrer jamais à cette école!...

— Vous voulez dire que jamais plus on ne consentira à y recevoir un Juif?

Le colonel fit de la tête un signe d'assentiment.

Daniel, écrasé, ne dit plus mot. Il sentait trop bien que son chef disait vrai, que jamais sans doute on ne voudrait d'un Juif à l'état-major, et qu'en tout cas la chose présenterait des difficultés énormes. C'était pour lui un nouvel écroulement, celui de son ambition, ajouté à tant d'autres; et il restait sans voix, immobile et stupide devant cette navrante constatation à laquelle il n'avait pas songé.

... Juif! En effet, la tare, la tare originelle le suivrait aussi bien là qu'ailleurs, et même encore plus là qu'ailleurs. Et qu'y faire?

Le colonel, craignant d'être allé trop loin, s'approcha, lui mit amicalement la main sur l'épaule, le secoua un peu, et d'un air bonhomme :

— Allons ! Remettez-vous, dit-il. Ne vous laissez pas abattre. Rien ne presse, que diable ! Les choses s'arrangeront peut-être. Et puis, vous avez d'autres chats à fouetter en ce moment. Allez passer un mois chez vous, retrempez-vous un peu dans la vie de famille... Demandez conseil à vos parents... et quand vous reviendrez, on verra... Peut-être qu'alors tout sera fini.

Tout doucement, il le poussait vers la porte. Puis, lui lui tendant franchement la main :

— Allons, sans rancune... Ne vous tracassez pas trop. Réfléchissez à ce que je vous ai dit... Au revoir. Et bon courage !

CHAPITRE VIII

Sur une mer plate, d'un beau bleu sombre, le navire glissait.

Depuis un long moment déjà les montagnes de Kabylie étaient apparues à l'horizon. Ce n'avait été d'abord qu'une petite tache grise coupant le grand cercle liquide et difficilement perceptible dans le poudroissement d'un soleil violent qui allumait sur la mer des myriades de petites langues de feu étincelantes. Ensuite, cela avait grandi, s'était étendu en une longue ligne basse, puis haute, qui semblait se creuser pour mieux vous recevoir.

Et maintenant on entrait dans la baie d'Alger ; on distinguait de loin, à flanc de coteau, cet amas blanchâtre qui était la ville et que ce soleil aveuglant d'après midi plongeant droit dans les yeux empêchait de bien voir.

Daniel, à l'arrière, jetait un dernier regard vers la haute mer d'où on venait ; impression indéfinissable du voyageur rentrant au port, qui s'étonne d'avoir traversé toute cette étendue immense et se demande s'il est bien vraiment sorti d'un point de ce bleu mystérieux et profond.

On croisa une longue barque étroite, peinte en rouge.

Les hommes qui la conduisaient, maniaient de longs avirons. Ils ramaient debout, avec ensemble. Daniel s'arrachant à sa rêverie prit plaisir à reconnaître ces pêcheurs napolitains, en tricot de laine, la taille prise dans une ceinture écarlate, et coiffés de leur petit bonnet.

A mesure que l'on avançait, d'autres barques semblables se montraient, toutes bariolées de couleurs vives. La mer se peuplait. Il y avait aussi quelques petits yachts à voiles que le beau temps avait incité à sortir et qui étaient venus au devant du bateau lui faire cortège.

Peu à peu les détails de la côte apparaissaient. Daniel, ému, reconnut le phare de l'amirauté, la grande jetée sur laquelle il avait tant joué dans son enfance. Il se rappela les parties de pêche et les chasses aux crabes sur les rochers. Un flot de souvenirs surgissait, auquel il s'abandonna, attendri.

Le paquebot diminuait sa vitesse ; sa machine au repos, il semblait réellement glisser sur l'eau calme. Bientôt il tourna lentement pour s'engager dans la passe ; le soleil fut de côté et les yeux, cessant d'être aveuglés par la lumière, on put contempler la ville qui s'étalait en toute sa beauté, avec ses cascades de maisons blanches, dégringolant des hauteurs jusqu'à la mer.

Daniel admirait. Il oubliait ses préoccupations et jusqu'à la joie de se retrouver bientôt au milieu des siens ; il était pris tout entier par la splendeur du spectacle.

Les moindres détails lui en étaient familiers, mais jamais encore il n'avait ressenti semblable émotion lors de ses retours antérieurs. Il arrive souvent qu'on ne sache pas regarder et apprécier à sa pleine valeur le pays où

l'on vit, le décor toujours vu. Il faut en être privé, le quitter plus ou moins longtemps et revenir pour l'apercevoir vraiment tel qu'il est, en goûter complètement le charme gracieux ou la tristesse imposante, l'aspect grandiose.

Ainsi Daniel n'avait jamais été autrefois véritablement empoigné par ce merveilleux panorama d'Alger, tant de fois décrit en termes enthousiastes par de nombreux admirateurs. Il avait été bien plus frappé par l'austère mélancolie des paysages du Sud, qu'il n'avait fait pourtant qu'entrevoir. Il est vrai qu'alors, n'ayant jamais quitté le pays, toute sa jeune curiosité était tendue vers la France, qu'il s'imaginait comme la seule contrée où il fût agréable et merveilleux de vivre.

Depuis, il l'avait connue, cette France. Elle l'avait, certes, charmé par bien des côtés, et notamment par sa campagne d'un vert si tendre, un vert inconnu sous le soleil africain où l'herbe est tôt roussie par delà les plaines surchauffées. Il s'était extasié devant les chênes et les hêtres, l'ombre et la fraîcheur des sous-bois, les sources, les eaux courantes ; car il n'avait jamais vu de vraie forêt, avec de vrais grands arbres, ni contemplé un fleuve, ni aperçu la neige que de loin, quand elle couvrait l'hiver les sommets du Djurdjura.

Longtemps même, durant son séjour en France, il n'avait pas, à proprement parler, regretté l'Algérie. Mais il revenait cette fois considérablement désenchanté ; il s'était en quelques mois rapidement mûri. Il avait connu la souffrance. En l'absence de toute affection vraie il avait senti le poids lourd de l'isolement, perçu le regret mélancolique

du foyer trop lointain. Durant les instants douloureux il avait éprouvé une sensation inconnue d'exil ; son esprit s'était alors tourné vers son pays, en un désir éperdu de revoir les lieux familiers et des visages amis.

Et voici qu'il s'apercevait, en revenant dans cette ville qui était la sienne, que jamais encore il n'avait rien contemplé de comparable à cet amphithéâtre magnifique qui s'étendait devant ses yeux. Il lui avait fallu aller ailleurs, poser son regard sur d'autres horizons, vivre sous d'autres cieux, pour découvrir tout à coup la splendeur insoupçonnée de son point de départ.

— C'est vraiment beau ! murmura-t-il.

Et il s'étonnait de ne s'en être jamais aperçu encore, de remarquer, comme s'il ne les avait jamais vus, les points blancs des villas semées si joliment sur les coteaux de Mustapha et l'entassement des maisons mauresques de la Casbah escaladant en grappes les hauteurs, et plus loin, couronnant le tout, la courbe harmonieuse des montagnes du Sahel.

Emu, il sentit se réveiller en lui pour cette terre africaine un amour profond qui l'envahissait, lui gonflait le cœur.

Le bateau avançait lentement dans le port, évoluait parmi les nombreux navires à l'ancre, se préparait à accoster.

Vu de plus près, le spectacle perdait graduellement de sa grandeur : les immenses bâtisses européennes à arcades cachaient tout l'arrière-plan, masquaient les hauteurs ; on entendait les timbres des tramways électriques, les mille

bruits confus d'une grande cité en travail. Après le grand silence du large, la vie bruyante réapparaissait.

Le pont du paquebot s'était couvert d'une foule de passagers encombrés de bagages. Daniel songea à aller préparer ses paquets. Il se dirigeait vers l'escalier des cabines et posait déjà la main sur la rampe lorsqu'il s'arrêta brusquement, comme figé sur place.

Le bateau, en tournant, permettait de voir toute la face intérieure de la grande jetée, et sur cette jetée on pouvait lire en lettres énormes de trois mètres, peintes en rouge à même la pierre :

Mort aux Juifs!

L'inscription faisait face à la ville et était nettement visible de partout. Pas un navire entrant dans le port, pas un voyageur débarquant du train qui pût éviter de la voir. Mort aux Juifs (1). C'était là le souhait de bienvenue de cette grande belle ville, d'aspect si riant et qu'on aurait pu croire si heureuse, étrangère à la haine sous son ciel serein, au bord des flots bleus. Là, comme partout, la beauté des formes n'était donc que mirage trompeur ; parmi ces maisons blanches si joliment étagées, si bien faites pour le repos et le calme, des luttes s'engageaient, les hommes se combattaient. Oui, la ville était accueillante, mais pas pour tous... Mort aux Juifs!

(1) Tous les faits rapportés dans cet ouvrage, concernant les troubles antisémites d'Alger, sont rigoureusement authentiques. Voir pour de plus amples détails sur les émeutes antisémites en Algérie, au cours des années 1897-98-99, l'excellent et remarquable ouvrage de M. Louis Durieu : *Les Juifs Algériens*. — Cerf, édit., 1902 (Note de l'auteur).

C'était une annonce, un avis charitable aux arrivants. A l'entrée des villes, on prévient les passants que la mendicité est interdite, que les automobiles ne doivent pas dépasser une certaine vitesse, ou que le bureau de l'octroi se trouve un peu plus loin ; ici, on avertissait que la spécialité de l'endroit était de mettre à mort les juifs !

C'était net et tranchant comme un couperet de guillotine. On pouvait être malfaiteur de n'importe quel pays, échappé de bagne, failli, repris de justice, athée, catholique, protestant ou mormon, Européen, Asiatique, Américain ou Papou, nul ne s'en préoccuperait, asile vous était offert ; mais si une goutte de sang hébreu circulait dans vos veines, fussiez-vous la vertu personnifiée et le plus grand génie que la terre eût jamais porté, vous débarquiez à vos risques et périls sur ce sol si bizarrement hospitalier... Mort aux Juifs !

Daniel se rappela le but et la cause de son voyage. Il regarda un moment avec tristesse ces trois mots qui étaient à eux seuls tout un programme et toute une histoire, et, replongé dans ses tristes pensées, il descendit ranger son léger bagage, se préparer à descendre à terre.

* * *

Sur le quai, dans la foule hurlante et grouillante des portefaix arabes, des commissionnaires, garçons d'hôtels, des gens venus au devant d'un parent ou d'un ami, il trouva non sans peine son frère Elie qui l'attendait.

Tous deux s'embrassèrent avec effusion. Après quoi, ils se regardèrent, gênés, ne trouvant rien à dire. Chacun

voyait trop de choses, trop d'interrogations anxieuses dans les yeux de l'autre. Puis, comment se parler dans ce brouhaha, au milieu de cette foule ?

— Viens, dit Elie, prenons une voiture.

Daniel le suivit. Il entendit son frère ordonner au cocher de les conduire à un café, près du théâtre. Il s'étonna.

— Pourquoi nous fais-tu conduire là ? Nous n'allons donc pas tout droit à la maison ?

Elie lui serra le poignet, murmurant entre ses dents :

— Tais-toi ! Si j'avais donné notre adresse, rue de la Lyre, il aurait refusé de nous prendre.

Rue de la Lyre, le quartier juif ! Daniel comprit ; il monta, s'installa dans la voiture sans répondre.

On commença à grimper les longues rampes qui dominent le port. Les deux frères, côte à côte, très émus, ne parlaient toujours pas. Ils se prirent la main sans se regarder, se serrèrent les doigts d'une étreinte douce où passait tout ce qu'ils ne trouvaient pas la force de se dire.

Daniel enfin rompit le silence.

— Pourquoi notre père n'est-il pas venu ?

— Il a dû rester à la maison. Maman est devenue très nerveuse depuis quelque temps. Elle est malade chaque fois qu'il sort... Il est très connu... tu comprends. Elle a peur qu'il ne lui arrive malheur... Simon est en classe au lycée... Quant à Marthe, elle aussi n'ose plus sortir...

Il s'arrêta. Il parlait avec effort, comme quelqu'un qui a des choses pénibles à raconter mais qui ne sait comment les dire. Il voulut cependant donner quelques détails, expliquer cette peur :

— Si tu savais !...

Mais Daniel l'interrompit.

— Non, non!... Tais-toi... Plus tard... plus tard, tu me diras...

Chacun s'abîma dans ses réflexions. Ils continuaient à se serrer doucement la main en silence. La voiture arrivait au haut de la rampe. On déboucha sur le boulevard. La foule y était dense, très animée. Une nuée de petits Arabes, sales et dépenaillés, vendaient l'*Antijuif*, le nouveau journal, créé au cours des récents désordres.

— *L'Antijuif!* Demandez l'*Antijuif* qui vient de paraître!

Un des porteurs, grimpé sur le marchepied de la voiture, leur tendait la feuille fraîchement imprimée. Daniel se dressa, esquissa un geste pour le repousser violemment, mais son frère lui serra plus étroitement la main, le maintint assis.

— Non, merci. Nous l'avons déjà.

Plus loin, on croisa des gens qui chantaient. Leur chanson était sans doute fort populaire car de tous côtés elle soulevait des échos. Le refrain fut salué par le cri frénétique, plusieurs fois répété, de: *A bas les Juifs!* Le cocher lui-même se mit de la partie, agitant son fouet. Daniel, indigné, hors de lui, fut sur le point de protester, mais Elie lui passa son bras autour du cou :

— Je t'en supplie, calme-toi. Ne roule pas ces yeux féroces. Tu vas nous faire écharper.

— Qu'est-ce que cette chanson qu'ils hurlent avec tant d'ardeur?

— *La Marseillaise antijuive!* Prépare-toi à l'entendre souvent.



Tout a été pillé, saccagé...

Il ajouta avec une mélancolie résignée :

— C'est comme ça, ici, presque tous les jours... depuis... longtemps... Et ça continue... tu verras...

On passait devant un magasin à la devanture démolie.

— Ça s'est passé il y a huit jours à peine, dit Elie. C'était un magasin de chaussures. Il n'en est pas resté une paire. Tout a été pillé, saccagé... Des familles entières sont venues s'approvisionner là, gratis, pour plusieurs années, sous l'œil bienveillant de la police, et des zouaves qui rigolaient... On ne verra pas beaucoup de pieds nus, cet hiver, à Bab-el-Oued.

D'autres magasins portaient sur leurs vitres de façade de grandes pancartes avec la mention : *Maison française et catholique*. Cela servait à éviter le pillage, mais en même temps devait désigner à la fureur populaire les maisons qui ne donnaient aucune indication sur la religion de leurs propriétaires ou gérants.

Plus loin, c'était la boutique d'un marchand de tabac qu'on avait complètement dévalisée. Les volets brisés étaient noircis.

— On a essayé d'y mettre le feu après avoir tout vidé, expliqua Elie. C'est seulement alors que la police et la troupe se sont décidées à intervenir. Mais jusque-là zouaves et policiers chargés de maintenir l'ordre remplissaient leurs poches de cigares et de cigarettes, que les pillards leur apportaient eux-mêmes, en remerciement de leur complaisance... C'était la boutique d'un Juif, tu comprends... on pouvait accepter sans vergogne.

Daniel croyait vivre un cauchemar. Il ne s'était pas imaginé que les émeutes eussent pris une telle ampleur.

Cette rage dévastatrice, cette haine inexplicable contre une population inoffensive le déconcertaient.

La voiture s'arrêta. Les deux frères descendirent, confièrent la valise de Daniel à un gamin et, marchant lentement, continuèrent leur chemin.

*
* * *

Daniel fut frappé de voir combien son père avait vieilli. Il l'avait quitté deux ans auparavant dans la plénitude de ses facultés ; il le retrouvait grisonnant, les épaules légèrement voûtées, avec sur le visage une expression pénible de lassitude et de découragement.

Sa mère était épuisée par l'angoisse qui la dévorait chaque fois qu'un membre de la famille était dehors. Rentrerait-il?... Il fallait pourtant bien sortir, et c'était chaque jour pour elle une anxiété de tous les instants.

Marthe, déjà une vraie et grande jeune fille bien qu'elle eût à peine seize ans, subissait le contre-coup des émotions de sa mère. Ses traits étaient tirés, ses grands yeux cerclés de noir disaient les nuits passées dans l'insomnie et la terreur.

Seul, le cadet de Daniel, Elie, qui allait sur ses vingt ans, avait une attitude ferme et décidée. C'était lui qui remontait le moral de chacun, rassurait tout le monde par sa confiance et sa tranquillité d'esprit. Il allait chaque jour aux nouvelles, circulait prudemment dans les rues, mais sans crainte.

— Le secret de mon calme, le voilà, disait-il à Daniel en lui montrant un revolver chargé. Je ne cherche noise à

personne, mais si par malheur je suis attaqué un jour, je brûle la cervelle au premier qui me touche!... On me massacrera ensuite, c'est certain, mais auparavant, j'en aurai descendu quelques-uns...

— Tais-toi! Tais-toi! s'écria sa mère.

— Pourquoi me taire? Il faut voir les choses comme elles sont et s'habituer à l'avance à envisager toutes les éventualités qui peuvent survenir...

« Je comprends tes frayeurs, mais je n'admets pas cependant que toute la population juive se laisse terroriser, et se calfeutre dans ses demeures... C'est notre inertie qui augmente l'audace de nos ennemis. Si seulement cent Juifs bien décidés et armés descendaient dans la rue, prêts à attaquer à la première insulte, l'ordre serait rétabli en deux jours... Il y aurait du sang, c'est entendu... mais au moins on obtiendrait un résultat. Puisqu'on nous protège si mal... faisons donc notre police nous-même, et défendons-nous!

Mais ses parents secouaient la tête, effrayés et incrédules.

— Voilà... disait sa mère, d'un accent désespéré. Voilà les discours qu'il nous tient sans cesse... Comme si nous n'avions pas assez de sujets de tourment!... On me rapportera un jour son cadavre, c'est sûr!... Quelle vie!...

— C'est de la folie! ajoutait son père. Nous sommes trop peu nombreux pour agir ainsi. Si nous répondions à la violence par la violence ce serait un massacre général!... Et l'on dirait encore que c'est nous qui avons commencé. C'est toujours nous qui avons tous les torts... Et vrai-

ment le moment est mal choisi pour nous révolter... Tout nous accable... Que faire? Et qu'allons-nous devenir, grand Dieu!...

Daniel comprit qu'il aurait fort à faire pour seconder Elie, l'aider à remonter le moral de ses parents. Et lui qui arrivait avec l'espoir de s'épancher, de raconter ses déboires, ses humiliations, la suspicion pénible dont il souffrait au régiment! Il sentait que jamais il n'oserait leur raconter ses propres peines, si minimes en somme en comparaison des leurs, et qui n'auraient fait qu'ajouter à leur chagrin.

— Oui, racontait le père. Voilà des mois et des mois que cela dure... Nous ne voulions pas t'en parler... A quoi bon te troubler, te remplir d'inquiétude?... Nous nous disions: il y en a au moins un dans la famille qui est heureux et ne souffre pas... Mais finalement nous n'avons pu y tenir davantage... Nous avons besoin de te voir... Tu as pu venir. Dieu soit loué!... Nous voici tous réunis!

Daniel demandait des explications sur l'origine et la cause de tous ces troubles.

— Est-ce qu'on sait?... Moi, vois-tu, je finis par n'y plus rien comprendre... Est-ce l'affaire Dreyfus?... On le croirait. Mais il semble qu'elle ne fut qu'un prétexte, une cause occasionnelle... Alors?... Est-ce le manque de patriotisme? Mais tous les Juifs algériens sont d'ardents patriotes. Ils l'ont bien prouvé en s'assimilant avec une rapidité étonnante la langue, les coutumes et la pensée françaises... Que pourraient-ils bien être s'ils n'étaient patriotes, eux qui, pendant des siècles, sous la domination arabe, furent sans patrie et sont aujourd'hui si heureux

et si fiers d'en avoir trouvé une qui leur tendit les bras!... Et qu'est-ce que ce patriotisme au nom duquel agissent tous ces Espagnols et ces Maltais naturalisés d'hier?... Car la presque totalité des émeutiers est composée de ces gens-là... Les Arabes en majorité sont restés indifférents. Quant à la population française, je crois qu'au fond elle désapprouve et déplore tout ce qui se passe, mais elle n'ose rien dire... Elle se laisse faire la loi par ces étrangers à peine débarqués... On dirait qu'elle a peur... L'affaire Dreyfus la gêne sans doute... Quel effroyable malentendu!...

Nous n'avons pour ainsi dire pas été protégés. C'était à croire que l'administration était de mèche avec les manifestants... Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne sais pas... On nous hait... Pourquoi?... Je ne sais pas non plus...

Et l'armée!... Ah! l'armée, mon pauvre enfant! Moi qui l'ai toujours tant aimée et vénérée!... J'ai vu non seulement des soldats, mais des officiers se tordre de rire au pillage d'une maison!... Un autre jour je les ai vus applaudir des poissardes de la pêcherie, qui, à dix, relevaient les jupes d'une petite bonne juive de onze ans, et, en pleine rue, la fessaient jusqu'au sang!... Voilà! Ils étaient là pour maintenir l'ordre!... Mais c'est aujourd'hui le monde renversé. C'est nous qui sommes les étrangers maudits, et ce sont les repris de justice d'Italie et d'Espagne qui, sitôt débarqués, deviennent de bons Français patriotes... Ils défendent la morale à coups de matraque dans les rues et sauvent la patrie française en saccageant les demeures de gens paisibles!... Qui aurait jamais pu concevoir pareille chose en ce pays... Quelle misère!... »

Il fit une pause et reprit :

Tout cela est bien triste. Et quand ça finira-t-il?... J'espère que la population française, les autorités se ressaisiront... car cette lutte dépassera la simple querelle de religion. Les naturalisés voudront un jour être les maîtres ; ils croient déjà que cela leur serait facile, puisqu'on les laisse faire ; ils en arriveront à jeter dehors les Français eux-mêmes, si cela continue... Et au nom de la patrie française encore, ce qui sera un comble!... Mais voilà... on n'ose pas soutenir et protéger ouvertement les Juifs... tout ça parce qu'il y a eu un Dreyfus!... Ils ont peur qu'on les traite de vendus!... Et ils préfèrent subir le joug des fanatiques!... Est-ce assez bête!...

Mais nous avons peut-être eu des torts nous aussi... Vois-tu, nous n'aurions pas dû nous tenir à l'écart comme nous l'avons fait, de nos coreligionnaires indigènes... Nous nous considérions comme trop au-dessus d'eux... C'était pourtant notre rôle à nous, israélites de France, de servir d'intermédiaires, de trait d'union entre ces malheureux et la population française... Nous aurions dû faciliter ce contact, qui rendrait aujourd'hui la défense et la protection plus spontanées et plus efficaces... Mais nous les avons un peu dédaignées... Il faut le reconnaître, nous avons été orgueilleux, un peu méprisants à leur égard... et nous en sommes punis, puisqu'aujourd'hui la même haine nous englobe avec eux, sans distinction aucune...

Nous expions aussi notre impiété, l'oubli des antiques coutumes. Depuis que je vois ces persécutions, j'ai fait un grand retour sur moi-même... J'admire ces gens, qui, malgré toutes les oppressions ont su conserver une foi ardente



L'inquiétude.

et la pratique des anciens rites... C'est leur refuge et leur force... c'est ce qui leur donne le courage d'espérer... C'est ce qui nous manque... J'ai relu l'histoire d'Israël... Eh! bien, notre race en a vu bien d'autres!... Je sens la foi me revenir et je vais régulièrement à la synagogue depuis qu'au cours des émeutes on en a démoli une.

Daniel se taisait. Il ne comprenait pas cet accès de mysticisme subit et trouvait étrange ce recours suprême vers une religion qui avait tant de fois déçu ses adeptes.

— Oui, reprit son père. J'éprouve au temple une singulière sensation de calme repos et de confiance en soi. Je regrette d'avoir délaissé si longtemps la lecture des livres saints. Ils réconfortent. Aussi chaque soir, avant le repas, je lis à haute voix un passage des prophètes. Cela nous fait du bien.

Il se tut. Le soir tombait. Longtemps ils restèrent silencieux, assis l'un en face de l'autre, les yeux perdus dans le vague.

Leur rêverie fut interrompue par l'arrivée de Simon, qu'Elie était allé chercher. Cela fit diversion. Avec eux reentra la gaieté. Daniel interrogea son jeune frère sur ses études, ses projets, et comme l'heure du diner approchait, tout le monde se leva. Les visages étaient heureux, tous rayonnaient du plaisir de se trouver réunis.

— C'est la première fois depuis longtemps que je vois sourire nos parents, disait Elie. Ah! quel bonheur que tu sois venu!

— Tu dois avoir une faim terrible, Daniel, disait sa mère. L'air marin a dû te creuser l'appétit, surtout si tu n'as pu manger beaucoup à bord.

— On t'a préparé, dit Marthe, un de tes plats préférés... Tu sais, ces petits pâtés avec de la crème à la cannelle ?

Autour de la table, ornée de fleurs en l'honneur du fils aîné, tous se placèrent. Mais chacun restait debout derrière sa chaise, paraissant attendre. On se taisait, les figures brusquement étaient devenues sérieuses. Daniel s'étonna ; il allait demander pourquoi on ne s'asseyait pas, quand il vit son père ouvrir un gros et vieux livre. Il se rappela ce qu'il lui avait dit et se tut.

Dans un silence recueilli tombèrent lentement les versets sacrés :

Voici la parole qu'Isaïe, fils d'Ammots, a entendue sur Juda et Jérusalem :

« Or, il arrivera à la fin des temps
Que la montagne de la maison de l'Éternel
Se dressera à la tête des montagnes
Et s'élèvera au-dessus des collines,
Et toutes les nations y afflueront. »

De la rue montait à travers les fenêtres closes le bruit confus des voitures et des passants. Au loin quelques cris se faisaient entendre : tapage de gens montant vers la Casbah et conspuant les Juifs, par distraction ou habitude.

Et des peuples nombreux accourront et diront :

« Venez, montons à la montagne de Yahveh,
A la maison du Dieu de Jacob,
Pour qu'il nous instruisse dans ses voies,
Et que nous marchions dans ses sentiers ! »

La bande bruyante approchait sans doute car les cris devenaient plus distincts. Le père fit une légère pause, et dans le silence qui suivit parvint du dehors, net et perçant, lancé à pleine poitrine, le cri farouche : Mort aux Juifs!

Car c'est de Sion que viendra l'enseignement,
Et de Jérusalem la parole de Yahveh !
Il sera l'arbitre des nations...

Tout près maintenant, juste au-dessous des fenêtres, les paroles de haine montèrent, effrayantes ; menace éternelle, hurlée depuis des siècles aux oreilles du peuple réprouvé : Mort aux Juifs!

... Car Yahveh-Cebaoth aura son jour,
Contre tout ce qui est fier et hautain,
Contre tout ce qui s'élève, pour l'abaisser ;
Et l'orgueil des hommes sera humilié,
Et la fierté des mortels abaissée,
Et l'Eternel seul sera grand en ce jour-là !...

... Mort aux Juifs!... Les cris continuaient, violents, faisaient trembler les vitres. D'une voix calme et grave, dominant le tumulte, le père, insensible aux clameurs, lisait toujours :

... Ils se retireront dans les cavernes des rochers
Et dans les trous de la terre,
Et dans les gorges pierreuses,
Devant la terreur de l'Eternel
Et l'éclat de sa majesté,
Quand il se lèvera pour effrayer la terre !...

... Mort aux Juifs!... Les hurlements devenaient moins forts. Dans la grande pièce close la lecture pieuse se prolongeait, les versets s'ajoutaient aux versets, semblant par moments répondre aux invectives.

... Malheur au méchant, au pervers,
Car il lui sera fait selon l'œuvre de ses mains...

La troupe turbulente cependant s'éloignait. Ses cris se perdaient peu à peu, se fondaient dans le murmure confus de la rue. Une dernière fois, à une pause du lecteur, on distingua encore, affaiblis dans le lointain, les trois mots implacables : Mort aux Juifs!

Mais, tant que durèrent les cris, la même voix, calme, continua de lire, inlassable, s'obstinant à faire entendre les antiques paroles du prophète clamant l'éternel espoir. C'était comme un défi, un refus de céder. Et la voix opposait à la haine la mystérieuse grandeur des saintes prophéties, qu'elle persista à redire jusqu'à ce qu'elle retentit seule et que tout ailleurs fût silence.

... Car, ô Israël !
Quand ton peuple serait comme le sable de la mer,
Il n'y en aura qu'un reste pour se réjouir,
A cause de la destruction décidée.
*Mais la destruction qui a été résolue
Fera déborder la Justice !*

CHAPITRE IX

— Viens-tu avec moi, petite sœur? disait Daniel le lendemain. Je sors pour quelques formalités militaires à remplir. Nous ferons ensuite, si tu veux, un petit tour n'importe où.

Il avait revêtu son uniforme et souriait à l'avance de la joie que sa proposition causerait à sa sœur.

— Oh! oui, s'écria Marthe, rouge de plaisir. Il y a si longtemps que je ne suis sortie! Mais avec toi je n'aurai pas peur. Un officier! Pas de danger qu'on nous dise quelque chose.

En peu de temps elle fut habillée, prête à suivre son frère.

— Par la même occasion, dit leur mère comme ils sortaient, vous pourriez passer chez Rachel Zokhrat, et vous lui direz qu'elle m'envoie sa fille pour deux ou trois heures... J'aurai besoin d'elle.

Dehors, Daniel demanda à sa sœur ce que sa mère avait voulu dire, et pourquoi elle n'avait plus de domestique.

— Notre cuisinière espagnole nous a quittés dès le début des troubles... Elle nous aimait bien et serait volontiers restée chez nous, mais dans sa famille on men-

çait de la tuer si elle continuait à servir dans une maison juive... Elle est partie... Depuis, impossible de trouver une bonne... à n'importe quel prix... Dès qu'on sait qui nous sommes, on refuse : « Plutôt mourir que d'aller chez des Juifs! »... Ma mère a fini par en prendre son parti. Nous ne cherchons plus... J'aide tant que je peux à tous les travaux de la maison, et quand il y a trop à faire on va chercher comme aujourd'hui la petite fille de Rachel Zokhrat... tu sais bien?... la vieille Rachel, dont le mari vendait des piments et des beignets au coin du marché de la Lyre?...

Mais Daniel n'écoutait pas. Il songeait à cette haine étrange, inexorable, qui se manifestait sans cesse, à chaque pas, se rencontrait dans les actes les plus banals de la vie.

Marthe, cependant, continuait à donner des détails.

— Pauvre Rachel!... On a complètement démoli sa boutique où nous allions autrefois acheter ces écœurants beignets à l'huile qui nous paraissaient si bons!... Tu te souviens?... On a tout cassé... Et puis *ils* ont tué son mari, ce vieux de soixante-cinq ans!... *Ils* l'avaient tiré dehors, et *ils* l'ont assommé... à quelques mètres de sa maison... presque sous les yeux de sa femme!... Tu la verras, cette pauvre Rachel... elle a mal aux yeux à force d'avoir pleuré...

Ils descendaient la grande rue à arcades qui avait ce matin-là son aspect normal. Elle était très animée comme de coutume, mais on ne croisait que des gens allant à leurs affaires. Malgré les bagarres et les manifestations qui fatalement venaient toujours y aboutir, ce quartier de la Lyre était cependant resté un des principaux centres commerciaux. Tel jour on y assommait quelque Juif, on dé-

vastait un magasin, et le lendemain les boutiques épar- gnées se rouvraient, les affaires reprenaient tant bien que mal, dans l'attente craintive d'une nouvelle attaque. Ces échauffourées étaient passées à l'état endémique à Alger. Presque chaque jour une bagarre éclatait dans un quartier quelconque. Les journaux en rendaient compte comme d'un événement tout à fait ordinaire. On ne s'en inquié- tait que lorsque le mouvement prenait une allure générale d'émeute, ce qui arrivait à intervalles à peu près péri- odiques, lorsque les chefs antisémites sentaient le besoin de raviver un peu leur popularité.

Daniel reconnaissait au passage des figures amies, adres- sait des bonjours joyeux.

Ils durent s'arrêter un moment chez Ben Slimane, le marchand d'étoffes, de meubles et de bibelots arabes. C'était un vieil ami de la famille Ulm, un de ces musul- mans, devenus rares, ayant conservé malgré l'action dissol- vante de la civilisation européenne la fierté et les nobles traditions de leur race.

Il avait chaussé ses sandales, sauté par-dessus son comp- toir et, la figure réjouie, leur tendait une main loyale, en bredouillant dans son mauvais français, d'un accent gut- tural :

— Comment! Té voilà revenu, moucieu Daniel? Voilà bien longtemps je t'avais pas vu!... Et vous non plus, ma- dimoiselle. Ah! jé souis bien content!... Entrez... Entrez..., Jé vous offre ine tasse de café...

Daniel était attendri par cette affectueuse amitié. Il prit place avec sa sœur sur un banc destiné aux clients, tandis qu'un jeune garçon courait à un café maure voisin.

— Et maintenant, reprit Ben Slimane. Où qu' c'est qu' t'habites?

— En France... là-bas...

— A Marseille?

— Non... plus loin.

— A Paris?

— Non... Encore plus loin.

Marseille et Paris étaient les deux villes de France dont Ben Slimane avait surtout entendu parler. Il n'avait du reste de la métropole qu'une notion vague et nébuleuse.

— Il faut beaucoup des jours pour y aller?

— Trois ou quatre jours. Ça dépend des bateaux.

— Ah!... Alors c'est pas aussi loin que Laghouat.

Daniel et Marthe se mirent à rire.

— Oh! C'est bien plus loin. Seulement on va plus vite pour s'y rendre.

Tout en causant, le vieil arabe avait ôté ses sandales et s'était assis sur son comptoir, les jambes croisées sous lui. Il demanda à Daniel si dans la ville qu'il habitait il y avait aussi des espagnols et des maltais qui faisaient la guerre aux Juifs.

— Ici, ti sais, plus moyen de vivre tranquille... Toujours des batailles, toujours des disputes... Jé sais pas pourquoi... Ils crient... Ils font dé tapage... ils cassent tout... et l'gouvernor il dit rien... A quoi qu'ils pensent, les Français, dis?... L'z'Anglais ils ont peur dé venir ici, maintenant... l' commerce il va pas... Plus des fêtes, plus rien... Ah! Alger... c'est plus Alger!...

Et songeant à cette tourbe étrangère qui faisait la loi dans les rues, il ajouta avec mépris :

— Tout ça, c'est du mauvais monde !

Daniel crut voir passer dans ses yeux le souvenir ancestral des luttes fameuses entre les Maures et les chrétiens d'Espagne, un réveil de colère et de rancune contre ces races latines qui maintenant passaient la mer, continuaient à refouler, à submerger le peuple musulman au cœur même de son pays.

On apportait toutes fumantes les tasses de café maure, Ben Slimane en prit une, huma avec délices le parfum qui s'en répandait, et sans presque se pencher, trempant à peine ses lèvres, aspira avec bruit l'infusion brûlante.

A ce moment, un client entra et demanda le prix d'une tenture qui lui plaisait. Mais Ben Slimane refusa de se déranger pour si peu.

— Tot à l'heure, fit-il. En ce moment, moi jé vends pas.

Et comme l'autre, étonné, réitérait sa demande :

— Mais non. Jé souis avec des amis. Jé vends pas maintenant. Tot à l'heure, jé té dis.

Il n'y avait pas à insister ; le vieil arabe, en bon musulman qu'il était, n'aurait pas, pour une fortune, interrompu une conversation qui l'intéressait, surtout avec d'anciens amis, auxquels il aurait cru manquer de respect.

Daniel et Marthe, gênés, burent leur café, se levèrent pour partir. Mais Ben Slimane les retint encore un instant.

— Ti en as pour longtemps à rester à Alger ? demanda-t-il à Daniel.

— Un mois.

— Un mois ! Bon ça. Allons, au revoir. Bonjour à lé

papa et à la maman... Jé té souhaite dé pas voir ça que j'ai vu... Par Allah... Jé té dis vrai... ti verras... Alger... c'est plus Alger!...

* * *

— Quel brave homme que ce Ben Slimane! disait Marthe à son frère, comme ils reprenaient leur chemin.

— Oui, acquiesça Daniel. Un bien brave homme.

Il pensait :

— Faut-il tout de même que nous soyons tombés si bas, que les Arabes eux-mêmes, auxquels nous sommes censé apporter les bienfaits de la civilisation, soient ainsi dégoûtés.

Ils traversaient une des petites rues qui conduisent de la cathédrale à la place du Gouvernement, quand ils furent attirés par un léger rassemblement à la devanture d'un bazar. Ils s'approchèrent, aperçurent derrière la vitre une pancarte. On y lisait ceci :

GRANDE VENTE D'OBJETS
*fabriqués avec des parchemins sacrés
provenant des synagogues*

Au-dessous était suspendue, bien en évidence, une feuille maculée, portant des caractères hébraïques, et munie de la mention suivante :

MORCEAU DE TALMUD
*Prise de la synagogue de Mostaganem
par les Antijuifs.
18 mai 1897*

Précieux souvenir : 5 francs

Les passants s'arrêtaient et poussaient de gros rires. Daniel dit à sa sœur :

— Attends-moi un instant.

Il bouscula quelques personnes, entra dans la boutique, et jetant une pièce au marchand :

— Donnez-moi ça.

Du doigt, il désignait le parchemin talmudique.

Le commerçant décrocha l'objet et, tout en l'enveloppant avec soin, proposa à Daniel d'autres achats du même genre.

— Monsieur ne désirerait pas, avec cela, d'autres objets antijuifs?... Nous avons des porte-monnaie, des portefeuilles en parchemin de livres saints... Nous avons aussi des bagues, des broches antijuives, des porte-cigarettes, des pipes, avec en exergue la devise : *A bas les Juifs!*... des épingles de cravate...

— Non. Je vous remercie. Cela me suffit.

Il sortit. Les curieux, du dehors, avaient suivi la scène. On approuvait le jeune officier, que tous prenaient pour un antisémite ardent.

Un terrassier à la peau basanée, un Mahonnais, sans doute, déclarait à haute voix, à la grande joie de l'assistance :

— Ce n'est pas avec les parchemins des synagogues qu'on devrait fabriquer des portefeuilles et des carnets. C'est avec la peau même des Juifs... N'est-ce pas, mon lieutenant ?

Marthe avait précipitamment repris le bras de son frère, et tous deux s'éloignèrent rapidement, sans échanger leurs impressions.

Après que Daniel eut fait sa visite au bureau militaire, ils revinrent par le grand boulevard qui domine le port et la mer. Un long moment ils laissèrent reposer leur regard sur les eaux bleues de la baie que limitait au loin le profil accidenté des montagnes de Kabylie.

— Tu vois, petite sœur, disait Daniel, la prochaine fois que je viendrai, je t'emmènerai avec moi, en France. Tu traverseras tout ce bleu.

— Oh! que je serai heureuse, répondait Marthe. Mais pourquoi ne m'emmènes-tu pas cette fois-ci, dis?... Je voudrais tant voir la France!

— Tu es encore trop petite.

— Trop petite?... A seize ans?...

— Et puis, tu sais, ça n'a rien de bien extraordinaire, la France... Tiens, pour ma part, je n'y connais pas un coin qui vaille vraiment ça...

Et du geste il indiquait le cirque merveilleux que la mer baignait, sous une débauche de lumière.

— Oui, mais au moins, là-bas, on vit tranquille. On n'entend pas crier tous les jours: Mort aux Juifs!

Daniel n'eut garde de la détromper.

Comme ils revenaient vers le centre de la ville, ils remarquèrent à la devanture des magasins des inscriptions dans le genre de celles qui avaient déjà frappé Daniel, la veille, à son arrivée. Les unes étaient simplement écrites à la main, avec de la craie ou de la chaux; d'autres étaient imprimées sur de grandes pancartes bien visibles, mais toutes disaient à peu près la même chose:

On y lisait: *Maison française et catholique. — Magasin catholique. — Nous sommes tous chrétiens et catholiques.*

— *Pas de juifs dans la maison. — Maison chrétienne. — Vive la France! A bas les Juifs!...* C'était comme une nouvelle Saint-Barthélemy: toutes les maisons sans étiquettes se trouvaient fatalement désignées pour le pillage ou l'incendie.

Agacés, ils quittèrent ces rues, où un peuple de lâches avouait par ces inscriptions sa couardise, la peur de se défendre. Ils entrèrent dans ce délicieux square, où les bambous, les ficus et les caroubiers, au feuillage éternellement vert, forment en pleine ville une fraîche oasis, fort appréciée à l'époque des chaleurs.

Ils parcoururent les allées. Quelle promenade délicieuse c'eût été par cette belle matinée de juin si toute leur joie n'avait pas été gâtée sans cesse par le rappel impitoyable de cette haine sauvage qui se montrait partout et à propos de tout!

Apercevant un kiosque de marchand de journaux, Daniel eut l'idée d'acheter quelque feuille pour connaître les nouvelles du jour. Ils approchèrent. En bonne place, et bien en évidence, s'étalait une gravure où l'on voyait le corps d'un juif, décapité, étendu sur le Talmud, tandis qu'un fier et noble Gaulois brandissait joyeusement d'un air vainqueur la tête coupée.

— C'était le cas d'inscrire au-dessous la méchante et odieuse parole du cruel Brennus, le fameux *Væ Victis!* pensa Daniel. Je comprends que César se soit montré impitoyable pour Vercingétorix. Il ne fit qu'appliquer à ce dernier la propre devise que ses ancêtres avaient eux-mêmes appliquée jadis aux Romains. C'était un juste retour des choses. Mais a-t-on conservé en France, à cet

égard, la mentalité sauvage de ces Gaulois? On pourrait presque le croire.

Plusieurs numéros du journal illustré qui publiait cette gravure étaient accrochés autour du kiosque. Chacun était plié de façon à faire ressortir les bons endroits, dessins et texte. On y pouvait lire des entrefilets de ce genre :

... Je le répète, le juif, qu'il soit déguisé en Français ou qu'il porte la chéchia, est le microbe qui infecte le sang généreux et pur de la France; il faut supprimer ce microbe.

Ou bien :

... Lu sur la pancarte d'entrée d'une de nos promenades publiques : « Les chiens et les juifs n'entrent pas ici. » Nous rappelons en outre qu'il est interdit aux juifs et aux porcs de circuler les samedis.

Ou encore :

Le président de la ligue antijuive décrète :

« Tous les youpins qui infectent le territoire devront, dans les quarante heures qui suivront la date de ce décret, débarasser le sol de l'Algérie. Passé ce délai, tout youpin qui sera trouvé sur l'étendue du territoire algérien sera remis à l'équarisseur et immédiatement transporté au dépotoir. »

Et aussi :

Une truie vient de mettre bas, à Laghouat, trois porceaux. Ces animaux sont, paraît-il, en bonne santé. Quel dommage ! Comme on le voit, la race juive n'est pas près de s'éteindre.

— Viens. Allons-nous en, dit Marthe. Je regrette d'être sortie. Rentrons vite, j'ai envie de pleurer. Et ça me ferait du bien, de pleurer un peu... Comment peut-on permettre de telles horreurs, tolérer de telles abominations!

Ils partirent, le cœur gros. Leur promenade finissait tristement. Ben Slimane avait décidément raison : Alger... n'était plus Alger. C'était bien, certes, toujours le même ciel, le même climat, les mêmes points de vue délicieux, mais un vent de haine avait soufflé sur la ville ; elle s'était couverte d'un masque féroce et menaçant qui cachait tout, brisait son charme, lui donnait un aspect mauvais, rappelant les siècles barbares, les époques sinistres de fanatisme intolérant et d'inquisition.

Cependant, avant de rentrer, il leur fallait aller chez Rachel Zokhrat. Elle habitait dans une de ces petites rues étroites et tortueuses qui montent vers la Casbah. Ruelles infectes et sombres, complètement voûtées par endroits, où les odeurs de piment frit, d'huile rance, de graisse brûlée et d'immondices, se mêlent à des senteurs de jasmin et de fleur d'oranger.

Ils passaient devant des échoppes sordides, évitaient de leur mieux les tas d'ordures qui pourrissaient dans les coins. Un filet de liquide puant coulait au milieu de la rue. Et dans cette saleté, cette absence d'air et de lumière, des bandes d'enfants à moitiés nus jouaient à terre, morveux, leurs yeux sales dévorés par les mouches, et cependant beaux sous leur crasse, la peau hâlée, potelés et joufflus comme des bambins de Raphaël.

Certains d'entre eux dévoraient des morceaux de pastèques, des débris de melons ramassés à même le ruis-

seau. C'était à se demander comment toute cette marmaille pouvait vivre dans ce fumier, au milieu des pestilences, dans le mépris absolu de l'hygiène la plus élémentaire.

Beaucoup de ces enfants avaient les yeux bleus ; leurs cheveux bouclés et rougis au henné, leur donnaient un aspect particulier. On pouvait contempler là, dans sa pureté, ce curieux type juif qui donne aux enfants mâles des figures d'anges, et aux petites filles des airs de madone, mais qui se déforme si vite avec l'âge.

Daniel, pour la première fois, se rendait réellement compte de la misère indicible qui se dégage de ces quartiers juifs. Il se demandait par suite de quelle aberration on en était venu à persécuter des gens qui croupissaient dans une telle pauvreté. L'or des Juifs ! La rapacité des Juifs ! Quelle monstrueuse et cruelle légende ! Pour quelques usuriers et financiers puissants, d'ailleurs fort respectés, quel effroyable lot de misère et de souffrance se dressait en regard !

Que pouvait-on exiger de ces malheureux qui n'avaient rien, qui gagnaient à peine de quoi vivre dans leurs taudis, à force de travail entêté et patient ? Que pouvait-on leur demander en échange du mépris qu'on leur octroyait sans compter ? Leur peau, sans doute, comme disait le Mahonnais de tout à l'heure, à la voix haineuse et méchante.

La maison qu'habitait la vieille Rachel, était occupée par cinq familles, vivant pêle-mêle, dans une horrible prosmicuité. C'était une ancienne demeure musulmane, qui avait dû être agréable autrefois, mais qui depuis long-

temps tombait en ruines. Il y avait encore de gros clous sur la porte et de belles ferrures ouvragées.

Daniel et Marthe ne pénétrèrent pas à l'intérieur, tant l'odeur qui s'en dégagait était insoutenable. Ils firent leur commission et redescendirent au plus vite le dédale des petites ruelles, ayant hâte de sortir de ces lieux misérables, de respirer un peu d'air pur, de revoir le ciel bleu.

En rentrant, Daniel tendit à son père le morceau de parchemin qu'il avait acheté :

— Tiens, je te rapporte ceci. Un marchand avait accroché cette feuille à sa devanture avec cette odieuse inscription. Je suis entré et je l'ai achetée pour la soustraire aux risées de la foule.

— Tu as bien fait, dit le père. Je vais envoyer ce texte à un rabbin que je connais. Il lit l'hébreu. Il nous dira exactement ce que c'est et sera sans doute heureux de conserver cette relique sauvée du pillage.

*
* *

Et les jours qui suivirent apportèrent à Daniel de nouveaux enseignements. Tantôt c'étaient des détails sur les événements antérieurs; tantôt c'était des faits auxquels il assistait lui-même; ou bien c'était encore la lecture des journaux qui lui montrait combien ardentes étaient l'antipathie, la haine, versées à doses quotidiennes dans les cerveaux frustes d'une population qui ne se possédait plus et dont on excitait à plaisir les plus bas instincts.

La presse antijuive était la maîtresse incontestée du

pays. Une accusation d'elle équivalait à une condamnation au pillage, à l'incendie, au meurtre en pleine rue, et l'exécution de la sentence se faisait rarement attendre. C'était la terreur organisée.

Journellement on dénonçait telle ou telle personne comme ayant à son service un juif ou une juive, ou comme ayant eu l'audace d'entrer dans un magasin juif. On les somrait en termes véhéments d'avoir à cesser de telles pratiques. Ces crimes étaient passibles, en cas de récidive, des pires châtimens. Et chacun s'exécutait. Les ouvriers, employés juifs, chassés de partout, mouraient de faim ; les plus aisés soutenaient les plus malheureux autant qu'ils pouvaient. Et cela encore était un crime, violemment reproché : l'entr'aide ; les secours entre juifs étaient défendus : tout acte de solidarité de leur part devenait aux yeux de leurs persécuteurs une « provocation ».

Aussi, même pour se secourir était-on obligé de se cacher. Car la surveillance était sévère. C'était l'espionnage poussé à ses dernières limites, dans l'intérieur même des familles.

La dictature la plus odieuse, basée uniquement sur la haine et la violence, pesait sur la ville. Et nul ne songeait à se révolter. L'effroyable malentendu de *l'Affaire*, comme disait le père de Daniel, pesait sur les esprits, les empêchait de s'affranchir. On laissait faire les perturbateurs par crainte d'être traité de vendu, de sans-patrie, de défenseur des traîtres ; et les Juifs se terraient, anxieux, attendant des temps meilleurs, espérant vaguement qu'un trop-plein d'ignominie finirait par exaspérer la population laborieuse et honnête, la soulèverait dans un sursaut de dé-

goût et de colère, lui ferait briser le joug de terreur qui pesait sur elle.

Daniel, à mesure qu'il se rendait mieux compte de cet état de choses, se désespérait. Loin de trouver dans sa famille l'appui moral qu'il avait souhaité, il se sentait plus inquiet, plus désorienté. L'idéal et les illusions que se formait son âme de patriote le soutenaient, mais les attaques injustes, la persécution systématique contre tous ceux de sa race le déchiraient.

Sauf de passagers mouvements de révolte, il acceptait cependant cette situation ; il se résignait.

On ne saura jamais la capacité de résignation d'un Juif.

La hantise de *l'Affaire* courbait son esprit, anéantissait son courage, brisait son énergie. Comment pouvoir résister, se défendre le front haut, réclamer la justice, avec cette arrière-pensée terrible ? Plus que jamais il se considérait, lui, les siens, et tous les Juifs persécutés, comme des victimes expiatoires auxquelles il n'appartenait pas de se dérober au supplice, ni même de l'abréger ; victimes qui n'avaient qu'à attendre et ne devaient espérer désarmer la colère des bourreaux vengeurs que par leur attitude digne et leur résignation douloureuse.

* * *

En face de la mer, à la terrasse d'un café du boulevard, qu'il affectionnait pour la belle vue dont on y jouissait, Daniel était attablé avec un de ses camarades d'enfance, Maurice Boursin.

Celui-ci était le type du descendant de la vieille famille

algérienne, enracinée dans le pays depuis le début de la conquête, mais restée très française de goûts et de manières. Ces implantés de la première heure constituent là-bas une sorte d'aristocratie — peu nombreuse — qui tranche nettement d'avec les couches venues plus récemment de la métropole.

Ces vieilles familles algériennes, très fières de leur antériorité, sont en même temps celles où le sentiment national est resté le plus vivace, alors qu'il semble s'atténuer assez vite dans d'autres milieux. Elles représentent la vieille souche française restée en contact avec les dirigeants arabes, peu soucieuses de se lancer dans le grand courant des affaires et préférant occuper les nobles emplois de l'administration ou les professions libérales.

Actuellement, l'Italien, l'Espagnol, voire le Français, qui débarquent et s'établissent en Algérie, oublient facilement, dans une certaine mesure, tout comme les émigrants d'Amérique, leur patrie d'origine. Il suffit d'une génération, pour qu'ils deviennent avant tout des « Algériens », c'est à dire un peuple formé du mélange de tous les sangs latins et indigènes; une race nouvelle ayant déjà son type, ses mœurs, son accent, ses expressions propres étonnamment colorées. Si une séparation se produit un jour, c'est de cette nationalité en germe qu'elle viendra.

Maurice Boursin, comme tout bon Français d'Algérie, faisait partie de l'administration; il était employé au « Gouvernement Général ».

Ce jour-là, il racontait à Daniel la mort de Chebbat, un pauvre vieux juif qu'on avait tiré d'un tramway un

jour d'émeute et que la foule avait massacré sur place (1).

— J'étais là... Ce fut horrible et dégoûtant... Je me demandais ce qu'on nous voulait quand je vis la foule arrêter le tramway... Nous n'étions que trois personnes dans l'intérieur, dont Chebbat, reconnaissable à son type juif très accentué... En un instant nous fûmes envahis. Poussé, bousculé, je pus voir qu'on arrachait le malheureux de sa banquette et qu'on le jetait à terre... Par une chance étrange, il tomba sur ses pieds, essaya de fuir... mais les coups pleuvaient!... On le frappait des pieds, des poings, à coups de cannes et d'ombrelles... Les femmes, comme toujours, étaient les plus enragées... J'en ai vu une qui lui arrachait ses cheveux gris par poignées!... D'autres le griffaient, lui déchiraient la figure... Tantôt il disparaissait, submergé par la foule, puis reparaisait avec une grappe d'assaillants accrochés à lui, qu'il semblait secouer comme un taureau les banderilles... Et les cris! Les hurlements!... Parfois je me demande s'il est bien vrai que j'ai vu pareille chose, ici, à Alger, à notre époque!... C'est inimaginable!... Et j'eus de suite l'impression atroce, la certitude que c'était fini, qu'il était perdu, et que rien, rien au monde ne pouvait le sauver en ce moment!... Comprends-tu?... Lui et la foule, la foule furieuse!... c'est-à-dire personne... rien... aucun espoir sous le ciel... Et rien à faire, regarder... J'en conserverai toujours la vision effrayante... Un moment on le laissa échapper, tout sanglant, pour se donner sans doute la joie de la poursuite... et les coups continuaient par derrière, tandis qu'il marchait en clopinant... Combien de temps cela dura-t-il?... Pas long-

(1) Authentique.

temps, sans doute, mais il me semble que ce fut long comme un siècle... Plusieurs fois il trébucha, tomba... Mais il trouvait encore la force de se relever... pour retomber quelques pas plus loin... Cela ressemblait à des bonds de sauterelle... Enfin, après une dernière chute, il ne se releva pas... la foule passa sur son corps... on ne vit plus rien...

Des bandes de goëlands volaient sur la mer, les bruits du port montaient en un murmure confus, une brise imperceptible soufflait, tout juste assez forte pour contrebalancer la chaleur d'un ciel immuablement pur. Il faisait bon vivre. Ce rappel d'une scène de meurtre détonait en pareil moment. Quel instinct obscur, quel reste de sauvagerie ancestrale, poussait les hommes à se torturer ainsi?

... Daniel songeait douloureusement et avec remords à la poursuite de Panard, attaqué dans des conditions identiques par une foule en délire.

Il chercha à détourner son esprit de ce souvenir pénible.

— Mais, dit-il, ce gouverneur tant renommé pour sa poigne n'a donc rien pu empêcher?

— Lépine?... Ah! le pauvre homme!... Je me demande ce qu'il est venu faire ici. Il n'a rien compris à l'Algérie... Sa poigne!... Il a commencé par la faire sentir à tout son personnel, et durement, maladroitement surtout... Très bien... Mais il s'est mis ce même personnel à dos... et quand les troubles sont arrivés, personne ne l'a aidé... Débrouille-toi mon vieux... Il s'est trouvé tout seul... Il ne sentait rien dans sa main, tu comprends?... Tout lui filait dans les doigts... Il se croyait encore à Paris, dans son cabinet de préfet de police, où il n'avait qu'à donner des ordres pour tout faire rentrer dans le rang... Mais ici ce n'était plus ça, plus ça du tout...



Mort aux Juifs !

Et puis, il n'a pas raté une seule gaffe : après s'être brouillé avec son personnel, il s'est aliéné la population en donnant à entendre qu'il saurait la mater... Ce sont des choses qu'on fait mais qu'on n'annonce pas... Après quoi, un jour d'effervescence, il est descendu dans la rue, tout seul, pour exhorter la foule au calme. C'était crâne, mais c'était bête... Vois-tu ce petit homme, haut comme une botte, essayant d'en imposer à cette foule de « pataouettes » !... Il croyait encore avoir affaire à ces gobeurs de Parisiens, qui tremblent devant un uniforme de sergot et se laissent assommer sans rien dire.. On l'a houspillé, bousculé... on lui a jeté des trognons de choux, des morceaux de carottes... Il s'en est fallu de peu qu'on ne le mit tout nu... Vois-tu ça?... Un gouverneur général de l'Algérie!... Y a pas à dire c'était d'un ridicule navrant...

Ah ! il a vu ce jour-là que les Algériens ne se laissaient pas épater par son titre, ni sa réputation... Il fit toute la rue Bab-Azoun sous les huées et les sifflets, avec une véritable meute à ses trousses... Sa dignité l'empêchait de courir, et le chemin dut lui paraître long... Il essayait de parler, mais les cris de : Mort aux Juifs ! couvraient sa voix... C'était la première fois qu'il se voyait impuissant devant une foule indomptée...

J'étais au palais lorsqu'il est rentré de cette équipée lamentable... Je l'ai vu. Il était blême, mais blême de rage et de colère, plutôt que de peur... D'ailleurs, il ne courait aucun danger réel... on voulait l'humilier, non lui faire du mal... Son chapeau était cabossé, ses vêtements maculés, et, derrière lui, la foule hurlante... Elle l'accompagna jusqu'à la porte... Avant d'entrer, il se retourna, essaya encore de parler, mais en vain... Désespéré, serrant les

poings, enragé de son impuissance, je l'entendis crier : « Mais ne gueulez donc pas tant!... » Ce fut tout. Cambronne avait trouvé mieux... Tu comprends que depuis cette affaire son autorité est plutôt en baisse... Son rôle est fini ici, où, d'ailleurs, il n'aurait jamais dû venir. Sa spécialité, c'est la police... qu'il y reste... Le poste de gouverneur ne convient pas un policier!

Il s'arrêta un moment et reprit :

— Au fond, je me demande d'où lui vient sa réputation car, en somme, il s'est montré notoirement incapable... Il ne connaissait rien de l'Algérie, et cependant n'en voulait faire qu'à sa tête, sans consentir à écouter aucun conseil... Il ne manquait pourtant pas de gens bien décidés à le seconder de tous leurs efforts pour ramener le calme... Mais pas moyen de rien lui faire entendre... C'est une tête de bois, une vraie tête de bois!... Alors, que veux-tu? tant pis, on le laisse s'empêtrer, patauger... Le malheureux n'a jamais pu comprendre que la première des choses à faire était de s'assurer le dévouement de son personnel. Il fallait extirper des bureaux cet antisémitisme absurde qui les gangrène, mais l'extirper par persuasion et non par la force et les menaces, comme il a essayé de le faire... Et d'autre part, il ne fallait pas brimer les quelques dreyfusards que nous étions...

Daniel l'interrompit :

— Comment! Tu es dreyfusard?

— Mais oui... Tu t'en aperçois maintenant?... Et ça t'étonne?... Pourquoi ça t'étonne-t-il?... Tu ne l'es donc pas, toi, dreyfusard?...

— Je suis officier.

Boursin n'en revenait pas.

— Ah! Bien... là... vrai!... Tu m'en bouches un coin!... Comment! Toi un homme intelligent... Tu crois encore à la dame voilée, aux histoires d'Esterhazy et au dossier secret!... Mais tu ne lis donc rien?... Tu ne te tiens pas au courant?

— Je te le répète : je suis officier. Et, comme tel, je m'en rapporte pour ces sortes d'affaires à l'opinion de mes chefs. Mon devoir est de les croire lorsqu'ils affirment sur leur honneur que ce qu'ils disent est la vérité.

— Tu es renversant!... Tu n'admetts donc pas que tes chefs puissent se tromper?... Mais tu as une mentalité de catholique, mon pauvre ami!... Tu crois aux affirmations des généraux comme à celles d'un pape!... Et encore, sans rien lire, tout ce que tu vois autour de toi ne suffit-il pas à te faire réfléchir, à t'ouvrir les yeux?...

— Je crois ce que disent mes chefs sur cette désastreuse affaire, parce que si je ne les croyais pas je serais forcé de les considérer comme des brigands, des gens infâmes... et c'est ce que je ne saurai jamais admettre.

— Mais c'est justement ce qu'ils sont... des brigands, des infâmes!... Tu les as fort bien qualifiés, et...

Daniel l'interrompit de nouveau. Il avait pris une attitude très froide.

— Je t'en prie. Cessons cette conversation. Nous ne pourrions nous entendre... Parlons d'autre chose, veux-tu?...

Mais Boursin ne se tint pas pour battu.

— Non, vrai... Tu es bien le dernier que j'aurais soupçonné devoir penser ainsi... Toi, Daniel Ulm! contre nous!... Après ça, il faut tirer l'échelle... Mais ne vois-tu

pas, aveugle volontaire, que l'Etat-Major berne la France avec ses prétendus secrets d'Etat, que l'innocence de Dreyfus saute aux yeux?... N'as-tu pas compris, au procès Zola, que tous ces gens-là étaient aux abois et ne cherchaient qu'à sauver leur peau?... Ils triomphent pour l'instant, mais tout ça se paiera... et ce sont eux qui iront au bagne à la place de Dreyfus!...

Daniel s'était levé, très pâle.

— Tu tiens là, dit-il à son ami, un langage outrageant pour les chefs de l'armée. En ma qualité d'officier il m'est impossible d'en entendre davantage. Aussi je te prie de m'excuser si je suis obligé de te quitter.

Boursin, écrasé, le considérait avec stupeur.

— Oui, c'est cela, fit-il, avec tristesse. Dès qu'on leur offre de discuter, ils se défilent tous en vous lançant les grands mots : secrets d'Etat ! Discipline ! Grandeur nationale ! Honneur de l'armée !... Eh bien, il est propre, l'honneur de l'armée, s'il s'accommode de pareilles cuisines !... Et ce sont ceux sur lesquels on croit le plus pouvoir compter qui sont contre vous !... C'est encore heureux que tu ne m'aies pas accusé de faire partie du syndicat de trahison...

— Allons, au revoir, continua-t-il comme Daniel lui tendait la main. Je te plains bien vivement si tu as conservé un tel culte pour tout ce qui est militaire, car tu dois bien souffrir... Mais tu es intelligent, et je ne désespère pas que tu changes un jour... si toutefois tu consens à réfléchir... D'ailleurs, tu seras forcé, oui forcé, de réfléchir... Rappele-toi... Zola l'a dit : la vérité est en marche !... rien ne l'arrêtera !

Daniel, fort troublé par la conversation qu'il venait d'avoir avec Maurice Boursin, suivait, pensif, les arcades du boulevard.

A la hauteur de l'hôtel de ville, il fut arrêté par un rassemblement. Des voitures nombreuses étaient alignées le long du trottoir. Quelque mariage, sans doute.

C'était bien un mariage, en effet. Le cortège redescendait le grand escalier, la cérémonie terminée.

Daniel, machinalement, s'était arrêté, attendant que la noce eût défilé. Mais à peine les premiers couples avaient-ils fait quelques pas au dehors que des gens se précipitaient le poing levé, et que retentissait, fortement nourri, le cri devenu familier : « Mort aux Juifs ! »

C'était une noce juive, passée d'abord inaperçue. Mais quelque employé de la mairie avait dû sans doute prévenir les désœuvrés et les malandrins de la place du Gouvernement, toute proche ; et de suite on s'était rué, pour attendre la sortie.

En présence de cet accueil inattendu, la noce rentra précipitamment dans le vestibule et le concierge ferma la porte, malgré les injures et les imprécations. Les cris hostiles continuaient. Malgré son dégoût, Daniel resta, anxieux de ce qui allait arriver. Un quart d'heure s'écoula. Le rassemblement grossissait. Des curieux attirés par le bruit affluaient de toutes parts. Une vraie foule encombraient maintenant les abords de l'entrée.

Et tout ce monde de nouveaux arrivants, ignorant ce qui se passait, criait de confiance : Mort aux Juifs ! tandis que les autres s'impatientaient, faisaient mine de vouloir enfoncer la porte. Les hurlements redoublaient.

Enfin vingt agents apparurent. Ils déblayèrent, non sans peine, une partie du trottoir, dégagèrent l'entrée, firent de leur corps une double haie allant jusqu'à la première voiture. La porte s'ouvrit et, vite, le cortège passa.

La foule, furieuse de se voir jouée, poussait ferme ; mais les agents tinrent bon. Alors, par-dessus leurs épaules, on cracha sur les jeunes mariés et sur les couples qui suivaient, tandis qu'en arrière ceux qui étaient trop loin pour cracher vomissaient les pires injures.

Enfin, la dernière voiture partit. Daniel respira.

Les énergumènes s'éloignaient, en quête de quelque nouvelle affaire. Passant près des agents qui avaient si bien fait leur devoir, Daniel s'étonna de les voir rire, très joyeux. Le concierge, ou du moins celui qui paraissait en remplir les fonctions, était au milieu d'eux et s'expliquait :

— Vous comprenez... quand je les ai vus dans la mélasse et n'osant plus sortir, fous de peur, *alorsse* je leur ai dit : Voilà ! C'est cent francs pour que je téléphone au commissariat de police, et puis c'est deux cents francs pour les agents qui viendront vous protéger. Aboulez trois cents francs, et tout est dit... Sans quoi, rien de fait... Ils ont marché, tout de suite. Il fallait bien qu'ils marchent, pas?... Tenez, voilà la galette...

Ecœuré, Daniel s'éloignait, peu soucieux d'en apprendre davantage. Au loin, de nouveaux cris se faisaient entendre, des gens couraient. Il courut aussi. C'étaient les forcenés de tout à l'heure qui, mis en goût par leur exploit précédent, s'en prenaient à une nouvelle victime.

Ils avaient cru reconnaître un Juif, parmi les consommateurs installés à la terrasse d'un café, près de la mos-

quée. L'autre protestait, jurait ses grands Dieux qu'il n'était pas juif, mais on refusait de le croire.

— Alors... Crie un peu, pour voir : *En* (1) bas les Juifs!

— A bas les Juifs! fit l'autre sans hésiter.

Un doute cependant persistait. Une grosse Napolitaine affirmait le connaître, l'avoir vu plusieurs fois entrer à la synagogue. Que faire?

— Si tu n'es pas juif, prouve-le! cria un Maltais sanguin.

— Oui! oui! prouve-le! hurla la foule en joie.

Déconcerté, le malheureux ne comprenait pas, sortait des papiers, montrait une carte d'identité.

— Ça ne prouve rien tout ça... Ce n'est pas ça que nous voulons!...

— Mais je ne puis vous fournir autre chose... Comment voulez-vous que je fasse, alors, pour vous prouver que je ne suis pas Juif?

— Comment! Il demande comment! cria la Napolitaine, secouée d'un rire épileptique. Sûrement, c'en est un, puisqu'il n'ose pas se montrer!

— Oui! oui! qu'il se montre! qu'il fasse voir! C'est trop simple de nier, il faut prouver! hurlait-on de tous côtés.

— Allons, défais-toi! dit le Maltais. Et vite... Quoi?... Tu ne comprends pas?... Tu fais le *maboul*?... Mais ça ne prends pas... Montre-nous si t'as le bout coupé... Entends-tu?... Oui... parfaitement... fais-nous voir si t'es circoncis, quoi!... Là... as-tu compris à présent?...

Ce coin de place était noir de monde. Aux fenêtres.

(1) Sic.

des grappes de têtes curieuses, hommes, femmes, enfants, se penchaient; la foule surexcitée hurlait. Pas un agent n'apparaissait.

Debout, au milieu des tables renversées, des verres et des bouteilles brisées, l'infortuné qu'on prenait pour un Juif leva au ciel un regard de détresse. Il implora un moment les figures colères qui s'impatientsaient, puis comprenant qu'aucun secours n'était à attendre et nulle miséricorde à espérer, il s'exécuta...

— Ce n'en est pas un! cria la Napolitaine qui la première s'était penchée pour voir.

— Ce n'en est pas un! répéta la multitude.

— Bravo! A la bonne heure!

— Il n'a pas eu peur de se montrer, hein?

— Portons-le en triomphe!

— Ah! Maintenant, foutez-moi la paix, je vous en prie! s'écria la victime exaspérée.

— Eh bien, quoi! Il rouspète, maintenant?

— Il n'est pas content?

— Qu'est-ce qui te prends, dis?... Attends voir un peu que nous te faisons arrêter pour attentat à la pudeur, si tu n'es pas sage.

Brisé par l'émotion, le triste héros de cette pénible comédie flageolait sur ses jambes, était sur le point de s'évanouir. Le patron du café vint à son secours, le fit entrer chez lui.

D'ailleurs, l'attention était déjà attirée d'un autre côté. On annonçait l'arrivée du chef antisémite d'Alger et toute la foule se précipitait pour acclamer son idole.

Daniel vit passer devant lui le fameux agitateur, celui qui présidait aux pillages, provoquait les émeutes et dont

la photographie s'étalait à toutes les vitrines. Il était debout dans une voiture et accueillait avec un sourire fat les acclamations de la multitude fanatique.

C'était un petit jeune homme à la figure de bellâtre, l'air vide, frisé, pommadé, tout à fait « bourreau des cœurs ». Il faisait, disait-on, de véritables ravages parmi les petites cigarières du Faubourg.

La voiture allait au pas, pour mieux permettre aux manifestants de clamer leur allégresse. Mais ce n'était point assez d'acclamer cet adolescent : de vigoureux gailards détélèrent les chevaux, se mirent aux brancards, et la voiture avança, tirée, poussée par les adorateurs les plus ardents, aux applaudissements de la foule.

Le cortège triomphal disparut au détour d'une rue, tandis que grondait, farouche, la fameuse *Marseillaise anti-juive*, sur l'air des *Pioupious d'Auvergne* :

Y a trop longtemps qu' nous sommes dans la misère.
Chassons l'étranger !
Ça f'ra travailler.

... Chassons l'Étranger ! Qui chantait cela ? C'était cette masse cosmopolite de Napolitains, Mahonnais, Espagnols et Maltais ; c'étaient tous ces nouveaux envahisseurs de l'antique Numidie qui parlaient de chasser comme étrangère cette population juive implantée dans le pays depuis des siècles, après la destruction du Temple, lors de la grande dispersion par ordre des empereurs romains ; c'étaient tous ces Latins dégénérés, venant chercher sur cette terre une vie moins misérable, l'asile que leur propre patrie leur refusait. C'étaient eux qui déclaraient :

raient vouloir « chasser l'Étranger » et « secouer le joug des Juifs » ! Quel joug ? Et laquelle donc parmi toutes ces races supportait un joug en ce moment ? O ironie !

Le soir tombait. Daniel, la tête lourde, alla s'accouder au parapet du boulevard, à cet endroit qui domine sur le port, le quartier des pêcheurs. De là il voyait les coteaux de Mustapha s'assombrir dans le crépuscule, tandis qu'une à une les lumières s'allumaient dans le lointain.

L'air était tiède ; une de ces chaudes et molles nuits d'été africaines s'annonçait. Au-dessous de lui l'agitation du port commençait à diminuer. Des pêcheurs préparaient leurs longues barques pour la sortie du lendemain. Des femmes accroupies à terre achevaient de raccommoder les filets.

L'une d'elles chantait. Sa voix grêle montait, distincte parmi les bruits divers et se perdait, légère, dans la douceur du soir.

Elle chantait une romance italienne que Daniel connaissait bien pour l'avoir entendue de tout temps dans ce quartier pittoresque, ainsi que beaucoup d'autres chansons en des idiomes divers, étrangement sonores et colorés. Chaque émigrant apportait avec soi les romances populaires de son pays, que d'autres apprenaient ; et sur les quais d'Alger, dans les faubourgs, ces airs devenus familiers accentuaient encore pour la ville cette impression d'une colonie latine, brusquement réveillée de son long sommeil séculaire.

Daniel prit plaisir à reconnaître les paroles, les écouta avec charme. Un flot de poésie montait en lui. Après les pénibles épreuves traversées, quelle douceur de goûter,

en un pareil décor, la vieille chanson dont les notes s'égrenaient, mélancoliques !

... E collo ziguzago
Tu mi hai rotto l'ago,
Mi hai ferito il cuore
Mi farai morir,
Dalla passione ! Dalla passione !
Mi sento svenir (1)

La nuit arrivait. La chanteuse se tut. Alger s'éclairait de tous côtés, depuis les hauteurs de la Casbah jusqu'aux rampes de gaz du boulevard, qui faisaient comme une bande de feu magnifique en face de la mer. La cité se paraît ainsi, chaque soir, d'un air de fête, et le grand bourdonnement de sa vie intense montait vers le ciel.

Ville étrange ! Elle était à la fois tout l'Orient et tout l'Occident, la barbarie et la civilisation. Que de contrastes ! Elle donnait le spectacle paradoxal d'un fatalisme et d'un fanatisme outranciers, persistant au sein d'une prodigieuse activité et d'une morale sceptique souvent dépourvue de scrupules. Ville de luxe et de misère, accueillante et farouche, abondante en plaisirs faciles mais féconde en travaux pénibles, mollement couchée sur son rivage et cependant altière : rendez-vous grandiose de tous les peuples riverains, si divers, de cette mer intérieure qui la baignait.

(1) *Sens général* : Voici le vertige (qui me prend) — comme avec une aiguille tu m'as piqué — tu m'as percé le cœur — Tu me feras mourir — D'amour ! D'amour ! Je me sens évanouir.

Grand caravansérail sur la route des nations, nouvelle Byzance, saurait-elle triompher de ses crises et, sous le rude choc des races, conserver sa grâce, maintenir hors d'atteinte la culture, l'esprit fécond, les qualités maîtresses de ceux qui l'avaient élevée? Ou bien, victime de ses passions et de ses haines, sombrerait-elle dans les querelles intestines, pour devenir plus tard la proie offerte aux convoitises des barbares?

CHAPITRE X

— Ce n'était pas un morceau de Talmud que tu m'as rapporté l'autre jour, disait le même soir David Ulm à son fils. Non, c'est simplement la reproduction d'un passage du Pentateuque, d'après ce que m'a affirmé mon ami le rabbin... Il m'a dit aussi que le Talmud ne se trouve jamais dans les Tabernacles, car ce n'est pas à proprement parler un livre saint... Mais nos ennemis voient le Talmud partout... Ça se comprend... Ils ne peuvent pas traîner dans la boue le seul véritable ouvrage sacré, la Bible, qui est également pour eux un livre saint... Ils se rattrapent alors sur le Talmud, auquel ils confèrent pour les besoins de la cause une importance qu'il n'a pas du tout, paraît-il... Ils ont beau jeu, car qui s'en doute?... Moi-même je n'en savais rien. J'ignorais même ce que contient le Talmud. Le rabbin a été étonné de ma profonde ignorance à ce sujet, et j'avoue que j'en étais un peu honteux.

Il s'adonnait de plus en plus à l'étude des questions religieuses. Daniel s'en agaçait un peu, ne comprenant pas ce retour aux vieilles croyances, cet enthousiasme subit pour des pratiques un peu puérides.

Il détourna la conversation.

— J'ai appris de mon côté une chose qui m'a bien étonné, fit-il. Figure-toi... j'ai rencontré mon ancien ami d'enfance, Maurice Boursin, dont je te parlais souvent quand j'allais encore au lycée...

— Oui, je me souviens. Eh bien?

— Il a été très aimable. Nous avons causé longuement comme deux vieux copains, heureux de se revoir. Il m'a donné force détails sur les événements dont Alger a été le théâtre, puis tout à coup il m'a fait une profession de foi dreyfusarde!

— Ah! Et alors?

— Alors, j'ai protesté. Il a paru très surpris de ne pas me voir partager de pareilles idées. Je lui ai répondu que j'étais officier avant tout. Mais cette réponse ne lui a pas paru suffisante car il a continué à déblatérer sur l'Etat-Major, en termes extrêmement violents, à tel point que je me suis vu obligé de le quitter. Qu'en dis-tu?

— Tu as bien fait de partir. J'aurais agi de même à ta place. Il faut faire respecter ton uniforme. L'armée doit être au-dessus de tout.

— Bien entendu... Mais tu ne trouves pas étonnant que Boursin, dont la famille est si pleinement française et vraiment patriote, soit passé dans le camp des insulteurs de l'armée? Il pousse l'audace jusqu'à s'en vanter!

— Si fait. Cela me paraît assez étonnant.

— Mais tu n'as pas l'air indigné! s'exclama Daniel, un peu surpris du calme de son père.

Celui-ci ne répondit pas tout d'abord. Il haussa imperceptiblement les épaules, d'un geste qui semblait signifier :

à quoi bon ! prit ensuite un moment sa tête dans ses mains, puis se redressant :

— En effet, prononça-t-il lentement d'une voix blanche, je ne suis pas indigné... Je ne parviens plus à m'indigner... Dès le début de cette horrible *Affaire*, j'ai profondément souffert de l'odieuse campagne qu'on menait contre l'armée, cette armée dans laquelle j'ai eu le plaisir et l'orgueil légitimes de te voir entrer... Je me suis emporté alors contre les insensés qui risquaient de détruire ou tout au moins d'amoindrir la France pour sauver un traître!... Et je me disais : tous ces méchants ne tarderont pas à être confondus!... Quand, peu après, la réprobation s'est étendue du traître jusqu'à toute notre race, j'ai excusé et pardonné les excès et les injures des patriotes exaspérés... Nous innocents, nous patriotes, nous souffrions pour les vrais coupables, et sans murmure j'ai accepté cette épreuve...

Nous en avons vu de plus dures en somme, pendant la guerre, et surtout après, quand il a fallu s'exiler pour rester Français... On pouvait bien souffrir encore une fois pour le bien de la patrie... Pourtant, avoir émigré pour conserver sa nationalité, et se voir traité d'étranger, c'est dur!...

Même lorsque notre vie se trouvait en danger ; lorsque nous nous demandions si nous n'allions pas périr victimes d'un patriotisme affolé : même alors je me consolais en pensant que notre mort servirait peut-être à ramener les égarés dans le droit chemin!... Et toujours je me répétais : les méchants ne tarderont pas à être confondus!... Depuis, le temps a passé, et, non seulement les méchants,

les défenseurs du traître n'ont pas été confondus, mais ils paraissent chaque jour, en dépit de tout, plus forts et plus nombreux!...

J'espère toujours qu'on en triomphera... mais quand je récapitule tout ce que nous avons souffert et souffrons encore en silence... Quand je songe aux humiliations subies, à cette situation de parias qu'on nous fait et que nous acceptons sans révolte, par abnégation, pour racheter en partie un crime commis par un des nôtres... Quand je songe à tout cela... vois-tu... parfois le doute me prend!... J'ai peur d'avoir supporté toutes ces souffrances en vain; et je me demande, anxieux, si par hasard ceux que nous considérons comme des méchants, des insensés ou des fous, ne sont pas dans le vrai... Je me demande avec angoisse...

Il ferma les yeux, passa sa main sur son front et murmura, songeur :

— Si, pourtant, *IL* était innocent!

Daniel avait bondi.

— Comment! Toi aussi?... Oh! non, Je t'en prie. Ne dis pas cela... Chasse de pareilles idées!... Comment peux-tu penser?... Non, ce serait trop horrible!...

— En effet, reprit son père. Ce serait vraiment horrible... Et peut-être que cela est!... Tu vois bien... toi-même, viens de rencontrer ton ami Boursin, que tu estimes... il t'a dit ce qu'il pensait... Eh bien! Ils commencent à être nombreux ceux dont on ne peut suspecter ni l'honnêteté ni le patriotisme, et qui cependant pensent ainsi... Alors, quoi?... Ne crois-tu pas qu'il y ait lieu de

se demander si nous ne nous sommes pas trompés?... De quel côté est le vrai?... Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que je me pose parfois cette question : Si, pourtant, IL était innocent!...

Daniel, très agité, n'en croyait pas ses oreilles :

— Non!... Non... Mais c'est impossible! Songe donc à tout ce que cela supposerait de scélératesse et d'ignominie!... Il faudrait alors admettre que l'Etat-major de l'armée n'est composé que de menteurs et de faussaires!... Et il faudrait leur joindre la plupart des meilleurs généraux!... C'est de la folie!... Et pourquoi?... Pourquoi, s'ils ont condamné un innocent par erreur, persisteraient-ils à le déclarer coupable, s'ils n'en étaient pas sûrs?... Et alors?... Toutes ces souffrances, toutes ces humiliations, comme tu dis, que nous avons subies sans mot dire!... Non, non... cela ne peut pas être... Ce serait à désespérer de tout!...

Il répétait comme un refrain :

— Ce serait trop horrible!... Ce serait trop horrible!...

— Je te prie de croire, dit son père en soupirant, que toutes ces questions, je me les suis déjà posées bien des fois. Toutes ces objections, je les ai souvent envisagées... Je crois,... je crois comme toi, qu'en la circonstance l'honneur se trouve toujours du côté de l'armée... Et cependant le doute, un doute affreux persiste... que je ne puis plus chasser de mon esprit...

— Allons.. bonsoir, dit-il en tendant la main à son fils. Ne nous tourmentons pas. Cela ne changera rien à ce qui est. Il se fait tard et il est temps de dormir.

Ils se séparèrent. Daniel, une fois couché, eut peine à

s'endormir. Il lui semblait entendre la voix ardente de Boursin lui criant : « tu seras forcé de réfléchir... la vérité est en marche!... » Il revoyait la scène écœurante de la mairie, ces couples de la noce juive abreuvés d'injures, criblés de crachats, et la torture de ce malheureux qu'on avait forcé en plein jour, devant la foule, de prouver physiquement qu'il n'était pas juif.

Mais surtout lui revenait avec insistance à l'oreille, troublante et douloureuse, la phrase angoissante de son père :

— Si, pourtant, *IL* était innocent!

* * *

Tout en haut de la ville arabe, Daniel contemplant le merveilleux panorama qui se déroulait au-dessous de lui. Il était venu là presque machinalement, l'esprit lourd, poussé par le désir de s'arracher à l'atmosphère de la ville.

Il fuyait maintenant les quartiers européens, par crainte de se heurter encore à quelque scène terrible, ou d'entendre des propos susceptibles de l'humilier et de le meurtrir. Il dirigeait de préférence ses promenades le long de la mer, ou du côté de la ville haute, tout au sommet de cette Casbath pittoresque d'où la vue est si belle.

Il restait parfois plusieurs heures, immobile, accoudé à un parapet, au bout d'une petite rue arabe et se laissait bercer par la grande clameur confuse qui montait. Il ne pensait à rien de bien précis, mais éprouvait une sorte de volupté reposante à se laisser envahir par une rêverie très

floue, tout en suivant de l'œil les évolutions d'un bateau en rade ou la montée d'une fumée bleue dans l'air tranquille.

Souvent aussi, après des heures de contemplation, il allait s'asseoir à la porte d'un café maure voisin, sous une treille verdoyante, où beaucoup d'arabes venaient vers le soir avant la prière attendre le coucher du soleil.

Ce jour-là, Daniel resta moins longtemps que d'habitude à sa place accoutumée. Il se sentait nerveux et inquiet. Les jours passaient. Il voyait approcher le moment de son retour, vers cette ville du nord où il devait bientôt rejoindre son régiment. Et il constatait avec effroi que plus il allait, plus il se trouvait chaque jour chaviré, indécis, l'esprit incertain, en plein désarroi.

Il appréhendait ce retour. Il pressentait et redoutait un isolement terrible, sans rien qui vint l'aider à le supporter.

Lorsqu'il arriva au café maure où il avait coutume de s'asseoir, il était encore de bonne heure. Deux vieux arabes seulement somnolaient dans un coin, sous la treille. Il s'installa sur les nattes d'alfa, le dos appuyé au mur et attendit que Mohammed, le vieux cafetier, qui le connaissait bien, lui apportât la tasse habituelle toute fumante.

A l'intérieur, dans la grande salle, on entendait une mélodie faible et monotone, au rythme invariable, jouée sur une de ces longues flûtes en roseau, percées de trois trous, qu'affectionnent les musulmans. On entendait aussi la voix du cafetier, causant dans son français bizarre avec quelqu'un que Daniel devina être un juif indigène, à la tournure que prenait l'entretien.

— Avoue, disait Mohammed, avoue que vous autres, Juifs, vous étiez plus heureux avant que les roumis ils viennent ici.

— Non, non, protestait l'autre. J'aime encore mieux comme c'est maintenant que comme autrefois... Je sais bien... on nous veut du mal... mais du temps des arabes c'était bien dur aussi pour nous.

Il avait une petite voix chevrotante de vieillard et devait être d'un grand âge.

— Bah! Bah! reprit Mohammed. Quoi, vous aviez à vous plaindre?... Nous autres, on commandait, on faisait fantasia, et toi tu avais la permission de travailler et faire commerce... Tu étais tranquille, quoi!... Quand riche tu étais devenu, les soldats du bey ils venaient, et ils te prenaient tout... mais ça faisait rien; le lendemain tu recommençais commerce, et riche tu devenais encore, et toujours comme ça... Et pis, tu savais bien qu'un Juif il pouvait pas être autant qu'un arabe... Tu savais bien, hein?...

Voilà maintenant les Français, ils te font naturalisé électeur, tout pareil à eux... ils te disent, toi libre, toi Français... ha!... Et pis, ils te font frapper par les Espagnols!... C'est bien, ça?... Et ils cassent tout à le synagogue... Ça, jamais nous avons fait!...

Daniel trouvait un certain degré de justesse à ces paroles. Il savait le mépris dans lequel l'arabe tient le Juif, mais il songeait qu'autrefois, sous la domination musulmane, ces Juifs indigènes, alors peu sensibles, ne devaient souffrir que faiblement des conditions dans lesquelles ils vivaient. On les laissait en outre tout entiers à leurs croyances, et c'était en somme ce à quoi ils tenaient le

plus. D'autre part, l'arabe qui avait besoin d'eux, malgré tout son mépris, leur laissait une tranquillité relative.

Tandis qu'aujourd'hui, instruits, naturalisés, devenus électeurs, comme disait Mohammed, citoyens émancipés et civilisés, ils avaient la notion de l'injustice, et combien devait leur être douloureuse l'abjection dans laquelle on s'efforçait de les rejeter.

Le cafetier continuait son monologue, persuadant son interlocuteur, qui ne disait plus mot.

— Tiens! Ecoute ça que je te dis... Toi Juif, et moi arabe, on s'a fait camarades ensemble... Et beaucoup y en a comme ça... Va-t-en faire même chose avec les Espagnols!... Jamais!... Si les arabes ils t'avaient fait pareil un musulman... comme les Français ils t'ont fait pareil à eux... ouallou!... Jamais personne il aurait touché un cheveu de ta tête!... Mais les Français ils sont pas fiers... Tout ça qui arrive en Algérie : Espagnols, Italiens, tout ça ils font tout de suite naturalisé!... Pourquoi?... Tout le monde alors il peut devenir Français comme ça... Et ça vaut plus rien... Regarde nous autres, les arabes, on n'est pas Français, on fait pas naturalisé, et alors on fait pas service militaire, on est tranquille... Les Français ils protègent les arabes... mais ils protègent pas les Juifs...

Des clients arrivaient. Mohammed appelé de plusieurs côtés dut interrompre sa conversation, et Daniel regretta de ne pas en entendre davantage.

Il ne s'étonna pas lorsqu'il apprit, quelques jours plus tard, que deux riches familles arabes et des plus considérées dans les milieux musulmans, avaient définitivement quitté Alger, par écœurement de ce qui s'y passait, et étaient allées s'établir loin de leur patrie, à Beyrouth.



Un jour enfin, Alger se retrouva à peu près calme. Les autorités s'étaient décidées à sévir vigoureusement. Plusieurs individus arrêtés en flagrant délit de pillage avaient été fortement condamnés. De plus, pour maintenir l'ordre, on avait remplacé les zouaves, qui laissaient tout faire, par les tirailleurs indigènes. Ceux-ci ne connaissaient que leur consigne et auraient éprouvé d'ailleurs un agréable plaisir à planter leur baïonnette, sous le couvert de la loi, dans le corps de quelques chrétiens.

C'était peu de jours avant le départ de Daniel pour la France. Ce lui fut un gros soulagement de quitter sa famille dans une période d'apaisement et de pouvoir partir sans appréhension ni inquiétude pour les siens. Cette trêve qui semblait devoir durer lui avait fait du bien. Il voyait l'avenir moins sombre et se reprenait à espérer que non seulement à Alger mais partout ailleurs les choses s'arrangeraient.

Il avait beaucoup songé aux conseils que son colonel lui avait donnés un mois auparavant. Très abattu d'abord, et sur le point de les suivre, sa fierté et son amour-propre se révoltaient aujourd'hui. Pourquoi céderait-il? Quitter le régiment, demander à entrer dans les bureaux, renoncer à tous les rêves tant caressés? C'eût été une abdication, une lâcheté!

Il s'en rendait nettement compte maintenant; sa présence était une gêne pour les autres; on le lui ferait probablement sentir, mais peu lui importait! Ces ennuis n'auraient qu'un temps. Il avait fait provision de courage.

L'essentiel était de faire son devoir et d'avoir pour soi sa conscience.

Telles étaient ses pensées lorsque, accoudé à l'arrière du vaisseau qui l'emportait, il regardait Alger disparaître dans le lointain.

C'était par un beau temps semblable à celui de son arrivée. Une grosse émotion lui faisait battre le cœur. Il s'en revenait plus fort, plus mûri, mais au prix de quelles désillusions, de quels tristes souvenirs!

Il repassa en quelques minutes tout ce qu'il avait vécu durant son séjour : se rappela sa mère et sa sœur, se consumant de neurasthénie dans leur maison, sans oser sortir; son père, glissant dans le mysticisme dévot; un ses meilleurs amis devenu dreyfusard; et les scènes de la rue, les conversations décevantes, les esprits les plus énergiques, découragés.

Le grand cercle bleu de la mer s'élargissait. La côte, au loin, prenait une teinte uniforme d'un gris sombre. Peu à peu la ligne des montagnes se faisait moins haute, s'abaissait sur les eaux, perdait tout caractère; l'Afrique disparaissait.

Alors Daniel se tourna vers la haute mer, déjà impatient de revoir la terre de France, où les mêmes luttes, moins graves peut-être, mais tout aussi cruelles, l'attendaient sans doute. Il s'y résignait avec fermeté, prêt à tout souffrir, à tout endurer, confiant malgré tout dans l'avenir, dans le caractère des Français, qui, plus tard, regretteraient certainement leurs excès, lorsqu'on aurait définitivement triomphé des traîtres!...

Et, dans cet instant, il perçut distinctement à son oreille,

comme si son père venait de la lui chuchoter de tout près, la phrase affolante : « Si pourtant, *il était innocent!*... »

Daniel frissonna. Il fixa profondément son regard sur l'eau bleue, comme s'il pensait pouvoir y déchiffrer une réponse à l'épouvantable énigme. Et il s'aperçut avec frayeur que lui aussi, sans y rien comprendre, se trouvait envahi, malgré lui, lentement, par l'affreux doute. La foi ardente, la croyance solide sur laquelle s'était appuyé jusqu'ici avec force et confiance son esprit défaillant, chancelait à son tour. Où puiserait-il désormais l'énergie dont il aurait besoin?...

Maintenant la terre avait tout à fait disparu. La mer avait complètement fermé son grand cercle immense autour du vaisseau, qu'elle semblait retenir prisonnier à son centre, et qui, cependant, marchait, marchait à travers les eaux, emportant vers sa destinée cette petite épave humaine, ballottée par les forces antagoniques de ses sentiments et de sa raison, qui devant les dures réalités se voyait peu à peu contrainte de céder, avec douleur et désespoir.

CHAPITRE XI

De retour au régiment, l'attitude des camarades fut telle que Daniel l'avait prévue. Accueil correct, courtois, mais froid.

Il y avait quelque chose de changé. Malgré l'attitude nette, exempte d'équivoque, que Daniel avait toujours eue, on en était arrivé cependant à le considérer comme suspect.

Il était Juif et se montrait patriote. Mais un Juif peut-il être vraiment patriote? Cette nation dispersée au sein de tant d'autres nations est-elle susceptible d'avoir un sentiment national autre que le sien propre? L'amour de la patrie adoptive, quand il existe, peut-il l'emporter chez un Juif sur les sentiments envers sa race? Autant de questions que l'on résolvait naturellement par la négative.

On lui trouvait aussi toute sortes de défauts : son zèle, son application à remplir scrupuleusement toutes les missions qu'on lui confiait devenaient motifs à critique. On jugeait qu'il cherchait trop à se faire valoir, à se mettre en avant. On le considérait comme un petit ambitieux, essayant de passer sur le dos des autres.

Et c'est pourquoï, sans toutefois lui témoigner de l'hos-

tilité, on était devenu très réservé vis-à-vis de Daniel. M. Guntaut de la Bicherie se faisait pour lui cérémonieux et correct, évitait toute familiarité. Les autres calquaient leur attitude sur celle de leur chef de file. Peu à peu on le poussait doucement hors de la famille.

Daniel le sentait, en souffrait, mais ne pouvait s'en fâcher.

Il eût supporté sans trop de peine cette froideur à son égard s'il avait eu encore cette foi solide du début qui lui permettait d'espérer, d'un jour à l'autre, le triomphe des ardents défenseurs de l'ordre, de la patrie et de l'armée, contre les gens du syndicat de trahison. Mais il n'osait plus escompter ce triomphe. Son esprit inquiet ne trouvait rien sur quoi s'appuyer. Et dans son désarroi Daniel souffrait doublement.

Il était dans la situation de ces prêtres qui, tout à coup, sentent chanceler leurs croyances, sans avoir pu encore asseoir leur esprit sur d'autres bases.

Désorientés, dans l'écroulement de tout ce qui a guidé et soutenu leur vie, ils sont comme des êtres longtemps emprisonnés dans une cave obscure et brusquement placés en pleine lumière. Eblouis, ils ne peuvent d'abord rien voir, il leur semble marcher dans le vide et reculent effrayés. Ils se retournent alors avec désespoir vers ces croyances qui leur échappent ; ils s'y raccrochent comme des naufragés à une épave, font l'impossible pour revenir à leur candeur paisible d'antan, et pendant des mois ou des années se laissent ainsi balloter, déchirer intérieurement par des luttes de conscience atroces.

Et plus ils se cramponnent, plus ils cherchent à retenir

des lambeaux de leurs croyances, plus celles-ci leur échappent, s'envolent, s'évanouissent.

C'est l'épave du naufragé qui peu à peu s'enfoncé, s'enfoncé inexorablement sous les doigts, ne laissant au malheureux que l'espoir du vaisseau sauveur qui le recueillera et l'emportera vers une destinée nouvelle.

Cela dure jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, que tout soit effacé et que l'homme, meurtri, épuisé par ce long combat avec soi-même, se décide enfin à chercher une autre route, à poursuivre un autre but, à combattre pour un autre idéal, une autre foi.

Daniel en était à cette phase de transition où l'on voit s'envoler malgré soi des illusions qui vous sont chères, alors que vers l'avenir rien n'apparaît pour combler le vide, prendre la place de ce qui est disparu.

Aussi luttait-il de toutes ses forces contre le doute qui l'envahissait. Il essaya de se refaire une mentalité toute pareille à celle qu'il avait lorsqu'il était arrivé au régiment, il s'efforça de reconquérir l'enthousiasme et l'ardeur juvéniles d'antan et y parvint presque, à force de volonté et de suggestion. Il se donnait à son métier avec une ardeur fébrile et entêtée.

Quand le colonel lui demanda s'il avait réfléchi à ses conseils et s'il était disposé à solliciter un changement d'arme, il répondit nettement que, quoiqu'il pût arriver, il ne voulait pas, dès son entrée dans la carrière militaire, demander un poste qui, à ses yeux, eut été une véritable renonciation.

— Vous avez bien pesé toutes les conséquences de votre détermination ?

— Oui, mon colonel.

— Vous en reviendrez.

— Non, mon colonel, ma décision est définitive.

— C'est bien. Je souhaite que vous n'ayez pas à vous en repentir.

Daniel, cependant, malgré son désir de s'illusionner et de retrouver le calme en s'attachant avec zèle à ses fonctions, ne se sentait pas sûr de triompher de soi-même. Il désirait, il appelait de tous ses vœux un événement qui lui permit de renforcer ses convictions, de leur donner du ton, d'affermir en lui la confiance qui s'ébranlait.

Cet événement arriva peu de temps après son retour. On était au début de juillet. *L'Affaire* entraînait dans une période de recrudescence. Harcelé par ses adversaires, le ministre de la Guerre produisit enfin au grand jour, à la tribune de la Chambre, les fameuses pièces secrètes, tant attendues, qui prouvaient de façon indiscutable la culpabilité du traître.

Cette révélation, comme l'on sait, fit une sensation énorme, et séance tenante l'affichage du discours fut voté. La France désormais allait être fixée sur cette affaire qui la déchirait. Dans toutes les communes, chaque citoyen pourrait lire la teneur des documents sur lesquels on se basait pour maintenir le traître au bagne et confondre ses partisans.

Daniel, quand il apprit la nouvelle, faillit pleurer de joie. C'était donc vrai, *IL* était bien coupable! L'honneur de l'armée était sauf! La bonne cause triomphait!

Et cette fois il n'y avait plus de doute possible; il ne s'agissait pas de phrases, ni d'affirmations sans contrôle; les preuves étaient là, indéniables, évidentes. L'une des pièces portait en toutes lettres le nom même du traître.

Après ce coup, les sans-patrie seraient bien obligés de se taire. Sûrement *l'Affaire* allait être terminée; les discussions cesseraient bientôt dans le pays; on pouvait respirer enfin!

Et à la longue, avec l'apaisement général, cette stupide haine des Juifs disparaîtrait. On saurait reconnaître alors ceux qui, dans les plus durs moments, avaient su rester loyaux et probes : les mains se tendraient vers eux, qui oublieraient volontiers les humiliations et les dédains; et la France reprendrait, plus unie et plus forte que jamais, sa place prépondérante parmi les nations!

Rêve merveilleux, dont Daniel savourait déjà la réalisation prochaine.

A la table des lieutenants, la conversation roula sans cesse sur le grand événement du jour. Daniel était le plus joyeux. Il avait retrouvé sa gaieté d'autrefois, parlait avec exubérance et jouissait intérieurement de la figure gênée de Fourot qui ne disait rien.

On applaudit lorsque Pourtal, selon la coutume, chaque fois qu'arrivait une heureuse nouvelle, proposa de boire un verre de champagne. On apporta des coupes. Les bouchons sautèrent bruyamment. On versait le vin pétillant et M. Guntaut de la Bicherie se préparait à prononcer un *speech* bien senti quand Fourot troubla la fête :

— Merci, dit-il, en retirant son verre au garçon qui servait. Je ne bois pas.

On se récria.

— Allons, Fourot... Voyons!... Ne faites pas la mauvaise tête. Vous ne pouvez refuser de boire à la réconciliation de tous les Français.

— Vous n'êtes pas content, c'est entendu. Mais puisque vous avez perdu la partie, montrez-vous beau joueur.

— L'Affaire est désormais terminée. Quelle que soit son issue vous devriez vous en réjouir comme nous.

— Vous cherchiez la vérité. Vous demandiez des preuves! Vous les avez maintenant. Pourquoi vous plaindre?

— Allons! Un bon mouvement.

Mais le jeune médecin ne voulait rien entendre. Il restait assis sur sa chaise et secouait la tête avec obstination aux avances de ses camarades. Poussé à bout, il se décida à parler.

— Je regrette, dit-il, de troubler votre allégresse, mais je ne puis m'y associer. Contrairement à ce que vous pensez, je ne crois pas que cette affaire soit terminée...

Un flot d'exclamations l'interrompt :

— Comment? Que dites-vous?

— Vous vous moquez?

— Ah! par exemple!

— Toutes ces preuves ne vous suffisent donc pas?

— Ce Fourot, il en a de bonnes!

— Silence! Laissez-le parler.

Il reprit :

— Je ne crois pas, dis-je, que cette affaire soit terminée... Elle continue... Les preuves dont vous parlez semblent décisives au premier abord, je le reconnais; mais, à la réflexion, elles me paraissent suspectes...

On interrompt de nouveau :

— Encore! Vous osez dire!...

— Pourquoi suspectes?

— C'est du parti-pris.

— Taisez-vous! Il va nous dire pourquoi.

— C'est cela. Qu'il s'explique.

— Je ne vous donne pas mon avis comme une certitude. Je puis me tromper. Mais jusqu'à nouvel ordre je ne me déclare pas convaincu et je maintiens que ces preuves me paraissent suspectes. Le simple bon sens suffit à légitimer mes réserves. Et je vous pose à mon tour des questions. Pourquoi a-t-on attendu si longtemps pour sortir ces documents? Pourquoi les montre-t-on juste au moment où il devenait nécessaire de frapper un grand coup? Pourquoi a-t-on toujours déclaré que la guerre éclaterait si on les faisait connaître, alors que nous les savons aujourd'hui complètement inoffensifs? Et que signifient-ils? En avez-vous compris la teneur? A qui ces papiers étaient-ils adressés? Quelle est leur provenance?...

Les exclamations surgirent de plus belle.

— Assez! Assez!

— N'en jetez plus!

— Allez donc demander ça à Guillaume!

— Vous cherchez la petite bête.

— Vous en demandez trop.

— Vous voulez masquer votre défaite. C'est indigne de vous.

— Et les aveux, qu'en faites-vous?

— Oui. Et les aveux? Les comptez-vous pour rien?

Mais Fourrot continuait sans s'émouvoir:

— Bref, messieurs, ces questions, je ne suis certainement pas le seul à me les poser. D'autres se les poseront. Ils y chercheront une réponse. Quelle sera-t-elle? Je l'ignore. Mais jusqu'à ce qu'elle soit trouvée il est pro-

bable que, comme moi, ils considèreront toutes ces preuves comme suspectes... C'est pourquoi je me suis permis de dire que l'*Affaire* n'est pas terminée et qu'elle continue!... Vous pourrez d'ailleurs vous en convaincre demain, et vous verrez que ces documents qui vous paraissent si puissants n'auront de valeur qu'autant qu'on en connaîtra la provenance et qu'on saura pourquoi on les a tenus cachés si longtemps... En ce qui me concerne, j'attends et je ne puis, par suite, boire avec vous en l'honneur d'un événement qui n'est pas clair du tout et peut encore tourner à votre confusion, aussi bien qu'à la mienne.. J'ai dit.

Il avait, en parlant, plié sa serviette. Il se leva, se disposa à sortir.

Autour de la table, le silence régnait. Le sang-froid de Fourot et son assurance en imposaient à tous. On se rappelait que souvent déjà on avait bien cru l'*Affaire* terminée, enterrée pour de bon, et que chaque fois la lutte avait recommencé ensuite, plus ardente, comme si ces accalmies momentanées lui avaient apporté un regain de force et de vitalité.

Ce fut Daniel qui rompit le premier le silence.

— Vous serez donc toujours incorrigible? demanda-t-il à l'aide-major.

— Aussi incorrigible dans mon sens que vous l'êtes dans le vôtre, riposta Fourot.

Ce fut rapide et net comme le battement de deux fers qui se croisent. Ils se fixèrent un moment, se fouillant des yeux, se défiant presque. Finalement, Fourot enfonça son képi sur sa tête et sortit.

On but tout de même le champagne, mais on ne porta

aucun toast. L'enthousiasme n'y était plus. Daniel, surtout, en voulait au jeune médecin des paroles prononcées. Il sentait trop nettement que son adversaire disait vrai, que *l'Affaire* n'était pas encore finie, contrairement à ce qu'il avait cru tout d'abord. Elle continuait, et le doute un moment disparu allait le reprendre; il le prévoyait; c'était même déjà fait. Quelques phrases incisives, une critique rapide, et voilà que s'envolait l'espoir d'apaisement et de certitude tant caressé.

La faute en était à cet intellectuel sceptique et railleur, jamais satisfait des preuves apportées, et trouvant à chacune un défaut minuscule, un détail inexpliqué, un petit rien obscur; mais ce petit rien obscur suffisait pour tout faire écrouler. Ah! Pourquoi avait-il parlé? Pourquoi cette douche froide sur son enthousiasme? N'eût-il pas mieux fait de lui laisser ses illusions, cet impitoyable raisonneur? *L'Affaire* continuait, et puis après? On l'aurait bien vu; mais quel besoin avait-il de le dire? Pendant vingt-quatre heures au moins, Daniel eût été heureux. C'était son repos que l'autre lui volait sans le savoir.

Toutes ces pensées s'étaient agitées tumultueusement dans l'esprit de Daniel, au cours de la discussion. C'était sous l'action d'un dépit courroucé qu'il avait alors attaqué Fourot. Celui-ci avait répondu coup pour coup. Jamais Daniel ne l'avait détesté autant qu'à ce moment. Il le considérait, comme l'artisan de son malheur. L'ironie de ses paroles le brûlait comme un fer rouge. Il aurait voulu pouvoir lui rentrer dans la gorge tous ses raisonnements et ses déductions subtils sous le poids desquels, lui, Daniel, se sentait fléchir de plus en plus. Mais les raisonnements, les déductions étaient lancés, et plus rien ne pouvait les

empêcher de faire leur chemin. Pourquoi le hasard avait-il placé sur sa route cet individu néfaste qui répandait partout la contagion de son scepticisme démoralisateur?

Toute la journée se passa pour Daniel en un profond abattement. Il connut le vrai désespoir, l'amertume des découragements contre lesquels on ne peut rien, la tristesse affolante des situations sans issue. Il se refusait à discuter avec soi-même et se surprenait tout à coup raisonnant mentalement de choses qui ne pouvaient, ne devaient pas être discutées.

Il lui semblait s'enfoncer dans un abîme, où tout croulait : patrie, honneur, armée, famille! Et comme dans un cauchemar, il faisait des efforts terribles et impuissants pour échapper à l'obsession, sortir de ce précipice, remonter là-haut dans ce royaume merveilleux des illusions consolantes, respirer un peu d'air pur, voir un peu de lumière douce, se persuader que tous les grands sentiments dont se glorifie l'humanité sont vraiment autre chose que des mots, mais des réalités bien vivantes, et non des masques dont se servent les hommes pour cacher la boue de leurs âmes hideuses.

Il ne pensa pas le soir à retourner à la pension. La nuit le surprit, toujours songeur, étendu dans son fauteuil. Il n'alluma pas sa lampe, laissa lentement l'obscurité l'envelopper.

Et il était toujours face à face avec sa douleur.

* *

Le rez-de-chaussée où se trouvait l'appartement de Daniel était occupé par une brasserie. Les officiers s'y



Et il était toujours face à face avec sa douleur.

rendaient souvent car la bière y était bonne et les servantes peu farouches.

L'une de ces filles avait un faible pour Daniel et avait cherché maintes fois à le lui faire sentir par des prévenances discrètes; mais il n'avait point paru s'en apercevoir.

C'était une jeune et vigoureuse Flamande, fortement charpentée, bien en chair, à la chevelure d'un blond pâle. Ses joues colorées, sa peau ferme et fraîche la rendaient appétissante. Les jeunes gens aimaient à la lutiner, mais bien que sa vertu n'eût plus rien à craindre, elle les repoussait depuis qu'avait pris naissance son penchant pour Daniel. Cela lui avait valu le surnom de « pudique Jordans » décerné par un artiste du pays.

Son nom était Renylde, qu'elle prononçait avec son accent rude comme s'il eût été précédé de trois R.

Ce soir-là, elle fut désappointée de ne pas voir Daniel parmi ses camarades. Elle s'étonna en entendant ceux-ci parler de son absence à table. Elle l'avait bien vu rentrer dans le courant de la journée, l'air pensif, et sans doute n'était-il point ressorti. Cette claustration contraire à ses habitudes l'inquiétait. Peut-être était-il souffrant?

Profitant d'un instant de répit dans son service elle monta jusqu'à l'appartement de Daniel et écouta sur le palier. N'entendant aucun bruit elle se décida à frapper. Rien ne répondit. Alors elle tourna le bouton de la porte et ouvrit.

La pièce était sans lumière, mais la clarté des reverbères de la rue entrant par les fenêtres lui permit cependant d'apercevoir, affalé dans un fauteuil, le jeune officier.

Celui-ci s'était assoupi. Il ouvrit des yeux étonnés.

— Vous êtes malade? demanda Renylde doucement.

— Malade?... Quoi? Que voulez-vous dire?... Qui vous a dit de venir ici? fit Daniel, reconnaissant la servante.

— Ben oui... Vous n'êtes pas sorti depuis tantôt ce midi... et vous n'êtes pas allé dîner... Y a quèq'ue chose... Et puis qu'est-ce que ça veut dire de rester ainsi, tout seul, dans le noir?... Attendez, où qu'est votre lampe, que j'allume?... On n'y voit pas dans votre fournil... A la bonne heure... On y voit clair à présent!...

— Oh! fit-elle en apercevant le visage de Daniel. Vous avez pleuré!... On vous a fait du chagrin?

— A moi? Non... Et puis, qu'est-ce ça peut bien vous faire?... Laissez-moi.

— Pas avant que je vous aie monté « quelque chose »... Vous avez une figure toute tirée. Vous ne pouvez pas passer la nuit dans cet état, sans rien prendre... Que désirez-vous?... Rien?... Si... Attendez une minute, je reviens.

Elle disparut et revint un quart-d'heure après, avec deux œufs sur le plat cuits à point, du beurre, du pain, une bouteille de vin, un couvert. Elle avait expliqué à son patron que le sous-lieutenant de là-haut l'avait fait appeler, qu'il était souffrant et demandait un repas léger.

— Voilà qui va vous faire du bien, dit-elle en entrant.

Elle disposa le tout sur la table.

— Tenez, tout est prêt. Vous n'avez plus qu'à manger... Allons, approchez-vous et quittez cet air d'enterrement... Là, vous voilà bien installé... Maintenant, je m'en vais. On a besoin de moi en bas.

Daniel, un peu étonné de cette sollicitude inattendue se

laissait faire comme un enfant. Il était heureux de sentir quelqu'un s'occuper de lui.

Il finissait à peine de manger quand Renylde reparut. Elle lui apportait du café avec un petit verre de « fine ».

— Ah! ça, me direz-vous ce que cela signifie?... Qu'est-ce qui vous prend donc?... Et que vous ai-je fait pour que vous vous occupiez ainsi de moi?

Elle le regarda en souriant d'un air embarrassé mais ne répondit pas et disparut de nouveau.

Daniel devina à quel tendre mobile la servante obéissait. Il fut touché de découvrir tant de véritable affection chez une fille. Dans son chagrin, ce lui fut doux de sentir qu'il n'était point tout à fait seul, abandonné, qu'il existait au moins sur la terre quelqu'un pour le plaindre.

— Pauvre fille! pensa-t-il. Elle est capable de m'aimer vraiment.

Mais aussitôt il songea qu'une autre aussi aurait pu l'aimer vraiment, celle dont il conservait une fleur en souvenir, la frêle marguerite échappée du corsage, lors d'une délicieuse rencontre, certain matin d'avril, dans les bois. Il se rappela sa silhouette élégante et fine, la douceur de sa voix. Il se rappela aussi la scène atroce du village, où, sans le savoir, elle lui avait craché son mépris.

Ah! Celle-là ne l'aimerait jamais! Ni elle ni une autre, d'ailleurs. Pouvait-on, sans déchoir, aimer un Juif? Il devait s'estimer heureux, bien heureux, de pouvoir encore attirer l'attention d'une fille de brasserie. C'était tout juste assez bon pour un réprouvé comme lui. Et même, ce n'était pas sûr. Cette servante ignorait ce qu'il était. Elle ferait sans doute comme tout le monde, comme l'autre, et s'enfuirait aussi avec dégoût si elle savait!

Toute sa douleur un moment apaisée revint plus cuisante. Non seulement tout s'écroulait, mais il voyait encore s'envoler toute possibilité d'amour et d'affection.

Il se replongea dans ses réflexions amères.

Lorsque, après minuit, la brasserie fut fermée, Renylde, avant de regagner la mansarde où elle couchait, s'arrêta devant la porte de Daniel. Un peu de lumière filtrait par la serrure. Intriguée, elle hésita un moment, puis frappa et entra.

— Eh ben, quoi! Pas encore couché? fit-elle en voyant Daniel tel qu'elle l'avait laissé. Ce n'est pas raisonnable, voyons... Fatigué comme vous l'êtes!... Et puis... vous avez encore pleuré!... Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'avez-vous?

Daniel se redressa, fâché et honteux de se voir encore surpris dans cet état de faiblesse et de découragement. Il en voulait maintenant à cette femme de sa sollicitude indiscreète. Il lui répondit avec rudesse.

— J'ai... que j'ai bien le droit, il me semble, d'agir comme il me plaît et de ne pas me coucher du tout si tel est mon plaisir... Et en quoi ça vous regarde-t-il? Est-ce que je vous ai appelée?... Ou est-ce par hasard un pourboire que vous venez chercher?... Fallait le demander plus tôt, alors.

Blessée, la servante pâlit. Elle balbutia :

— Oh! Ce n'est pas bien... c'est méchant ce que vous dites... Vous savez bien que je ne veux pas de votre argent... Ce que j'ai fait... je l'ai fait parce que je vous croyais malade... parce que vous avez du chagrin... Ça été un plaisir pour moi, je vous jure...

Puis s'enhardissant, elle ajouta. penchée vers lui, presque suppliante :

— Dites, puisque vous êtes malheureux, pourquoi que vous ne voulez pas me laisser vous consoler ?

Daniel serra les poings.

— Mais je suis Juif ! hurla-t-il. Je suis Juif !... Juif !... Juif !... Entendez-vous ?

Elle le regardait, ahurie, ne comprenant pas.

— Juif !... Et qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?... Vous êtes tout de même un homme, je suppose !... Eh ben, alors ?... Tout ça c'est des bêtises... Al-lons, laissez-moi vous consoler puisque vous avez du chagrin, un si gros chagrin.

Sa voix d'ordinaire un peu mâle se faisait douce, presque maternelle.

La colère de Daniel était brusquement tombée. Ça ne lui faisait donc rien qu'il fût Juif ? Elle ne fuyait donc pas épouvantée, l'injure à la bouche, en l'apprenant ? Elle consentait à l'aimer malgré cela, malgré cette tare ?

De nouveau, il fut touché de cette tendresse chez cette âme simple qui, armée de son gros bon sens, primitive, allait tout droit où la poussaient ses sentiments, sans se préoccuper des contingences de race ou de religion.

Il la laissa approcher.

Heureuse, mais sans lueur perverse dans ses yeux bons, elle eut des gestes doux. Respectueuse de son chagrin, elle le prit sur ses genoux, comme une mère son enfant.

Daniel ne résistait plus, se laissait faire, sans un mot. Il ne se rendait plus bien compte de ce qui lui arrivait.

Il se sentait sans force, épuisé. Las, il laissa pencher sa tête, l'appuya sur l'épaule de la forte fille qui doucement le berçait et murmurait :

— Dors, mon petit, dors...

CHAPITRE XII

Lorsqu'un homme sur le point de se noyer voit se tendre vers lui une main secourable, il ne se préoccupe guère de la qualité ni de la condition sociale de celui qui la lui tend; il la prend avec toute l'énergie dont il est capable, puis, remonté sur le bord, après avoir remercié son sauveur, la vie lui paraît d'autant plus douce et plus précieuse qu'il a été près de la perdre.

Ainsi Daniel se trouva apaisé et l'esprit remonté par l'intervention affectueuse d'une servante de brasserie. Elle avait été comme une faible lumière dans l'obscurité où il sombrait, un point d'appui rencontré au hasard de sa chute.

La crise passée, il se reprit à espérer, s'absorba de nouveau dans ses occupations journalières, évitant de penser, fuyant avec effroi la solitude. Il craignait le tête-à-tête avec soi-même. Dans le jour, il tâchait à se fatiguer le plus possible, se couchait tard et, le corps brisé, évitait de cette manière les insomnies dangereuses.

Fourot et lui ne se parlaient plus, s'évitaient le plus possible. Tous deux sentaient qu'ils avaient atteint la limite de l'hostilité permise entre camarades et que tout nouveau heurt les entraînerait fatalement trop loin.

Cependant, ce que Fourot avait prévu était arrivé. Les défenseurs du traître ne s'étaient pas avoués vaincus. On mettait en doute les preuves apportées par le ministre à la tribune et affichées dans toutes les communes de France. Dès le lendemain de ce grand jour, ce colonel qui était l'âme de *l'Affaire* avait publiquement offert de prouver que les pièces produites ne s'appliquaient pas au condamné, ou qu'elles étaient fausses. Mais on l'avait puni de sa monstrueuse et insolente audace en le mettant en prison.

Cette « mesure de salubrité publique », comme disait élégamment M. Guntaut de la Bicherie, avait été accueillie avec joie et soulagement. Enfin, celui-là, tout au moins, serait dans l'impossibilité de nuire. Il ne restait plus qu'à l'envoyer rejoindre son acolyte à l'île du Diable, et la France respirerait.

Juillet s'écoula sans incident nouveau. Daniel se laissait vivre, tâchait d'endormir son esprit et espérait toujours. C'était l'époque où beaucoup d'officiers partaient en permission. On était moins nombreux à la pension, au cercle, et ceux qui restaient se trouvaient par cela même plus rapprochés, momentanément plus intimes. Daniel n'eut donc pas à supporter certaines froideurs qui le faisaient tant souffrir. Pourtant, il se sentait inquiet. Il avait comme le pressentiment d'une catastrophe prochaine.

Vers la fin d'août, tout le monde rentra, le régiment fut au complet et l'on travailla à la préparation des grandes manœuvres qui devaient avoir lieu bientôt. Daniel attendait impatiemment le départ pour ces manœuvres. Il avait soif d'activité, de mouvement, d'agitation, de grand air. Il lui tardait de se retremper dans

l'action réconfortante des grandes évolutions militaires, de sentir vibrer son cœur à l'aspect des grandes masses savamment déployées par-delà les champs, tandis que s'entendent les coups sourds du canon ou la sonnerie enivrante d'une charge lointaine.

* * *

Or, un matin, Fourot, qui d'ordinaire son service fini ne s'attardait pas au quartier, changea ses habitudes.

Au lieu de traverser tout droit l'immense cour pour gagner la sortie, il obliqua et dirigea ses pas vers un groupe de lieutenants qui se tenaient non loin.

Il avait un mauvais sourire et comme un éclair de triomphe dans le regard. Daniel, en le voyant approcher, eut un frisson. L'aide-major arrivait. Sans dire bonjour, tout à la joie qui l'animait et impatient de la stupeur qu'il allait faire naître, il lança d'une voix claironnante :

— Une bonne nouvelle ! Une grande, une énorme nouvelle, messieurs !... Vous n'avez pas encore lu les journaux ?... Eh bien, allez les lire... Vous y verrez que la fameuse preuve dont on a tant parlé est un faux !... Oui, un faux !... Et il n'y a pas de doute possible. Le coupable a avoué !... Il s'est d'ailleurs fait justice... On l'a trouvé mort dans sa prison.. Hein ! Y croirez-vous maintenant à cette innocence que vous déclariez impossible?... Désormais, c'est fini. La révision du procès s'impose!... Elle se fera. Elle ne peut pas ne pas se faire... Et nous verrons... oui, nous verrons de quel côté sont les vendus, les menteurs, les faussaires et les traîtres!... Cette perspective n'a pas l'air de vous réjouir... Ah ! Ah !

Avais-je raison de dire que tout n'était pas fini?... Chacun son tour de triompher!... Et c'est moi qui boirai le champagne aujourd'hui!

L'œil allumé, le verbe haut, le geste éloquent, il avait l'air de l'archange vengeur exterminant les hérétiques. Il ajouta, railleur :

— Je comprends votre ennui. Vous le voyez, Dieu, une fois de plus se trouve encore du côté des méchants... Mais rassurez-vous, on n'en est pas à un faux près, on en fera d'autres si c'est nécessaire, et l'on trouvera bien encore quelque chose pour empêcher la vérité de se faire jour... Ce sera cependant un peu plus difficile désormais; car elle a commencé à sortir du puits, la vérité!... Et elle crie, elle hurle!... Et elle hurlera toujours plus fort, jusqu'à ce que les pires sourds l'entendent!... Mais excusez-moi de vous retenir... Vous devez être impatients de lire vous-même tout cela dans les journaux... Courez-y. Ça en vaut la peine... Bien du plaisir, messieurs.

Il tourna les talons et s'éloigna, sifflant un air joyeux.

Tous étaient atterrés. Pas un ne songea à émettre le moindre doute. Fourot semblait trop convaincu, trop sûr de lui. On monta au cercle, on s'arracha les journaux.

Presque en même temps étaient arrivées, d'abord, dans les numéros ordinaires, l'annonce de la découverte du faux et les détails de l'arrestation, puis, dans des éditions spéciales, la nouvelle du suicide. Les opinions les plus contradictoires, les suppositions les plus insensées se faisaient jour. Déjà perçait sous des phrases insidieuses l'hypothèse du faux par nécessité, par sacrifice, le faux sauveur de la patrie, le *faux national!*

Le premier moment de stupeur passé, tous se raccrochèrent à cette branche de salut : le faussaire était un martyr, qui s'était sacrifié lui-même sur l'autel de la patrie, dans l'espoir de la sauver des mains des cosmopolites conjurant sa perte.

C'était clair, c'était évident. Les bons Français sauraient tous le reconnaître. Et Fourot avait tort de triompher. Cette fois encore *l'Affaire* n'était pas terminée. On se défendrait même avec plus d'ardeur. On avait un mort à venger ! On verrait !

Daniel, placé à l'écart, ne disait mot et réfléchissait. Tout d'abord assommé par la stupéfiante nouvelle, il s'était trouvé ensuite étonnamment et puissamment calme. Il souffrait cependant ; il souffrait de cette joie insolente et déplacée de Fourot annonçant l'acte indigne d'un officier français ; il souffrait pour tout le prestige que les grands chefs allaient y perdre et la suspicion dont tous leurs actes ne manqueraient pas d'être atteints. Mais il ne ressentait plus cette colère, cette indignation qui l'avaient tant de fois empoigné et soulevé contre les défenseurs du traître.

Sans qu'il s'en doutât, il s'était fait peu à peu à cette idée de leur triomphe possible et prochain.

Et voilà que le jour de ce triomphe semblait être venu. Comment défendre maintenant une cause qui avait besoin pour se soutenir de pareils procédés ? Comment admettre, expliquer, excuser l'usage d'un faux en pareille matière ? Sa conscience se révoltait malgré tout ; elle s'arrêtait devant ce fait, se butait, se refusait d'aller plus loin. Il entendait bien ses camarades parler de geste su-

blime, de sacrifice héroïque, mais c'était eux qui lui paraissaient maintenant et fous et insensés.

Doucement, insidieusement, le doute qui l'avait tant torturé disparaissait, s'évanouissait, faisait place à la certitude.

Mais alors il songea aux conséquences que cette certitude comportait : tout le haut de l'armée, le grand Etat-Major, pourri, discrédité, pris en flagrant délit de mensonge et de forfaiture. C'était affreux.

Une fois encore il essaya de lutter, de remonter la pente où il se sentait glisser irrémédiablement. Il voulait croire, se tromper, s'illusionner, espérer en dépit de tout. Mais l'acte monstrueux s'interposait. Le faux était là, indiscuté, prouvé, avoué. Et s'il était honorable, comme le prétendaient les autres, pourquoi son auteur s'était-il donné la mort? Son cadavre était à lui seul plus éloquent que tous les raisonnements et les plus beaux discours.

Daniel frissonna. Pendant près d'un an il avait subi en silence toutes les humiliations; sa famille et tous les Juifs persécutés avaient supporté sans révolte les injures et les pires exactions, encouru la colère et la haine, risqué mille dangers; pendant près d'un an lui, les siens, toute sa race, avaient accepté en un élan d'abnégation sublime de payer par leurs souffrances la rançon du crime de celui que l'on croyait coupable; et l'immense et douloureux sacrifice aboutissait à cet effondrement lamentable!

« Si, pourtant, *IL* était innocent! » avait dit son père. Et voici qu'aux plus aveugles les événements semblaient vouloir montrer qu'*IL* l'était.

Tant de résignation, tant de tristesse soumise, tout ce silence et tout ce calme devant les injures n'avaient donc

été que bêtises! Tant de douleur muette s'était donc concentrée et cachée en vain! Quelle misère! Et combien coupables, ceux qui avaient su jouer si adroitement du patriotisme pour dévier le caractère généreux de tout un peuple et le faire servir à leurs ténébreux desseins!

Daniel sentit ses souffrances renaître, son calme l'abandonner. Ses tempes battaient, ses oreilles bourdonnaient. Il avait besoin d'air. Il sortit.

*
* *

Il arriva en retard à la pension. C'était la coutume de mettre les retardataires à l'amende, mais personne ne songea à lui réclamer la dime habituelle, tant les esprits étaient échauffés.

Tous parlaient à la fois, accablaient Fourot qui, sous l'avalanche des invectives, se taisait, refusant toute discussion.

— Non! Ce n'est pas fini!... La France et l'armée sauront encore se défendre!

— Votre triomphe sera de courte durée.

— Vous avez beau sourire, vous verrez dans quelques jours le pays indigné se soulever, et bouter les Juifs hors de France.

— Le colonel Henry sera la dernière victime des Juifs!

— Son sang leur retombera sur la tête!

— On la chassera de partout, cette race maudite!

Subitement on fit silence. Les regards se portèrent vers Daniel. Il s'était levé, très pâle, et faisait signe qu'il voulait parler. Sa poitrine se soulevait avec effort, ses lèvres

s'agitaient de petits tremblements, tout en lui manifestait un grand trouble intérieur.

D'une voix mal assurée, un peu rauque, il s'adressa à Pourtal :

— Mon cher camarade, je vous serais infiniment reconnaissant de veiller désormais, en votre qualité de président de table, à ce que l'on ne tienne plus ici des propos susceptibles de froisser l'un de nous dans ses convictions, sa famille ou sa religion.

Tous écoutaient, muets de surprise et d'étonnement. Daniel continua ; sa voix peu à peu s'affermissait, devenait plus nette :

— Voilà longtemps que dans nos conversations les... Juifs sont attaqués de façon... maiséante. Je l'ai toléré jusqu'ici, j'en conviens. J'y voyais mal... Je ne pensais pas comme j'aurais dû penser... J'avais tort ; et je déclare que je considérerai à l'avenir comme une injure personnelle tout mauvais propos, tout écart de langage sur ce sujet... Je suis Juif et n'entends nullement renier mes origines... J'en avais honte hier, mais aujourd'hui je m'en honore!... Il est nécessaire que tout le monde le sache, et j'espère que personne ne l'oubliera.

Un froid glacial suivit. Pourtal, fort gêné par la mise en demeure de Daniel, mais obligé de s'exécuter comme président de table, toussa plusieurs fois bruyamment, se moucha, but une goutte de vin pour se donner du cœur et déclara enfin :

— Vous avez tous entendu ce que vient de dire notre camarade Ulm : il invoque le règlement. C'est son droit, et je me vois dans la nécessité de l'appliquer. En consé-

quence, il est entendu qu'à l'avenir on ne devra tenir ici aucune conversation touchant de près ou de loin la politique, ou tout autre sujet susceptible de porter ombrage à l'un d'entre nous.

Daniel était retombé sur sa chaise, brisé par l'effort moral qu'il venait de faire. Ses mains tremblaient. Tout tournait. Il lui semblait avoir un essaim d'abeilles bourdonnant dans sa tête. C'est à peine s'il entendit les paroles de Pourtal.

Il savait bien ce que l'attitude nette, franche, exempte d'équivoque qu'il venait de prendre allait lui réserver : l'hostilité déclarée de tous ses camarades, une guerre muette de tous les jours à soutenir, une mise en quarantaine indéfinie, l'isolement terrible. Tant pis ! Ce qu'il avait dit devait être dit. Il s'en félicitait ; mais c'était en lui un déchirement de tout son être, une douleur indicible qui lui donnait envie de crier.

Le silence continuait. On entendait seulement le bruit des fourchettes et quelques chuchotements courir. Personne n'osait élever la voix.

On était au second service et les plats passaient de mains en mains. Quant vint le tour de Daniel de se servir, le camarade qui était à sa droite, au lieu de lui tendre le plat le posa ostensiblement sur la table, lui laissant le soin de l'y prendre lui-même.

Daniel comprit. On lui refusait toute parole, on ne lui accordait pas un geste, la lutte commençait : c'était la quarantaine.

Il fit d'abord bonne contenance, se servit comme si de rien n'était. Mais au moment de porter sa fourchette à sa bouche sa gorge se serra. L'émotion était trop forte. Il

eut une peur affreuse d'éclater en sanglots devant tous. Alors, n'y tenant plus, il se leva précipitamment, prit son képi sans mot dire et sortit.

Dehors, il s'essuya rapidement les yeux où, malgré ses efforts, perlaient quelques larmes, et marcha au hasard, l'esprit perdu, ne sachant où porter ses pas.

Il allait ainsi depuis quelques instants quand il se sentit saisi par le bras. Quelqu'un le serrait doucement, le guidait, tandis qu'une voix émue murmurait :

— Venez... venez chez moi... Vous vous remettez.

C'était Fourot. L'aide-major avait suivi toute la scène avec une émotion intense. Il était sorti, lui aussi, derrière Daniel, l'avait rejoint, et affectueusement, oubliant leur inimitié passée, il s'offrait sans rancune pour tâcher d'adoucir cette douleur profonde qu'il devinait.

Daniel, étonné, le regarda un moment, semblant ne pas comprendre. Il ne trouva pas une parole. L'autre l'entraînait. Il se laissa emmener sans résistance.

*
*
*

Fourot habitait à une extrémité de la ville. Il avait horreur des « garnis », et n'avait jamais pu se résoudre à vivre, comme tant d'autres, dans un de ces hôtels meublés dont la promiscuité lui était insupportable. Ne dépensant que peu d'argent au café ou en futilités du même genre, il avait pu louer aux confins d'un faubourg, presque à la campagne, une petite maison agrémentée d'un jardin. Il n'en avait meublé que deux pièces dont l'une était sa chambre et l'autre son bureau.



— La Révision.

En y entrant, Daniel fort troublé ne jeta qu'un regard vague et distrait sur ce qui l'entourait. Il se laissa choir sur un divan, accablé, la tête dans ses mains :

Fourot, resté debout, le contemplait avec une tendre pitié.

Longtemps ils restèrent sans rien dire. Enfin Daniel releva la tête.

— Comme j'ai dû vous paraître odieux! fit-il.

— Ah! pour ça, oui!... Vous m'avez bien dégoûté! déclara Fourot avec sa franchise habituelle un peu brutale. J'étais réellement écoeuré par votre attitude depuis le début de *l'Affaire*... Les autres, mon Dieu! ce n'était pas trop étonnant de les voir penser à rebours... Mais vous!... vous, qu'on humiliait si basement!... Je ne vous comprenais pas, je vous trouvais odieux, comme vous dites, et je ne pouvais m'empêcher de vous le faire sentir... Mais vous vous êtes noblement, courageusement, complètement racheté aujourd'hui... Et je vous devine, je vous comprends... Je regrette les pointes que je vous ai lancées... Je vous demande de me les pardonner et de les oublier... Vous avez dû bien souffrir!...

— Si j'ai souffert?... Oh! oui... Vous ne pourrez jamais vous imaginer quels combats j'ai dû soutenir, ni contre quelles douleurs je me suis débattu... ni tout ce que j'ai supporté depuis plus de trois mois!...

— Mais tout cela c'est maintenant du passé, interrompit Fourot. Ne vous inquiétez pas de ce que pourront dire ou faire les camarades... Nous serons deux à leur tenir tête!... Si vous saviez comme je suis heureux que vous vous soyez affranchi de leur joug et de nous voir ainsi

rapprochés!... Vous verrez, nous serons bientôt deux amis. Je vous initierai, je vous apprendrai tout ce que vous ne savez pas... car, en somme, vous ne savez rien ou presque rien de *l'Affaire*... Vous ne la connaissez que sous un jour complètement faux et superficiel... Il vous a fallu le coup de massue de ce matin pour vous révolter, vous ouvrir les yeux, vous préparer à voir clair... Mais les éléments essentiels vous manquent... Je vous les ferai connaître; je vous étalerai tout : les mensonges, les turpitudes, les ignominies commises, et les dévouements sublimes!... Vous apprendrez à tout peser, à raisonner. Vous chercherez vous-même la vérité... Elle vous paraîtra d'autant plus belle que vous l'avez longtemps méconnue et que, sans le vouloir, par contre-coup, vous avez souffert pour elle...

Et vous verrez, ensuite, comme la vie que vous avez menée jusqu'ici vous paraîtra mesquine, plate, et sans grandeur. Vous sentirez combien cette fade camaraderie de régiment, que vous regrettez, est peu de chose; combien elle est vaine, superficielle, et compte peu en regard d'une solide amitié... Nous travaillerons ensemble, et dans les joies d'une étude féconde vous oublierez les misères et les petites misères d'un monde indigne...

Mais je vous demande pardon... Je parle, je bavarde, et je ne songe pas à vous offrir de quoi vous reconforter... Aimez-vous le café?... J'en ai d'excellent.

Il passa dans une pièce voisine. Daniel, resté seul, pensa alors à jeter un coup d'œil autour de lui. Il apprécia l'arrangement de la pièce où il se trouvait. Un caractère d'intimité douce et paisible s'en dégageait. On sentait que le maître du logis était amoureux de son intérieur.

Une grande table recouverte d'une étoffe orientale aux



couleurs vives tenait le milieu. Outre une grande lampe empire, placée à l'un des coins, elle supportait de menus objets de bureau, des livres, des brochures, de nombreux papiers. L'encrier, original, était une sorte de pot en faïence bretonne; derrière, sur un socle recouvert de peluche se tenait un moulage en plâtre du « Tireur d'épine » et à côté, dans un cadre, la photographie d'une grande femme mince, élégante, à la physionomie sympathique. Un charmant petit satyre en bronze, les mains en l'air et dansant joyeusement, servait de presse-papier.

Tous ces objets étaient placés de façon à tomber naturellement sous la vue lorsque, assis à sa table, le travailleur s'interrompait et relevait la tête, à la recherche d'une idée ou poursuivant un rêve.

Aux murs étaient accrochées des photographies de tableaux, des gravures. Une carte postale représentant le portrait d'Ibsen était épinglée à la tapisserie. Des caisses à rayons, étagées les unes au-dessus des autres et servant de bibliothèque, occupaient tout un pan de la pièce. Le bois en était caché par des étoffes diverses. Enfin, dans un coin, un large et long divan, celui sur lequel se trouvait Daniel, fait d'un simple sommier recouvert d'un tapis, invitait à s'étendre.

Il y avait encore un microscope, des boîtes remplies d'insectes, et sur la cheminée toute une réunion de fossiles soigneusement étiquetés. Une énorme ammonite étalait sa rosace. Bref, l'ensemble tenait à la fois de l'artiste et de l'homme de science.

Il devait faire bon vivre dans une semblable petite maison, bien à soi, disposée et ornée selon ses goûts. Daniel songea à sa froide et triste chambre. Il se promit de la

quitter au plus tôt, de se chercher lui aussi une retraite aimable, où la vie serait douce et la solitude elle-même sans tristesse.

— Eh bien, ça va-t-il un peu mieux? dit Fourot repaissant. L'eau est sur le point de bouillir. Tout est prêt. Je vais vous faire goûter un café dont vous me direz des nouvelles.

Oui, Daniel allait mieux. Il éprouvait une profonde gratitude pour ce grand garçon simple et énergique, qui lui offrait si largement le secours puissant de son amitié. Une grande confiance montait en lui. Il s'enhardit, parla à son tour, posa des questions.

— Excusez-moi... mais je dois vous avouer que, de mon côté, je vous ai détesté bien cordialement. Vous me faisiez l'effet d'un génie malfaisant et destructeur, se réjouissant de voir attaquer, saper et démolir les principes les plus sacrés... Et je vous craignais... Vous étiez le porteur de mauvaises nouvelles, et la joie diabolique qui lui-sait dans vos yeux, à chaque progrès de votre cause, me faisait mal... Et tenez... même maintenant... quelque chose encore m'effraye et me choque un peu en vous.

— Très bien. Voilà qui est franc. Et qu'est-ce qui vous choque en moi?

— Voici. Vous avez acquis la certitude qu'il s'est passé et se passe dans les hautes sphères de l'armée des faits abominables; on vient de découvrir qu'un officier chargé d'un des plus importants postes de confiance s'est rendu coupable d'un faux... Et quel faux!... C'est horrible! Affreux!... Et pourtant vous paraissez content!... Moi, cela me brise... Comment pouvez-vous être heureux à l'annonce

de pareilles choses? Car c'est épouvantable!... épouvantable!...

— Epouvantable! en effet!... Aussi n'est-ce pas du crime en lui-même que je suis heureux. Je le déplore comme vous. Mais je me réjouis de voir les félons démasqués: Tous ceux qui ont vraiment suivi *l'Affaire* se doutaient de leurs manigances... et c'était cela, la chose horrible : savoir que ces hommes tripatouillaient les dossiers, perpétraient impunément, grâce à leur situation, leur sale besogne, et n'y pouvoient rien!... absolument rien!... C'était atroce pour ceux qui se doutaient, pour ceux qui savaient... Mais combien étaient-ils, ceux-là? Une pauvre petite poignée, n'ayant pour la soutenir que sa croyance inébranlable en la force de la vérité... Et voici tout à coup que tout s'éclaire, tout se découvre, le coupable avoue!... Il se tue!... Stupeur dans le monde!... Les plus incrédules, comme vous, s'arrêtent indécis, réfléchissent, tournent bride. La résurrection commence!... L'heure de la Justice va sonner!... Et vous vous étonnez que je me réjouisse?... Mais ce n'est pas de la joie que j'éprouve, c'est du délire! Oui, du délire!... Ah! quel beau jour que le jour d'aujourd'hui!

Daniel, cependant, résistait, secouait la tête.

— Je comprends... je ne suis pas comme vous au courant des détails et des dessous de *l'Affaire*. Je vous comprendrai sans doute davantage lorsque vous m'aurez montré les faits sous leur vrai jour, débroussaillé tout ce qui me reste obscur... Mais... c'est plus fort que moi... cette vérité même que je pressens est désastreuse, désespérante... Elle m'affecte, m'accable... A qui se fier désormais?... Et qui croire?...

Il répétait avec obstination :

— C'est épouvantable!... C'est épouvantable!...

— A qui se fier? reprit Fourot. A personne... Qui croire? Sa raison... Si tout le monde agissait ainsi vous n'en seriez pas à déplorer ce qui vous chagrine tant aujourd'hui. Mais combien rares ceux qui savent démêler du chaos de leur esprit la part des sentiments et celle de la raison!

— Mais enfin, n'aurait-on pas pu cacher au monde tant d'horreur et de tristesse?

Fourot bondit.

— C'était impossible au point où nous en étions. Certes, il est désastreux de découvrir que ceux en qui on mettait toute sa confiance, se sont conduits comme des criminels, mais qu'y faire?... Fallait-il les laisser continuer en paix leur sale besogne?... Non, n'est-ce pas. Alors?... Alors, réjouissons-nous qu'ils soient découverts, et sans se laisser émouvoir par de vains attendrissements, qu'on porte le fer rouge où il doit être porté.

— Mais l'armée? La France? Quel amoindrissement, quelle déchéance, quelle honte pour elles!

— Allons donc!... L'armée?... Elle subit une opération, voilà tout. C'est douloureux, j'en conviens. Mais on ne guérit pas sans mal. Ce sont les sales opérations qui sont souvent les plus nécessaires et les plus urgentes... Elle était malade l'armée... elle avait la gangrène... Eh bien, il faudra lui extirper les parties gangrenées, et elle se portera ensuite beaucoup mieux qu'auparavant... Quant à la France, ce sera une gloire... entendez-vous... une gloire pour elle d'avoir osé tirer une pareille affaire au grand

jour!... Un pays ne meurt pas quand il peut donner naissance à de pareilles crises. Cela prouve sa vitalité... Il n'en est peut-être pas un au monde où pareille chose eût été possible. Ailleurs, on eût tout étouffé, tout caché, par crainte, par lâcheté, fausse pudeur ou hypocrisie, et le crime et la honte n'en eussent été que plus grands!... Mais chez nous on sort tout, on étale tout... Ça sent mauvais? Tant pis! Que les gens délicats se bouchent le nez. On ne peut pas assainir un appartement sans ouvrir les fenêtres...

— Oui, mais... et les conséquences? L'armée désorganisée, divisée, découragée?

— Au contraire! Ce sera une excellente occasion pour la réorganiser, lui donner une âme neuve, lui inculquer une compréhension plus haute de sa mission et de ses devoirs... Elle en a besoin. Et la besogne n'est pas mince qui consiste à faire d'une armée de prétoriens une armée républicaine. Ce n'est pas seulement un innocent qu'on va arracher au bagne, c'est tout un monde qu'on démolit, une montagne de préjugés qui s'écroule, une mentalité d'ancien régime qui s'évanouit.

— Mais la discipline? Qu'en restera-t-il?

— Il ne saurait y avoir de vraie discipline sans la Justice.

Fourot avait prononcé ces dernières paroles gravement. Daniel se sentit vaincu. Mais son abattement faisait place peu à peu à un soulagement inexprimable. Il lui semblait renaître. De nouveaux horizons se dressaient devant son esprit, un idéal grandiose germait. Tout ce qu'il avait souffert n'était plus rien. Une compréhension nouvelle de la vie prenait corps.

L'avenir lui apparaissait toujours sombre, mais non sans espoir. A grands traits se dessinait la route à parcourir, voie étroite, caillouteuse et dure, mais conduisant à une refonte complète, une régénération de tous les cœurs, là-bas, dans les lointains indécis.

Que de choses encore à apprendre, à étudier, à observer ! L'armée n'était pas tout, et la patrie non plus. Les grandes idées d'Humanité et de Justice les dépassaient, les dominaient de beaucoup. Elles étaient même la base de toute morale, ou mieux encore, toute la morale, et contenaient à elles seules largement de quoi enflammer les enthousiasmes, exciter les nobles aspirations et les beaux sacrifices.

Bien plus ! De ces idées et des principes qui en découlaient, de leur stricte observance, de leur inviolabilité, du respect inébranlable dont on les entourait dépendaient la grandeur d'une nation, la force morale d'un peuple.

Le champ d'action de son esprit s'élargissait.

Il commençait enfin à comprendre. On ne luttait pas pour un homme. C'était un combat entre deux époques, deux façons de penser et de sentir, antinomiques, irréconciliables : le dogme contre le libre examen.

La vérité, si dure, si pénible, si attristante qu'elle fût ne devait pas effrayer un peuple fort et ne saurait l'affaiblir. Il ne saurait même qu'y gagner.

Daniel se sentait avancer sur un terrain neuf, solide. Il reprenait pied. Il devinait confusément combien d'espaces encore vierges lui restaient à explorer, de coins incultes à défricher, de régions inconnues à parcourir. Mais il s'aventurait sans crainte sur ce nouveau domaine.

Déjà rien ne lui apparaissait plus sous le même angle.

Le travail inconscient qui s'était accompli en lui durant plusieurs mois rendait tout à coup son plein effet. Subitement, il se retrouvait *autre*.

Les déceptions présentes et celles à venir, car il en éprouverait encore, ne devaient pas décourager les énergies. Qu'importait la souffrance? Chaque progrès humain est un enfant de la douleur. Et il ne regrettait plus d'avoir souffert car il s'apercevait que la douleur n'est pas stérile, que bien au contraire elle seule est féconde, qu'elle est la source de tous les efforts, la mère de la civilisation, la condition indispensable de l'activité humaine, le coup de fouet du hasard excitant la bête, l'empêchant de s'attarder aux refuges du chemin.

Ce n'était pas réjouissant. Et après? La vie ne connaît ni bonheur ni malheur. C'est nous qui transformons en joie ou tristesse ce qu'elle nous donne, suivant notre esprit, suivant les temps et suivant les lieux. Elle est ce qu'elle est. Et telle qu'elle est il faut la prendre. Et, somme toute, elle se présentait intéressante, digne d'être vécue.

Daniel releva la tête. Son visage exprimait une détermination tranquille.

Fourot, qui avait respecté son silence et deviné le cours de ses réflexions, vit dans ses yeux briller un éclair d'espérance. Joyeux, il lui posa la main sur l'épaule, l'appuya d'une pression affectueuse.

— Allons, fit-il. Renaissez, et ne regrettez rien. Vous vous êtes mûri en ces quelques mois plus qu'en dix ans de votre existence. Ne songez plus au passé, mais regardez devant vous. Vous saurez maintenant penser par

vous-même, vous servir de votre raison. Et cela est énorme... Cela ne se paie jamais trop cher... Réjouissez-vous! Hier vous étiez un enfant. Aujourd'hui, vous êtes un homme!

FIN

ERRATA

Page 29. — Au lieu de : « ne recevraient que de loin le salut des caravanes voyageuses », lire : « *ne recevaient que de loin* ».

Page 30. — Au lieu de : « le changeaient des clartés crues des cioux africains », lire : « *clartés crues des ciels africains* ».

Page 37. — Au lieu de : « après les salutations et les poignées de moins », lire : « *et les poignées de mains* ».

Page 43. — Au lieu de : « à cette pensée réconfortante et heureuse », lire : « *réconfortante et heureuse* ».



IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES
